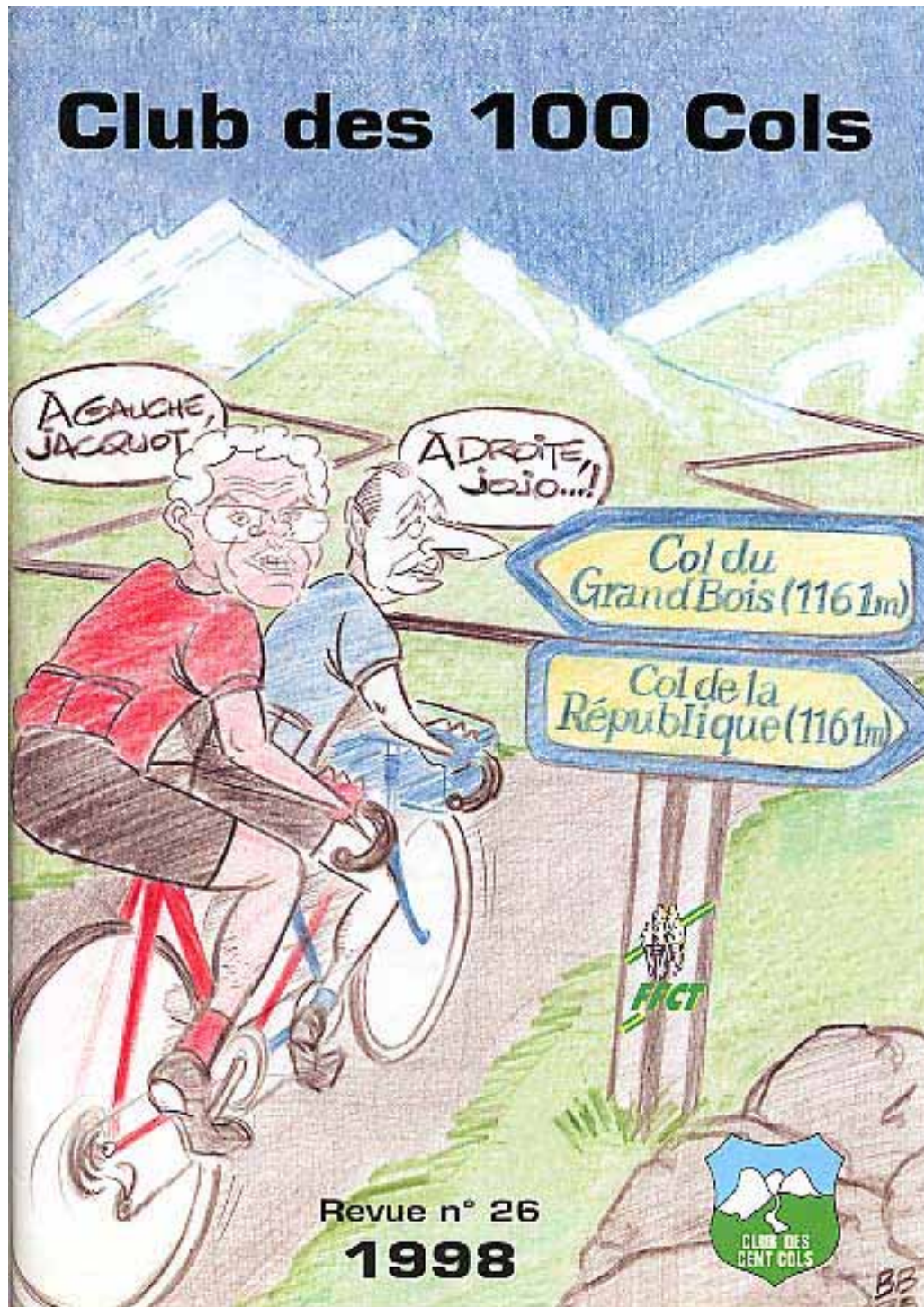


REVUE N°26, 1998



SOMMAIRE

Sereins !.....	3
Continuer où disparaître ?.....	3
Un plus de 3000 dans les Andes	4
Vivre, c'est chercher de l'espace.....	5
Sur les traces du vélo de l'homme de Cro-Magnon.....	6
La Clé.....	7
Kardung-La, le Toit du Monde	8
On y était ???	10
Envol.....	11
Balade au Pays des Lacs	12
Acrostiche à l'Assietta	14
Deux cyclos au Vietnam.....	15
Contre vents et pluie... en Islande... ..	18
Ballade autour des cols	20
Au secours !.....	21
Entre Aveyron et Gard... ..	22
Humeurs et Humour !	23
A propos de cyclo-muletade.....	25
L'Europe en paix.....	26
Les «Golets» du Haut Bugey	27
L'affaire est dans le «Sac»	27
Pourtant, la montagne serait belle.....	28
La montée, c'est... ..	29
Oh la la...!	29
Mon Amérique à moi... ..	30
Et le Galibier pour 100 ème !	31
Le fils a «les cols» du père	32
Vagabondages	33
La Piste des Merveilles.....	35
Passion dangereuse.....	37
Faut-il redouter les sectes ?.....	38
Pour quelques mètres de plus.....	39
J'ai roulé sur la lune... ..	40
Escapade Espagnole.....	41
Progressions dans la Tinée	42
En habit de lumière	44
Raduno dei 100 Colli Italiani.....	45
A la recherche de plus de 2000 dans les Dolomites	46
Col : Etymologie, définition	48
Petite digression.....	52
La Soutane et la Bécane.....	53
L'Evêque et le Vélo.....	55
Chasse aux cols corses.....	56
Pas beau le regard hagard du vélo égaré dans la gare !.....	57
S'asseoir sur la «Cadière»	58
Aux assises d'Alès.....	59
Initiation	60
J'ai prié St JUBARU	62
Liaisons dangereuses en Biskaia.....	64
Autour de Briançon	66

Les Ruisseaux Cévenols.....	67
La première fois.....	68
Mes quatre vingts premiers cols dans le ventre de maman	69
Gloire à Sainte Anna	70
Les lois de l'effort.....	71
Ca y est !.....	74
4298... mais que se cache-t'il sous ces 4 chiffres ?	75
L'Ile de Madère	76
Les déboires du cyclotouriste prétentieux.....	78
Mon vélo.....	79
De plus en plus haut !	80
Col... laboration !.....	82
Chasse au gros gibier en décembre	85
Les chemins vers l'azur sont d'un vert intense	87
Ballade en Cévennes	89
Parpaillon ! Port du casque obligatoire	91
Le Parpaillon tant convoité	93
Le Mont Vial.....	95
Autour du Pas de Peyrol.....	96
De quelques interdits.....	97
La mine de cols.....	99
La cime de la Bonette : grandiose panorama !.....	100
Randonnée vers les sommets	102

SEREINS !

Bientôt 4700 inscrits à la Confrérie, toujours plus de 3500 actifs, déjà 30 licenciés (dont 8 amis belges), plus 230 nouveaux membres en un an, un vingt cinquième anniversaire fêté dans la simplicité et l'émotion, en bonne compagnie avec des amis venus de partout, heureux et souriants.

Un budget presque en équilibre, grâce à des donateurs généreux et discrets, une nouvelle médaille, une nouvelle ligne de notre collection de vêtements, une recrue exceptionnelle : Monsieur Eddy MERCKX, une arrivée massive d'amis Italiens.

- Buongiorno - La permanence de rapports humains amicaux, souriants et de qualité, empreints de générosité et de cordialité... j'en passe. Comment ne voulez-vous pas que, dans ces périodes difficiles où des hommes et des femmes luttent pour trouver du travail, donc la dignité, où des guerres fratricides assombrissent des pays ou des régions du monde, ou de hauts responsables s'entredéchirent, nous ne soyons pas heureux de cultiver dans notre pré carré l'amitié, la tolérance, la simplicité et l'efficacité.

Vous nous donnez un travail complètement fou, mais notre enthousiasme ne peut s'éteindre quand il reçoit tous les jours vos preuves de sympathie et d'amitié. Soyez présents partout et vivez en Cent-Coliste, simplement, sincèrement et pleinement.

Henri DUSSEAU

CONTINUER OÙ DISPARAITRE ?

Il n'existe pas de plus grande satisfaction que celle que peut éprouver un dirigeant d'association sachant que ses actions, ses idées sont les plus appropriées pour contribuer aux besoins d'une société.

Au Club des Cent Cols, chaque jour nous recevons de nombreuses lettres nous remerciant pour l'originalité de notre idée, pour la qualité de la gestion de notre Confrérie mais aussi pour nous faire quelques remarques constructives. Très souvent on nous demande de faire évoluer notre règle du jeu.

Lors de nos sorties bi-hebdomadaires, avec mon éternel compagnon de route (mais aussi secrétaire dévoué des «Cent Cols»), nous évoquons régulièrement l'avenir de notre Confrérie. Bien évidemment, nous écoutons et analysons avec attention toutes vos suggestions. Bien sûr il serait assez facile et tentant de faire évoluer tel ou tel article de notre sacro-saint règlement : ah ces fameux + de 2000 à trouver ! ah ces nouveaux cols que certains d'entre-vous contestent, sont-ils tous des «vrais» ?..... Ga-rant de l'idée, spectateur mais toujours acteur attentif, depuis près de 30 ans, du succès de votre Club, je pense très sincèrement et très fort qu'il faut rester simple, rester fidèle aux motivations premières qui ont fait que la Confrérie des Cent Cols est aujourd'hui reconnue et appréciée de tous et partout.

Mes chers amis je n'ai pas envie de vous provoquer ni de perturber la vie de votre «Club» en si bonne forme mais n'est-il pas envisageable qu'un jour, en raison du vieillissement des dirigeants actuels, en raison d'une relève difficile à trouver, en raison d'une mode évolutive, etc... nous tournions la page et que la Confrérie des «Cent Cols» cesse tout simplement d'exister.

Aujourd'hui le contenant et le contenu de votre association ne semblent pas être mis en cause et cette éventualité n'est certes pas pensable ni d'actualité.

Mais qui sait...

Jean PERDOUX

UN PLUS DE 3000 DANS LES ANDES

Parti pour trois semaines fin novembre avec pour but de relier l'Océan Atlantique au Pacifique à travers l'Amérique du Sud.

Après les grands fleuves de l'Uruguay, la platitude de la Pampa Argentine, me voici à pied d'oeuvre pour franchir les Andes par la seule route goudronnée sur plus de 3000 kilomètres.

La ville de Mendoza est atteinte après 2000 kilomètres d'expédition. La longue avenue San Martin toujours en montée me fait sortir de la ville. De belles villas se succèdent, le vignoble s'éloigne, j'entre dans un paysage minéral tout en remontant la vallée du rio Mendoza qui coule des eaux bouillonnantes couleur chocolat.

Je suis surpris par le peu de circulation auto. Une cinquantaine de kilomètres avant de trouver un village : Potrerillos, 1350 mètres d'altitude, une épicerie, un jardin public ombragé pour le pique-nique, l'orage menace... Encore une cinquantaine de kilomètres à remonter le cours de la rivière, des paysages grandioses pour arriver à Uspallata dernier bourg avant la haute montagne. Je suis à 1900 mètres. Fin de journée un peu hâtive mais il n'est pas certain de trouver à loger plus loin. Demain l'étape sera longue !

Départ avec la montagne ensoleillée, de longues lignes droites vallonnées pour rejoindre le rio Mendoza que je remonterai presque toute la journée. Des vues changeantes sur toutes les montagnes, souvent couvertes de neige. Une belle perspective sur le Mont Tupungato (6800m) ; tout est désert, une voie ferrée remonte elle aussi la vallée mais elle doit être abandonnée depuis bien longtemps vu l'état de délabrement des rails et des gares.

Vers midi je suis dans une petite station de ski : Les Pénitents (2700m) ; un repas rapide, il faut continuer car le vent de face est très fort, il est plus pénible que la pente assez régulière. Un premier passage de douane rapidement effectué, et ça monte toujours ! A Ponte de l'Incas une curieuse source pétrifiante aux couleurs jaunes dégradées. Un peu plus loin, le cimetière des Andinistes victimes de l'Acongagua, le sommet des deux Amériques. Ils sont nombreux à avoir payé de leur vie la conquête de ce géant. Pourtant à le voir, malgré ses 6959 mètres, ses glaciers et ses pics, il ne semble pas si terrible !

Encore de la montée et un fort vent de face jusqu'à Las Cuevas ; je ne pourrai monter le col du Christ Redentor (3882m), l'hiver a été très neigeux et la route n'a pas encore été dégagée, je devrai me contenter du tunnel, 3185 m quand même !

La police hésite à me laisser franchir ce tunnel pourtant bien éclairé. Devant le peu de circulation on me laisse partir, ils sont vite faits ces trois kilomètres, me voici au Chili. Tout de suite très forte descente jusqu'à la douane où l'accueil est chaleureux, les formalités vite expédiées, et c'est la grande descente avec 28 lacets sur une route cimentée qui n'est pas de première qualité.

Je prends ma revanche sur les poids lourds qui se traînent en descente. Petit arrêt à Portillo, modeste station de ski où Jean Claude Killy remporta ses médailles Olympiques. Un petit village, Rio Blanco sera mon étape, truites et salade changent des portions énormes de viande argentine.

Ce matin il fait frais, je dois être encore dans les 1800 m d'altitude et ça descend toujours, parfois en forte pente ou plus doucement. Enfin un peu de plat dans la petite ville de Les Andes ; depuis le tunnel de la frontière, 75 kilomètres de descente, pas mal, et je suis encore à 850 m d'altitude.

Il me faudra encore deux journées pour voir l'Océan Pacifique dans le magnifique petit port au nom peu romantique de Con-Con !

Louis ROMAND N°90, de MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne)

VIVRE, C'EST CHERCHER DE L'ESPACE...

Programmée par le rythme des saisons et souvent conditionnée par la folie des hommes, notre route d'humain, au quotidien, ressemble plus à un chemin de croix qu'à une partie de plaisir parce que nous passons une grande partie de notre temps à courir après un futur qui s'enfuit toujours plus vite..

De ce fait, les gens ne peuvent comprendre qu'un cyclotouriste, un marcheur ou un skieur, avide de gagner des cols ou des sommets, puisse reproduire un tel chemin de croix en empruntant des routes, des sentiers ou des traces qui ne finissent pas de zigzaguer sur le flanc des montagnes, pataugeant parfois dans du + 40° à l'ombre ou du - 40° au soleil !

Mais, je dirais que notre entourage a surtout beaucoup de mal à imaginer qu'on puisse aimer vivre cette indigestion de montées et de descentes sans en être saturé, qu'on puisse aimer s'aventurer à vélo, à pied ou à ski vers une nature et des grands espaces souvent hostiles alors qu'en voiture..., qu'on puisse aimer s'échapper en nomades d'un monde de sédentaires pourtant si bien organisé....

... pour les rêves et les actes,

On peut répondre à ceux qui ne savent s'isoler ou qui ne peuvent voyager qu'en groupe «tapageur» chassant devant eux, partout où ils vont, la solitude et le recueillement. Sans vouloir revendiquer la performance ou l'exploit sportif, on peut leur expliquer que partir ainsi, rien qu'un jour, rien qu'un week-end, rien qu'une semaine,... c'est d'abord vivre au maximum le temps présent en se dirigeant là où le désir nous pousse... c'est aussi vivre une exceptionnelle aventure humaine, celle qui nous apprend à nous connaître, à nous situer et à nous construire... c'est surtout vivre en liberté, même si celle-ci n'est que provisoire ou restrictive, encore fallait-il se l'approprier... c'est flâner, c'est sentir le vent et la pluie, humer l'odeur des arbres ou les effluves des herbes... c'est tout simplement construire sa légende personnelle !

... pour un voyage initiatique toujours ! Nos mollets se sont forgés au fil des périples et voilà quinze ans déjà que Géraldine et moi-même pédalons, marchons et skions à la découverte de la France et des pays limitrophes. Les virages se succédant à notre rythme, sur des chemins que nous avons toujours voulus à l'écart de la foule, nous élevant doucement vers des cols, vers des sommets, vers ce monde du silence, vers ces lieux où tout est grandiose et fascinant, vers des sites toujours propices à la méditation..... C e t été encore, entre Rhône et Alpes, entre Ventoux et Vercors, sur des vélos bien chargés et des routes que nous voulions jaunes ou blanches sur la carte Michelin, nous affrontions un relief inextricable de creux et de bosses, de vallées et de chaînons aux versants parsemés de multiples plantes odorantes, et ramenions un carnet de route facile à résumer : luminosité, parfums, montées, cols, panoramas, descentes,... allégresse !

Cet été dans les Baronnies, nous nous sentions bien en harmonie, mesurant à quel point le voyage nous réussissait ; là, nos extrêmes se heurtaient parfois mais pour s'assouplir et se compléter ensuite ; là, notre cheminement intérieur suivait la route tracée par nos vélos, une route qui croisa celle des Princes d'Orange, celle des oliviers, celle des abricotiers, celle des tilleuls, celle du lavandin, celles de la Drôme, celles d'un «Paradis pour cyclos»!

Cet été, de Nyons à Buis les Baronnies, en passant par Sainte Jalle, Rémuzat, la Motte-Chalancon, Rosans, Orpierre, Montbrun, Séderon, Sault, Malaucène et Vaison la Romaine, entre les rivières de l'Eygues, de l'Oule, de l'Ouvèze, du Toulourenc et de l'Ennuye, il fallut ajuster un sérieux coup de pédales pour passer les cols de la Croix Rouge, de Soubeyrand, des Vignes, de la Fraysse, de Pommerol, du Collet, de Lemps, de Palluel, de Saulce, des Tourettes, des Michels, de Flachière, de Lantons, de l'Homme Mort, de Perponcher, d'Os, de Fontaube, des Aires, d'Aulan, de Mévouillon, des Vignes, de la Pigière, de Macuègne, de l'Homme, des Tempêtes, du Loup, du Voltigeur, du Veau,... soit un chapelet de 36, égrené au fil des 450 kilomètres parcourus du 14 au 20 août 97 !

SUR LES TRACES DU VÉLO DE L'HOMME DE CRO-MAGNON

Quel sera le vélo de l'an 2000 ? Nul ne le sait mais les cerveaux et les ordinateurs qui le concevront sont déjà au travail. On peut même dire dès maintenant quelle musculature, quel rythme cardiaque et quelle diététique seront nécessaires pour atteindre et dépasser les 60 kilomètres / heure...

Fiction ? même pas ! c'est presque aujourd'hui, c'est pour demain... Surveillez bien votre boîte aux lettres ou votre fax, vous n'allez pas tarder à recevoir la pub adéquate avec demande de prélèvement direct sur votre compte en banque. On n'a pas encore tout inventé du vélo de demain... d'ailleurs on ne sait pas exactement par qui ni quand, ni où, ont été inventés tous les progrès qui ont transformé le célérifère de M. de Sivrac vers 1790 au vélo des derniers records de l'heure de Chris Bordman : 56,375 le 06-09-96 à Manchester et de Jeannie Longo : 48,159 le 26-10-96 à Mexico... Et qui se rappelle de Francis Faure d'Ambert établissant en 1934 sur la piste du vélodrome d'hiver de Saint Etienne le record sur vélo horizontal : 50,255 km/h.

On n'a pas tout oublié, quelques noms ont survécu : le Baron Von Drais pour la roue avant directrice en 1817, Michaux pour les pédales en 1855, Dunlop pour les pneumatiques en 1888, Michelin pour les démontables en 1891... et les guides en 1900. On est moins sûr pour la chaîne, les freins, les roulements à billes... Selon les uns, c'est un horloger du Cher: Joseph Meunier qui a inventé la roue libre en 1868, selon d'autres c'est Etienne Mimard de la Manufacture Française d'Armes et Cycles de St Etienne qui aurait appliqué à la bicyclette en 1897 l'invention d'un ouvrier armurier - Jean Fasano - en 1893... sait-on que déjà en 1869, des inventeurs déposèrent des brevets pour 11 mécanismes différents de changement de vitesse... et qu'en 1998 beaucoup de cyclos n'ont pas encore découvert le triple plateau !! Sait-on que le goudronnage des routes a été inventé en 1902 à Monaco par un médecin suisse Ernest Guglillminetti ? Merci docteur. Mais avant le VTT, le VTC, le vélo, la bicyclette, la vélocyclette (interdit dans le parc municipal du Vigan dans le Gard), le grand bi, le vélocipède, le vélocifère, la draisiennne, le célérifère... avant 1790, qu'y avait-il ? On dit qu'en Chine et en Egypte, il y a plus de 2000 ans, on avait déjà inventé quelque chose. Reste à le prouver... et me croira-t-on si j'affirme qu'on a retrouvé la trace du vélo de l'homme de Cro-Magnon ? C'est ce que l'on peut voir dans la vitrine n° 11 du tout récent musée des Merveilles inauguré en 1996 à Tende dans les Alpes Maritimes et ça daterait d'environ 1600 ans avant J.C. Chacun appréciera si ce document est incontestable... Le professeur Henry De Lunley n'a pas cru bon de retenir cette hypothèse : la polémique se développe donc entre scientifiques sur l'interprétation religieuse, militaire, agricole ou sportive des 40 000 gravures de la vallée des Merveilles autour du Mont Bégo (2872 m). D'autres scientifiques n'affirment-ils pas à propos de «Lucy» jeune femme de 3 millions d'années dont on a découvert en 1974, 52 fragments de squelette, que « le genou possède une grande amplitude de rotation «... N'avons nous pas là, déjà la preuve anatomique de l'aptitude de l'homme et de la femme à la pratique du cyclotourisme ?

A partir de là toute une civilisation a pu émerger qui soit joie de vivre et de pédaler.

Paul ANDRÉ N°113
de MENTON (Alpes-Maritimes)

LA CLÉ

Je m'éloigne à vive allure de Colombier. Même si on est quelque fois le dindon de la farce, j'éprouve en ce moment le sentiment assez frustrant d'être un autre volatile, un pigeon par exemple.

Vous pourrez me rétorquer : «rien de plus normal si vous fréquentez les colombiers!» Quoi qu'il en soit, je le retiens ce Minitel imbécile qui m'a orienté sur le plus détestable hôtel qu'il soit permis d'imaginer. Par pure charité chrétienne je m'abstiens de décrire avec plus de précisions cet établissement. Ne faut-il pas, en ce bas monde, tout partager, les bonnes comme les mauvaises choses ?

Un aller et retour au col du Fayet avant d'enchaîner par l'escalade du col du Banchet.

Passé Bourg-Argental, la pluie se met de la partie et refroidit quelque peu mes ardeurs dans la montée sur Burdigues.

Les éclaircies se succèdent et me permettent enfin d'apprécier l'ampleur des superbes paysages offerts par la D29. En cette fin du mois d'août, que la montagne est belle !

Vanosc... je vire à droite et attaque les longues pentes du col de la Charousse.

Comme c'est curieux... Michèle met bien du temps à me rattraper. Compte tenu du caractère tarabiscoté de mon itinéraire, il est fort possible qu'elle rencontre quelques difficultés d'orientation. Comme j'ai eu raison d'insister pour emporter mon casse-croûte dans la sacoche de guidon. Je monte toujours, mais de moins en moins vite, sous un soleil bien décidé à sécher, vite fait bien fait, les lacets humides de la départementale.

Un taxi, immatriculé 42, me double et s'arrête quelques mètres plus loin. C'est juste le moment où une goutte de sueur, en trouvant le moyen de se glisser sous ma paupière, me fait perdre une partie de mon acuité visuelle. Pas assez cependant, pour m'empêcher de reconnaître ma femme.

Intrigué, je m'arrête et attends une explication. - «Dis donc René... N'aurais-tu pas, par hasard, gardé la clé de la voiture ? Ma première réaction est de répondre : «Bien sûr que non» ... mais simultanément un réflexe pousse ma main droite à plonger dans la poche droite du maillot.

On n'est jamais trahi que par les siens ! La main droite agite joyeusement le petit objet alors que je m'entends encore bredouiller : «Flûte alors... mais je suis idiot !» Et ma douce épouse d'acquiescer : «Pour une fois, je suis d'accord avec toi !»

L'histoire manque moins de sel quand on apprend d'abord que le double itinéraire était enfermé dans la voiture, et qu'ensuite, Michèle ne se souvenait que d'une explication : «à Bourg-Argental il suffit de traverser la RN 82 et de continuer en face».

C'est nantie de cette seule indication que la dame qui conduisait le taxi réussit à me rattraper.

René CODANI N°1882
de LARDY (Essonne)

KARDUNG-LA, LE TOIT DU MONDE

Nous avons vu la voie lactée et l'Etoile polaire... Peut être même le Ciel ! En haut dans l'Himalaya tibétain, nous avons découvert un autre monde, d'une beauté inimaginable ! Les beautés de la nature au dessus de 4000 ne peuvent être comparées à rien d'autre sur cette terre. Les images de la chaîne de montagnes la plus haute du monde sont gravées dans nos mémoires à tout jamais.

Le fait d'avoir pu y rouler en vélo pendant deux semaines signifie la réalisation d'un rêve. Quinze ans après les plus hauts cols des Andes, nous avons monté le col praticable le plus haut du monde : le Kardung-La - 5602 m de hauteur! A 12 heures 40, nous nous trouvions sur le sommet devant le tableau qui, pendant des années, paraissait inaccessible, c'était si éloigné. Émus, nous lisions les mots « Le chemin praticable le plus haut du monde - altitude 18380 pieds...»

Nous avons été en route au moins pendant cinq heures afin de mener à bon terme la longue montée à partir de Leh. Pendant ces cinq heures, nous avons monté un peu plus de 2100 mètres. Dans l'Himalaya, tout semble être infini, même intemporel. Pendant des milliers d'années, rien n'a changé. Les distances sont immenses. Tout semble tout près et en même temps très loin. Au sommet, nous ne nous rendions pas encore compte de la grande prestation sportive que nous avons réalisée. C'était un moment inoubliable! Ce n'était que lors de la descente, lorsque nous laissions derrière nous le Kardung-La probablement pour toujours, que nous nous rendions compte quel chemin énorme nous avons parcouru. A ce moment-là, nous voyions la grandeur des pierres et la profondeur des puits et des fentes au-dessus desquels nous montions. Les bandes de sable et l'eau sur la route rendaient la piste à certains endroits pratiquement impraticable. pendant la montée, nous n'avions pas pu bien estimer la profondeur des gouffres sans fond. A ce moment-là, ils nous exhortaient à l'extrême prudence. Les sommets enneigés hauts de six à sept mille mètres autour de Kardung-La rendaient cet environnement encore plus impressionnant. De temps en temps, nous nous arrêtions pour nous imprégner des grands panoramas. On ne parlait pas beaucoup dans le groupe. Les mots ne conviennent pas dans cet environnement. Ici, le silence absolu règne. De temps en temps, ce silence est interrompu par des camions hurlants, usés, qui se frayent un chemin montant difficile en traînant derrière eux une fumée noire et beaucoup de poussière.

La randonnée mountain bike à travers Ladakh, au nord de l'Inde, était naturellement beaucoup plus spéciale que la montée de Kardung-La. Coincé entre la Chine et le Pakistan, on appelle Ladakh, la ligne de feu la plus haute du monde. Il y a tout le temps des mouvements de troupes qui luttent pour maintenir la frontière avec le Pakistan (Kasmier) et la Chine (Tibet) là où elle se trouve. Sur la carte, cette frontière est d'ailleurs un pointillé, parce qu'elle change tout le temps. C'était le terrain où huit Flamands et un Néerlandais ont cherché l'aventure à vélo pendant deux semaines au mois d'août. Puis, il fallait encore une semaine pour visiter Delhi et pour retourner à la maison. Mais ça, c'est une autre histoire.

La randonnée proprement dite a commencé le 12 août à Leh, pratiquement la «ville» la plus importante de Ladakh, située à une hauteur de 3500 mètres. C'est à partir de cette ville que la plus grande partie des expéditions dans l'Himalaya prennent le départ. En dehors des expéditions à pied ou en jeep, l'expédition à mountain bike a été ajoutée à la liste depuis l'année passée. C'est une formule qui jouit déjà d'un intérêt suffisant. Cet été, les groupes se sont suivis au bureau d'expédition local. Des Australiens, des Autrichiens, des Néerlandais, des Suisses, des Belges... Il n'y a pas plus international que ça. Angchuk et son équipe s'occupe du séjour et de l'accompagnement des groupes. Sans eux, c'est presque impossible de se déplacer dans l'Himalaya. Cinq régions sont toujours terrain interdit pour des étrangers, sauf en cas d'autorisation écrite des autorités militaires. C'est Angchuk qui s'en occupe ; ce sont également eux qui montent les tentes et qui servent des repas chauds deux fois par jour. Ces repas sont bons, tout comme le petit déjeuner complet et le thé chaud au réveil. Lorsque nous écrivons que l'expédition à travers l'Himalaya est la plus belle expédition que nous n'avons jamais entreprise, nous le devons en partie au groupe de sherpas. Ils étaient toujours à notre disposition, même pour nettoyer nos vélos!

Rouler huit cents kilomètres à travers l'Himalaya est une tâche très lourde pour le physique. Toute l'expédition s'est déroulée entre 3150 et 5600 mètres et, si étrange que cela puisse paraître, personne n'a jamais eu de problèmes de respiration ni de maux de tête. Heureusement. D'aucuns ont néanmoins roulé quelques jours avec la diarrhée, mais c'est tout à fait normal lorsqu'on voyage dans ces régions. Nous nous y étions préparés médicalement. Rouler huit cents kilomètres à travers l'Himalaya veut dire vivre une expédition remplie de panoramas surprenants et de contrastes énormes.

Avec des déserts et des plaines de sel, avec des montagnes sulfureuses et des geysers à une hauteur de 4500 m. Avec des lacs bleu-vif entre les sommets enneigés. Avec des montées de beaucoup de kilomètres sur du «offroad» noir vers la satisfaction suprême sur les cols. Avec les panoramas incomparables sur les vallées de l'Indus et du Zaskar.

Avec la pauvreté dans les villages de montagne et les conditions de vie terribles des peuples nomades et des constructeurs de routes. Avec des gens aimables et des chauffeurs de camion klaxonnant. Avec des enfants mendiants, en haillons, «a pen, sir?». Avec des visites aux temples et aux mosquées, la confrontation avec d'autres religions et coutumes. Les bouddhistes, les hindous, les musulmans et les chrétiens semblent pouvoir y vivre ensemble sans problèmes. Les Irlandais peuvent encore apprendre quelque chose de la population indienne.

Rouler huit cents kilomètres à travers l'Himalaya signifie voir passer en-dessous des roues 400 kilomètres de routes asphaltées et 400 kilomètres de routes «offroad». Il y a aussi les traversées impressionnantes sur le Fortu-La (4094 m), le Namshang-la (4800 m), le Polo Konka-La (4900 m), le Taglang-La (5317 m) et le Kardung-La (5602 m). Les deux derniers sont les cols praticables les plus hauts du monde. Nous avons fait date.

Lors de la descente du Tagland-La, en route pour Meru, notre ami Roger a fait une chute grave. Il s'est cassé la clavicule gauche et, par peur de devoir rester à l'hôpital, il a continué avec cette fracture pendant une semaine.

L'aventure dans l'Himalaya est passée. La montée du Kardung-La restera probablement un point culminant dans notre vie à tout jamais.

Antoine De BORCHGRAVE N°1038
de DE PINTE (Belgique)

ON Y ÉTAIT ???

Dialogue entre deux cyclos qui ne s'étaient pas vus depuis au moins une semaine !!! Le cyclo Albert qui aborde son copain Bernard et lui dit :

- Tu sais pas Bernard, ON Y ÉTAIT...

- Comment ? De quoi me parles-tu là ? Mais qui est ce ON ? Et où est ce Y ? Puis, c'ÉTAIT quoi ?

- Eh ben voilà. C'ÉTAIT le baptême du Col des SARRAZINS. Et il a été dévoilé deux pancartes : une de chaque côté de la route.

- Ah bon ! encore un nouveau ; il y a gros à parier qu'une nuée de cyclocolistes vont tenter de se le coucher sur leur chère liste celui-là.

- Certes oui, mais ce n'est pas si évident que cela.

- Et pourquoi donc, c'est un épouvantail ?

- Que non ; il s'agit seulement d'une question de situation.

- Oui bien sûr, avec un tel patronyme, il peut même être situé en AFRIQUE !!

- Tout faux. Bien qu'il doive probablement son nom à une certaine invasion d'antan.

- Bon allez, explique-moi, s'il te plaît, ne me fais pas languir et puis je n'aime guère les devinettes, tu le sais.

- J'avais tout te dire. Dimanche dernier je n'étais pas à la sortie club, ON était avec notre Président à ce fameux baptême : voilà pour le ON.

- Ca je comprends, mais où sont-ils donc tes SARRAZINS ?

- Ben, Y, c'est dans notre département, dans la Vienne, et c'est pourquoi ce n'est pas si facile que ça. Quand tu consultes la liste des 100 colistes (et plus), tu regardes combien tu en trouves qui habitent en Poitou-Charentes : il y en a peu ; la plupart sont plutôt résidents des régions montagnardes et il y aura du déplacement pour le pointer.

- Oui d'accord. Mais chez nous il n'y a pas de montagne, alors pourquoi un col et à quelle altitude ? -
Assieds-toi bien, altitude = 94m : une misère, mais un vrai col quand même, d'ailleurs il y en a bien un à 19m en Corse, non ? Le nôtre donc, relie la vallée de la Creuse qui vient de s'annexer la Gartempe à la vallée de la Loire (un gros ruisseau !!) par la route départementale D 725.

- Bon, et ce nom de SARRAZINS alors ?

- Monsieur le Maire de la Roche-Posay nous en a donné une explication qui semble cohérente et notre ami Pierre BERNARD le Président des CTP en a découvert l'existence dans des archives de 1835.

Toute la région ayant été très marquée par les invasions de tous temps et les batailles de toutes sortes, aussi les lieux-dits du secteur fourmillent de noms empruntés à ces hauts faits. Et nos deux mentors se sont penchés sur la question nous trouvant une explication à la hauteur si je puis dire mais trop longue à développer maintenant.

- En voilà une aventure...

- Oui bien sûr. La matinée s'est donc achevée par les remerciements du représentant régional des 100 cols : notre ami J.J. LAFFITTE qui a prononcé quelques mots au nom de la Confrérie. Mais le vin d'honneur n'a pas été oublié puisqu'en GAULE (et on y était bien à ce moment-là...) tout se termine par des chansons et mieux même par un banquet !! Il était hors de question, bien sûr, de rassasier quelques 300 cyclos qui ont toujours un boyau de vide, mais se rincer la glotte était fort bien vu et cela fut apprécié de tous.

- Bonne matinée alors ?

- Oui très traditionnelle et comme on aime. Et puis ce fut la dislocation. Pour le cas où, voici les coordonnées de cette nouveauté : le premier et le seul (à ce jour) du département de la Vienne : 860094 . Col des SARRAZINS. Michelin 68 05 061 204. D 725.

Daniel PROVOST N°194
d'ITEUIL (Vienne)

ENVOLS

C'est la vertu d'un sport
La magie d'un jeu
De n'aller jamais si fort
Que libre de tout enjeu

De même l'histoire importe peu
Mais avant tout compte
De quelle façon, avec quel feu
On nous la raconte

Car pour faire du vélo
Pour gravir des cols
Mieux que le chrono
Plus que les guibolles

Rien de tel peut-être que des mots
Pour inspirer nos envols.

Michel LALOUX N°2417
d'OBOURG (Belgique)

BALADE AU PAYS DES LACS

Printemps de cette année : comme j'attends un bébé, les vacances devront être prises plus tôt que d'habitude (en septembre, je ne serais peut-être plus transportable nulle part !), nous décidons donc, Gilbert et moi, de monter droit vers le nord, chez nos cousins anglais, juste là où finit l'Angleterre et où commence l'Ecosse, à l'extrême-ouest du pays.

Après une traversée de la Manche plutôt tumultueuse, nous nous sommes dirigés en voiture au-delà de Liverpool et Manchester, vers la ville d'Haworth, près d'Halifax, ville natale des Soeurs Brontë.

Passée cette première étape culturelle, avec visite de la ville et du presbytère dans lequel les trois soeurs écrivains ont pratiquement passé toute leur vie, nous atteignons Kendal, dans la région des lacs, à une centaine de km plus au nord. Nous y laissons la voiture, nous chargeons nos vélos et partons à la conquête de cette région que tous les dépliants touristiques nous ont décrite comme merveilleuse...

Ils n'ont pas menti, nous passerons dix jours à rouler sur des routes dépaysantes au possible au milieu de la lande, de la montagne et des moutons typiques de cette région, les «Herdwick», chevelus et gris. Nous traverserons des villages de poupées coquets et fleuris avec ses boutiques vieillottes aux étalages colorés qu'on ne trouve que de ce côté-ci de la Manche, nous longerons durant des km des lacs, des murets de pierres entourant des prairies vert pomme et des fossés fleuris encaissant étroitement un mince ruban de route.

Seul os à ce paradis pour cyclos : le relief ! Déjà notre tour de Cornouaille anglaise, il y a quelques années, nous avait donné bien du fil à retordre... avec ses pentes proches des 20 % (courtes mais fréquentes) que nous avons, en plus, dû escalader puis dévaler tant bien que mal sous des pluies diluviennes...

Cette année, une fois encore, dès la sortie de Kendal, nous avons un aperçu de ce qui nous attend... Le petit plateau sera à demeure sur le vélo, un 18 % me laisse pantelante, le coeur battant la chamade... avec dans le ventre, un bébé qui doit se demander ce qu'est en train de fabriquer sa mère pour se mettre dans de tels états...

Bref, les premières journées se passent : on grimpe, on redescend, on profite de la douceur printanière anglaise...

Demain, nous avons deux cols au programme. En lisant le «Guide du Routard», avant de nous coucher, nous apprenons que l'un d'entre eux aurait des passages à 30 %. Sceptiques sur ce que nous venons de lire, nous nous endormons tranquillement, bercés par les bêlements des agneaux, persuadés que le Routard, décidément, exagère toujours un peu dans ses descriptions...

Le ciel est bleu ce matin et, lorsque nous sortons de la tente, nous trempons nos doigts de pieds dans la rosée fraîche. Une fois les vélos transformés en «bête de somme», nous nous heurtons dès le départ, à quelques bonnes bosses traversant une campagne anglaise traditionnelle avec au détour de quelques carrefours, de rondes fermes en granit, parfois recouvertes de chaux blanche et au toit en ardoises. Puis, une belle descente en sous-bois ensoleillé où les rhododendrons sont géants, de véritables arbres aux fleurs de couleurs inconnues en France : framboise écrasée ou saumon orange. Sous les arbres, un tapis violet de jacinthes sauvages. Nous attaquons notre premier col signalé sur la carte : le « Wrynose Pass ». Une route à gauche et nous quittons la campagne pour la montagne. Ici, à 400 mètres, le paysage ressemble à un paysage de haute montagne, nu et sauvage, la lande rousse, les rochers déchirants les sommets et, toujours ces moutons chevelus qui seront les compagnons fidèles de notre voyage. Bientôt, une pancarte annonce les 30 %. Et m.... !, le Routard n'aurait pas exagéré !!!

Comme ils font une pause-restauration, nous rejoignons des cyclistes anglais aperçus à une centaine de mètres tout à l'heure. Nous discutons un peu. Ils sont en vacances ici pour une semaine et font un voyage en étoile. Comme nous, à deux km du sommet du col, ils mettent pied à terre. On pousse le vélo sur 50 mètres, on s'arrête pour retrouver son souffle et éventuellement, regarder le paysage. On prend une photo, on remet la chaussure trop grande que l'on perd sur ce genre de pente... Un automobiliste me croise. En riant, il m'annonce « You'll never see that ! » Et ben, ça c'est sûr !

En haut du Wrynose Pass, nous déjeunons avec en toile de fond une vue dégagée sur le futur col à passer : le «Hard Knott Pass» Le couple d'anglais nous double et nous souhaite bon courage pour la suite des événements... La suite, c'est tout d'abord une belle descente par une route en lacets qui longe un torrent gris argenté. Puis, nous passons sur un petit pont de pierre romain dont il faut ouvrir la barrière et nous nous retrouvons au pied du terrible «Hard Knott», le bien nommé.

Pour moi (j'ai maintenant la technique !), rien d'autre à faire que de descendre de vélo et de marcher à pied tout en poussant la bête tant bien que mal... Sur les pentes les plus raides, Gilbert m'aide à pousser puis redescend chercher son vélo quelques mètres plus bas. Parfois, un sursaut d'énergie lui permet de passer un ou deux lacets en danseuse... Encore heureux, le paysage est de toute beauté, le col pas très long et le moral d'acier.

Arrivés au sommet, Gilbert dégringole de l'autre côté, en faisant crisser ses freins. Quant à moi, j'ai trop peur... Je descends comme je suis montée, à pieds... Décidément, je me dis que des godillots de marche auraient été plus utiles que mes traditionnelles basket de vélo.

Une fois de retour dans la verte vallée, nous bivouaquons dans un camping à la ferme dans lequel nos tentes se battent en duel dans un immense champ entouré de prairies à moutons...

Le soir, nostalgie de notre voyage en Roumanie durant lequel notre réchaud à essence était tombé en panne, nous décidons de faire un feu de bois et d'y glisser les saucisses au menu de notre dîner. La fraîcheur tombe, le feu nous réchauffe les doigts et le bout du nez, les agneaux tous noirs (ils blanchissent en vieillissant... nous a appris la propriétaire du camping) bêlent désespérément.

Hélène RICHARD
de PARIS

ACROSTICHE À L'ASSIETTA

La route des crêtes de l'Assietta
Aucun dragon montois n'était passé par là

Rouler vers ses sommets
Oncques nous ne primes plus grand pied
Une fois atteint le Finestre
Tout nous paru extra-terrestre
Etant donné la beauté

Dont nous n'avions jamais rêvé
Elle qui donne à cet endroit
Son aura

Cols après cols
Remplirent nos musettes
Encouragés par Eole
Torturant nos gambettes
Enivrés sans alcool
Savourant les grimpettes

De la Vecchia à la Costa Piana
En passant par la Ciantiplagna

L'aventure fut sans commune mesure

Atteindre le Bourget
Suivi par le Basset
Savourer un dernier instant
Il faut descendre pourtant
Et empoussiérés, retrouver
Trafic routier, monde civilisé
Tout en prêtant serment
Assietta, on reviendra !

Patrick HONORE N°3713
de MONS (Belgique)

DEUX CYCLOS AU VIETNAM

«En hommage à Lionel Brans , cyclo-voyageur ayant effectué en 1948-1949, le périple Paris-Hanoi en 98 jours. Décédé en 1997 à l'âge de 81 ans.»

Au lieu de relater le carnet journalier de notre séjour, nous vous proposons de vous faire partager nos découvertes et nos impressions sur ce pays asiatique.

Nous avons parcouru mille kilomètres à vélo, franchissant 19 cols en descendant la route Mandarine, dénomination de la nationale 1, qui est une véritable colonne vertébrale. Elle traverse du nord au sud le pays, entre la Cordillère Annamite à l'ouest et la Mer de Chine à l'est. Cette voie qui fut construite par la France sur 1780 kilomètres est le meilleur moyen d'aller à la rencontre du Vietnam millénaire, et le meilleur moyen de le découvrir et de le parcourir à vélo.

La route Vietnamienne est en réalité un espace de vie, à la fois salon, salle à manger, grenier. Toute la vie économique s'étale le long de la route : des commerces en tous genres, on mange, on joue au pilou, on travaille, on fait sécher le manioc, le riz, même les crevettes. De chaque côté de la route, la vie est essentiellement paysanne.

Nous sommes toujours salués par des enfants qui gardent les canards ou les buffles le long des rizières. La circulation se fait à droite, mais l'avantage est au plus gros. Les camions russes ou chinois, surchargés de marchandises, klaxonnent à tout-va afin de se frayer un passage entre les cyclos qui cheminent à la limite du ralenti.

Tout le long, nous rencontrons des véhicules en panne : cela va du bus 4x4 Renault de l'armée française, aux Dodges américains. Les passagers restent sagement assis à l'intérieur, la patience étant un trait marquant bien connu de l'asiatique. L'automobile neuve est japonaise ou soviétique. Elle est misérable.

Tous ces véhicules se tracent un chemin entre les animaux, les milliers de bicyclettes (surtout dans le nord et le centre), et les motos sur lesquelles sont juchés vivants des porcs, des canards, des fruits et des enfants. Cette foule libère au tout dernier moment le passage. Parfois un accrochage entre cyclos survient, mais ne déclenche pas d'insultes : on en rit. C'est là tout un art de tolérer l'erreur de l'autre.

A Danang, notre arrivée en ville à vélo à l'heure de la sortie des usines et des bureaux est extraordinaire. Nous sommes véritablement engloutis par la circulation cycliste, contraints à rouler à la même vitesse lente, dans une sorte d'entonnoir.

Les travaux routiers se résument à faire chauffer des bidons de goudron au feu de bois, à même les fûts. Des ouvrières viennent en prendre le contenu qu'elles répartissent sur le sol à l'aide de grosses louches. Ce sont toujours les femmes qui cassent des cailloux ou transportent des couffins remplis de terre, par des températures avoisinant les 30 degrés.

Après l'ancienne cité impériale de Hue, qui fut détruite par les combats de l'offensive du Têt en 1968, nous gravissons notre premier vrai col, celui des nuages, véritable échancrure dans la barrière montagneuse à 1219 mètres d'altitude. Une route qui part du bord de mer pour monter en lacets, bien goudronnée sauf au pied dégageant de beaux panoramas sur la mer verte et bleue.

Les camions et bus asthmatiques chargés, se traînent au pas, un gros réservoir implanté au dessus de la cabine faisant office de refroidisseur annexe par le biais d'un tuyau qui humidifie le moteur. Un «petit boulot» consiste à être vendeur d'eau dans les côtes, ces échoppes étant signalées par des tuyaux d'où l'eau jaillit en fontaine.

Le col des Nuages, ainsi nommé en raison des brumes qui s'accrochent souvent sur le sommet, constitue la séparation climatique entre le nord et le sud du pays. Lors de nos arrêts cyclistes dans les villages, nous déclenchons la curiosité des jeunes qui nous demandent en anglais d'où nous venons. En réponse nous leur montrons nos plaques de cadre.

Nous avons également circulé en cyclo-pousse, moyen idéal pour visiter les villes en un minimum de temps, en prenant soin de fixer à l'avance le prix de la course. Ces chauffeurs de taxi d'un autre genre ne comprennent pas que les étrangers, considérés par eux comme riches, se promènent à pied pour découvrir la vie locale, alors qu'il est si agréable d'utiliser ce moyen de locomotion. Dès la sortie de l'hôtel, ils vous suivent, sont là pour vous solliciter avec leur sourire embarrassant. Les cyclo-pousse servent indifféremment au transport des personnes, des animaux et des marchandises. Nos valises peuvent en témoigner pour les trajets du car à l'hôtel quand ce dernier est inaccessible à notre escorte.

Nous avons assisté à la construction à même le trottoir, d'un cadre de vélo fait avec des tubes de récupération, car tout se récupère. Un exemple : le maillon coupé en deux d'une chaîne, sert de passe-câble. Les couleurs du cadre sont rutilantes avec des filets ou des étoiles peints au pinceau. Les vélos transportent tout, de la plaque de marbre aux ballons multicolores, des fleurs au fumier, des personnes aux animaux.

Nous avons utilisé d'autres moyens de locomotion comme le train, afin de quitter la capitale du nord : Hanoi. Par la voie unique, nous franchissons par le pont Paul Doumer construit en 1902 par Gustave Eiffel, le fleuve Rouge qui va se jeter dans la huitième merveille du Monde : la Baie d'Along. Le train de nuit, aux fenêtres grillagées, nous amène en douze heures, à six cent kilomètres plus au sud. Nous avons un wagon réservé et voyageons en compagnie d'une souris. Le confort est des plus sommaires, nous nous couchons tout habillés. Le coin WC dispose d'une douche dont l'état suscite peu de succès. Nous cheminons au pas car la voie est souvent en réparation du fait des inondations des mois précédents.

L'hôtellerie est régie par le système privé ou étatique. Ce dernier est des plus spartiate comme le service assuré par une multitude de petites mains « glandeuses ». La construction, faite par les frères soviétiques, est du style barre horizontale d'immeubles de l'Europe de l'Est, comme à la Baie d'Along. Nous acquittons le tarif « étranger », soit le double de celui pratiqué pour l'autochtone. Rien à redire sur le système privé. Les repas sont d'une très grande variété et de qualité. A midi, nous mangeons dans de petites gargotes où la cuisine est préparée et servie par la famille. Le soir, ce sont souvent de véritables festins de couleurs et d'odeurs. Chaque plat est soigneusement présenté.

Nous quittons la nationale 1 afin de prendre de l'altitude. Nous sommes partis du bord de mer pour un circuit de montagne, de 110 km. Une très belle étape par le col de Bellevue à 1500 mètres d'altitude. Nous traversons une campagne riche en plantations de caféiers, de théiers, de bananeraies et de cannes à sucre. Nous rencontrons de belles demeures dans la région de Dalat, lieu de résidence des colons français venant se ressourcer face au climat tropical de la plaine. A Dalat, Alain remporte un vif succès auprès des serveuses en raison de ses fossettes. Nous l'avons dès lors rebaptisé « petit Bouddha ».

Pour s'imprégner des coutumes locales, une méthode consiste à visiter les marchés car ils sont un lieu de vie et de rencontre. Les étalages regorgent de marchandises sans prix affichés. Tout achat se fait par marchandage. Nous apprenons vite à négocier en dong, la monnaie du pays. Assises à même le sol, coiffées d'un chapeau conique et vêtues d'une tunique et d'un pantalon aux couleurs chatoyantes, les Vietnamiennes s'affairent dans les marchés d'où s'échappent les odeurs d'épices. Quant aux rayons boucherie et poissonnerie, mieux vaut avoir le cœur bien accroché !

Nous nous sommes fait racketter à Danang pour la visite des montagnes de marbre par des jeunes filles qui nous guident parmi les multitudes de marches d'escaliers. Après la visite des temples et de la grotte, nous sommes violemment incités à acheter au prix fort, des objets en marbre. A la sortie du site, nous assistons à la scène d'une femme qui note sur un cahier d'écolier le montant rapporté par chaque guide. L'exploitation criarde de ces adolescentes nous fournit une bonne leçon, à nous occidentaux.

Le Vietnam, pays à régime communiste, adopte pourtant une politique d'ouverture économique. Depuis 1994, la levée de l'embargo américain modifie le paysage urbain et surtout les mentalités. En effet, nous découvrons que même à Hanoï au nord du pays où s'élève pourtant le mausolée de l'Oncle Hô, un projet japonais prévoit, dans la proche banlieue, la construction d'un complexe immobilier composé d'un hôtel, d'un centre commercial, ainsi que d'un hôpital.

La route conduisant à la baie d'Along via Haïphong, est progressivement portée à deux fois deux voies. Cette transformation s'affiche plus clairement à Saïgon, où s'élèvent des buildings de bureaux. Toutefois, cette ouverture aux investisseurs étrangers (la France répare les ponts et les monuments historiques!) a un effet néfaste sur la population jeune, avide de jeux vidéo et de karaoké. L'achat d'une moto, pourtant onéreux, traduit une position sociale, mais l'argent provient des boat people ayant émigré aux Etats-Unis, au Canada ou en France.

Le tourisme se développe également par le biais des tours opérateurs qui utilisent les moyens aériens afin d'éviter les embûches des routes. Ces touristes-là ne visiteront jamais comme nous avons pu le faire à Phong Nga, la plus grande grotte navigable sur des petits sampans et à l'aide d'un projecteur tenu à la main. Une goutte d'eau nous a plongés dans le noir complet, et seules nos lampes torches ont guidé nos apprentis spéléologues.

Nous avons essayé d'être au plus proche de la vie locale, d'être à son écoute bien que 1% de la population sache parler français. Nos guides ont été d'une grande gentillesse allant jusqu'à la distribution d'une serviette rafraîchissante après un effort, et au remplissage de nos bidons, même l'aide-chauffeur du bus accompagnateur a nettoyé nos vélos.

Grâce au vélo, nous avons été les spectateurs d'un Vietnam à deux visages. Celui du nord où l'habitat construit par les français est inchangé, où la population est réservée, besogneuse, asservie. Dans les rizières, les familles s'activent au labour et à la plantation du riz. Celui du sud, où la population est plus gaie, riieuse, ouverte au dialogue, où les premiers buildings s'élèvent en ville, où les motos pétaradantes sont plus nombreuses, où dans les campagnes se déroule la moisson du riz.

La motivation pour ces voyages aux antipodes réside dans le désir d'échapper à cette contagieuse uniformisation planétaire de nos modes de vie et de pensée. Pour 1998, nous projetons de partir découvrir l'Amérique du Sud, et en particulier le Pérou, la Bolivie et son Altiplano. Si vous avez l'âme voyageuse, vous serez les bienvenus.

Didier BOVAS N°321
de NICE (Alpes-Maritimes)

CONTRE VENTS ET PLUIE... EN ISLANDE...

On entend souvent dire : «oh, vous avez de la chance de voyager à l'étranger...». Oui, mais la vie de touriste n'est pas toujours rose surtout lorsqu'il choisit d'être cyclo-campeur dans un pays aux conditions météorologiques hasardeuses, voire totalement fantaisistes, en tout cas inhabituelles et de toutes façons humides ...!

Alors, direz-vous, pourquoi avoir choisi le voyage itinérant à V.T.T. en Islande ? Un coup de coeur, le choc de deux photos dans une revue feuilletée au hasard et le projet était lancé. Bien mince motivation penserez-vous ? Oui, peut-être. Ou peut-être simplement la faculté toujours intacte de s'enthousiasmer pour l'inhabituel, la nouveauté, l'attraction vers les étendues désertiques, sauvages, et toujours, toujours...l'incapacité à envisager des vacances sans vélo et sans efforts, comme si le but atteint était d'autant plus beau que la difficulté pour y arriver était plus grande.

Nous étions donc prévenus, documentés. Il n'y avait aucune raison pour que l'Islande, tout d'un coup, pour nous, ne soit plus un pays froid, venté et pluvieux. Nous étions bien équipés, goretexés des pieds à la tête, et nous sommes sûrs aujourd'hui de l'étanchéité de la tente...!

Si, en préambule, pour vous communiquer l'envie d'y aller, je vous dis la beauté des paysages, le contraste permanent entre le chaud et le froid, entre la mer et les glaciers dont certains viennent presque mourir dans ses eaux, la palette infinie des couleurs de toutes sortes d'étendues désertiques, c'est pour montrer, encore une fois, que, quels que soient les avatars, un voyage c'est avant tout une mine de merveilleux souvenirs. Je souris, maintenant, en me remémorant les deux épisodes les plus représentatifs des misères qui guettent le cyclo sur le sol islandais.

Le premier épisode : un stage forcé de 36 heures sous la tente en attendant la fin hypothétique d'une pluie annoncée. Partant du principe qu'il est plus agréable de monter (et de démonter d'ailleurs aussi) la tente au sec, nous avons écourté l'étape et nous étions arrêtés dans l'un des rares campings que l'on peut trouver à l'intérieur de l'île. A des dizaines de kilomètres à la ronde, le no man's land, pas d'hôtel, pas d'auberge de jeunesse où l'on aurait pu bénéficier de ce qu'ils appellent «sleeping bag accommodation» bref pas d'abri en dur. C'est donc dans un désert herbeux, derrière le maigre abri de bouleaux nains que nous montâmes la tente, juste au moment où arrivaient les premières gouttes propulsées à l'horizontale par le vent. Le camping, vide à notre arrivée, se remplissait maintenant à une vitesse incroyable. Mauvais temps ou pas, les islandais partent en week end, en familles nombreuses ou en groupes, ignorant la pluie et le froid ; le camping se mit à vivre intensément. Ils chantaient , riaient et évoluaient dans le décor uniformément gris pendant que nous nous calfeutrions dans notre minuscule tente verte. La voyaient-ils seulement au milieu de la rachitique végétation ?

La fin de la journée se passa paisiblement. Avec la carte et la documentation glanée ici et là, nous occupâmes le temps agréablement à définir l'étape du lendemain. Sortir semblait totalement déconseillé parce que cela signifiait réintégrer ensuite la tente avec des vêtements dégoulinants qui risquaient de mouiller ce qui était pour l'instant sec à l'intérieur, de quoi agacer...

Mais il fallait bien envisager de manger. Le camping, sommaire, n'offrait que le service minimum. Il n'y avait pas, comme dans chacun de ceux que nous avons fréquentés, un local fermé faisant office de cuisine et considérablement apprécié des rares campeurs comme nous qui ne transportons qu'un matériel réduit à sa plus simple expression. Pique-niquer sur l'herbe n'était pas envisageable..., les moments les plus critiques de cet épisode furent donc les repas...

Heureusement, notre organisation était presque sans faille (rodée chaque année un peu plus par l'expérience d'une nouvelle aventure). Il allait falloir sortir les bonnes sacoches (sur les 8 au total) en un temps record, le matériel et les victuailles ; puis officier depuis le seuil de la tente... inconfortable! Imaginez les

déliçates étapes et la tension nerveuse qui peut faire réfléchir aux joies du camping : - allumer le camping-gaz à l'abri du minuscule auvent dont l'un de nous maintenait les pans relevés pour éviter de mettre le feu à la tente (les allumettes humides peuvent déjà, à ce niveau là, engendrer un début de déprime). - déposer délicatement la casserole sur le réchaud et veiller à l'équilibre de l'échafaudage, posé à même le sol évidemment pas nivelé, pour parer au moindre coup de vent s'engouffrant là où on ne l'attendait pas (l'une des variantes énervantes, à ce niveau là, peut être l'extinction du feu par le courant d'air ou, scénario catastrophe extrême, la chute de la casserole). - une fois ces épreuves passées avec succès, verser prudemment le produit à réhydrater ou à cuire et attendre, plus sereinement puisqu'il n'y a plus de risque d'incendie.

Repas durement gagnés donc, au prix d'une patience et d'un self-contrôle inouïs et tels que nous n'étions peut-être plus en mesure d'apprécier toute la saveur de ces mets délicats... Nous ne repartîmes pas le lendemain. La pluie ne cessa que tôt, le surlendemain matin. Etonnés, nous n'entendions plus le crépitemment fourni de la pluie dont nous guettions l'arrêt depuis 36 heures... Engourdis, mais craignant de voir s'installer une nouvelle perturbation, nous pliâmes notre paquetage et, sans trop long regard pour ce lieu maudit, nous partîmes sans demander notre reste. Le camping était aussi désert que lorsque nous étions arrivés, comme s'il ne s'était rien passé, comme si cela n'avait été qu'un mauvais rêve...

Le deuxième épisode, à quelques jours de là, nous donna la juste mesure de ce vent islandais dont parlaient les guides. Pourtant, tous les jours nous avons roulé ou marché, aidés ou gênés par le vent mais ce soir-là, il déploya une force qui faillit avoir raison de notre bel optimisme.

Nous redescendions d'un site de montagne fabuleux, Landmannalaugar, la tête pleine encore (et pour longtemps) des paysages irréels au parfum étrange et entêtant de soufre. Ils baignaient dans des fumeroles qui s'élevaient, de loin en loin, au-dessus des multiples mamelons comme autant de signaux, sous un ciel aux couleurs métalliques, au milieu des glaciers bleutés si proches, au-dessus du bouillonnement inquiétant des eaux qui crevaient, ici et là, comme un couvercle qui cède, sous la pression, la croûte d'un sol multicoloré par une chimie incessante.

Nous avons pris un bus jusqu'à retrouver la route N°1, seul grand axe qui dessert le pourtour de l'île. Nous abandonnions les pistes pour le goudron et avons estimé à trois heures le temps nécessaire pour rejoindre Vik, à cinquante kilomètres de là. C'était sans compter avec le vent dont nous prîmes conscience en descendant du bus. Mais nos forces étaient encore intactes et puis, nous en avons vu d'autres, la dernière flèche vers la Provence, par exemple, gagnée contre un mistral intraitable..

Nous remontâmes sur nos vélos rechargés de leurs sacoches respectives. Il était 18h45. La route, en apparence plate longeait la côte au milieu d'un désert noir, tout en ondulations quasiment nues. La vitesse instantanée qui s'affichait sur nos compteurs variait entre 10 et 12 km/h. C'était la cata ! Je roulais derrière Alain, il arrivait qu'il fit écran un bref instant et mon coup de pédale devenait alors incroyablement facile. Mais s'abriter durablement et efficacement était pratiquement impossible. Les rafales étaient d'une telle violence qu'il fallait toute la route, involontairement, pour maintenir un fragile équilibre avec, à deux ou trois reprises, une peur bleue ressentie à l'aspiration des quelques camions qui nous doublèrent.

Nous avons roulé ainsi une heure ou plus, je ne sais, tout devenait flou, intemporel. Puis il se mit à pleuvoir. Nous lui avons prêté peu d'attention, mais le ciel mouvant s'était chargé dangereusement. La suite logique était là : une pluie horizontale, abondante, cinglante, aveuglante. Elle cessa, puis recommença et ainsi à plusieurs reprises. Heureusement le vent nous séchait entre temps ...!

Que nous restait-il à part le fatalisme ? Nous avons la chance d'être en vacances, nous en avons choisi destination et modalités, nous aurions eu bonne mine de nous plaindre... «Bien sûr nous eûmes des orages», la fatigue, l'agacement, l'inefficacité, la faim peuvent engendrer puis exacerber la mauvaise humeur, mais elle n'a pas vraiment de prise si le moins atteint des deux arrive à trouver les mots d'apaisement qu'il faut. C'est vrai, le temps passait, nous avions du mal à maintenir un ridicule 10 km/h. La nuit allait finir par tomber, c'était inéluctable. Incrédules, nous n'avons rien vu sur ces 50 kilomètres, qui ressemblât à une habita-

tion, une grange, un bâtiment quelconque, un abri bus... Pas un arbre, pas la moindre haie, seules quelques herbes faméliques courbées et vaincues d'avance s'accrochaient à ce sol de laves. Que faire ? Camper là au milieu du désert ? Impensable !

Nous avons donc roulé. La nuit vint vers 23h. Seuls quelques courlis, fidèles compagnons au long bec tournoyant au dessus de nos têtes, faisaient diversion. Nous étions seuls, plus gênés depuis longtemps par le moindre véhicule.

Et puis, tout à coup, quelques lumières sur le fond noir de la nuit apparurent au détour d'une falaise que nous avons finalement atteinte après l'avoir eue pendant une éternité en point de mire. Un village, enfin...! Mes yeux se fermaient et ces derniers kilomètres furent les plus terribles. Vik semblait ne jamais se rapprocher.

La plaisanterie avait duré cinq heures et il nous a semblé que la route montait sans arrêt. Les discrets islandais qui nous accueillirent si gentiment n'ont certainement pas compris comment l'on pouvait se retrouver ainsi en pleine nuit, à vélo, sous la pluie et dans le vent. Cette petite maison modeste, coquette, chaude et... habitée valait tous les quatre étoiles du monde !

Il fait beau parfois en Islande, mais le ciel tout bleu lui va moins bien. C'est plutôt lorsque le soleil joue avec les nuages, juste avant la tempête, que le spectacle est le plus saisissant, le plus somptueux, le plus enchanteur. Je me souviens de cette lumière, magique, vers laquelle il faudra bien que je retourne un jour, si j'ai le temps...

Chantal SALA N°3674
de MURET (Haute-Garonne)

BALLADE AUTOUR DES COLS

Des cols comme des fleurs qui s'ouvrent quand on les nomme :

Des cols comme des images qui défilent sous nos yeux :

Des cols comme des vents qui nous poussent vers le large :

Une Tourette et des murs,

Des Champs et un Poirier,

Une Croix de Fer et une Bataille,

Une Bonne Combe et des Montets,

Une Font froide et une Pierre Plantée,

Un Pas de la Casa et un Pas de Bellefille,

Une Épine sur un Poirier,

Des Tempêtes et Treize Vents,

Une Sainte Colombe sur un mas de l'Air...

Jean-Pierre JOUVEAU N°2165
de MEYLAN (Isère)

AU SECOURS !

Le patrimoine des cols français autorisés au vélo diminue d'année en année. En Vanoise, une prose abondante nous abreuve d'interdictions aux portes du parc national. Le seul col accessible est celui qui jouxte un refuge, commerce oblige !

La Petite Cayolle, l'un des cols du Brevet Cyclotouriste de Haute Altitude il y a quelques années, dispose d'un garde comme en témoigne un article de la revue de l'an dernier. L'Esterel, paradis du cyclo en période hivernale, voit fleurir des panneaux dissuasifs, sanctionnant de 900 francs les distraits et les analphabètes.

A noter qu'en Suisse, dans le canton des Grisons, on relève des tonnes d'interdictions dans le parc naturel, mais aucune ne concerne les vélos. En Italie, tout est permis à l'exception de la «Strada delle Gallerie» dans le massif du Pasubio au nord de Vicenza, remarquable par ailleurs, car il s'agit d'une route stratégique taillée en 1917 dans une falaise. Avis aux cyclotouristes juniors : il leur faudra s'expatrier. En France, il n'y a pas de place pour eux.

Il aura suffi que certains vététistes découvrent que les sentiers, pour la plupart faciles, de la Vanoise, pouvaient leur appartenir, pour que l'image du cyclomuletier soit à jamais ternie. Quelques règles d'élémentaire courtoisie auraient pu permettre une coexistence pacifique entre randonneurs pédestres et cyclomuletiers.

Partager le sentier en cas de croisement sur chemin étroit. Ne pas couper dans les pelouses alpines fragiles. Ne pas laisser de traces de son passage en descente ravinée. En un mot, rester humble à l'image de l'humain, minuscule au sein du monde montagnard.

Confondre les sentiers de randonnée avec les pistes de descente tracées au bulldozer a conduit à une interdiction sans nuances. Tout engin muni de roues, à pneus crantés ou pas, porteur, poussé ou porté, voire hissé, sera banni. Quelle aubaine pour les gardes chargés de l'application : une bicyclette est plus facilement identifiable qu'un chien ou un fusil. Haro donc sur les cyclos qui abusent de ce merveilleux domaine naturel, où les kilomètres de sentier cyclable doit être mille fois moins coûteux que nos rares kilomètres de pistes cyclables.

Il fut un temps où on se réjouissait de pousser les portes d'un parc naturel français. Les cyclos amoureux de la montagne se résoudre-t-ils à s'expatrier ?

Michel VERHAEGHE N°204
de VENCE (Alpes Maritimes)

ENTRE AVEYRON ET GARD...

Deux amoureux de la nature et des randonnées à bicyclette essaient, chaque année, de découvrir dans un coin privilégié, des cols, mais aussi des petits villages... A vrai dire, ils recherchent la beauté et le calme. Juin est le mois idéal : longues journées, souvent ensoleillées, peu de voitures sur les petites routes sélectionnées.

Après les gorges du Tarn, de la Jonte, et de bien d'autres, cette année ce sont celles de la Dourbie. Connaissez-vous plus belle vallée sauvage ? Dites-le nous !

Notre camping-car nous attend au camping au nom évocateur «Le Roc qui parle», dans la verdure et le chant des oiseaux, près d'une des plus belles rivières à truites de France.

A nous ces petits cols ! La Pierre plantée (un de plus sous cette appellation) sera le premier. Ils ne dépasseront pas 1400 mètres, mais il faut à chaque fois repartir du bord de la rivière, en fond de vallée.

Nous visitons avec bien du plaisir le pittoresque village de Cantobre, qui reprend vie, surplombant la Dourbie du haut de sa falaise, avec son «escolo» entièrement restaurée mais à laquelle il manque ce qui a fait sa raison d'être : les enfants, Trèves, rêveuse près de ses mini barrages qui apportent fraîcheur et détente, Nant village médiéval, son pont du XI ème, ses halles accueillantes et sa belle église St Pierre.

Ces villages et bien d'autres, ces lieux-dits tel «Valdebouze», nous ravissent et les kilomètres sont agréables bien qu'il fit très chaud. Nous ne pouvons repartir sans passer par ce beau col, d'où l'on a un merveilleux point de vue qui nous oblige à mettre pied à terre pour sortir l'appareil photo, je veux parler du col du Minier tout près du Faubel.

Rude montée, oui !, mais il y a tant de fleurs sauvages, épanouies, que nous oublions l'effort physique au profit de celui intellectuel pour rechercher leurs noms.

Ainsi la semaine fut bien remplie, moments intenses et sensations diverses qui nous font apprécier encore plus le bonheur de pédaler à deux.

Nous ne pouvons quitter ces Cévennes accueillantes sans admirer, avec tous ces gens venus des «quatre coins» de l'hexagone et même du dehors de ce dernier, ces braves brebis lors de leur transhumance par le charmant village de l'Espérou en ce dimanche du 15 juin. Quelle fête! Une tradition qui reprend vie et qu'il importe de maintenir et de respecter. Qu'elles sont braves ces bêtes et courageux leurs bergers !!

Comment pourrions-nous déguster le prestigieux «Roquefort» sans instantanément revivre ces moments retrouvés de communion avec la Nature !

Continuons à fêter et respecter ces animaux bien de «chez-nous», le coeur de la France profonde, nos Salers, nos Aubrac... mais aussi nos Raïole, Tarasconnaise, Lacaune, Blanche... qui peuvent encore jouir de la vallée la bien nommée celle du «Bonheur».

Madeleine MATHIEU N°2549
de ROYAT (Puy de Dôme)

HUMEURS ET HUMOUR !

Il ne faisait pas bon sortir les randonneuses en cette fin de juin 1997 tant la météo était capricieuse. C'est pourtant ce qu'avaient décidé quatre compères et une commère du CT Angoulême. Ils avaient prévu de longue date de «se faire» la Bonette dans le cadre du BCMF du Mercantour dont le départ était fixé à Guillaumes, à près de 1000 km de leurs bases.

Il fallait en effet avoir le moral pour charger les mulets sur les voitures en ce vendredi pluvieux à souhait pour entreprendre la traversée de la France cap au sud-est, objectif montagne et grand soleil.

Dès Agen, la pluie du matin les avait abandonnés, le sud tenait ses promesses, c'était de bonne augure. Les mollets pleins d'espoir, ils filèrent à toute allure vers leur destination, via l'autoroute du sud. Après une nuit faiblement réparatrice à Annot dans un hôtel labellisé FFCT - qui ferait bien de revoir ses tablettes tant cet établissement est peu confortable - ils parvenaient sans encombre à Guillaumes, charmant village baigné de soleil au confluent du Var et du Tuébi.

Avec la température agréable de ce début d'été, la nouvelle d'un changement d'itinéraire les surprit comme une bourrasque de neige dès leur descente de voiture: la Bonette ne serait pas au menu de ce dimanche. Tant pis pour ses nombreux prétendants qui avaient fait le déplacement spécialement pour elle. La déception se lisait sur les visages, certains allant même jusqu'à accuser les pauvres organisateurs qui n'en pouvaient plus de tant de bêtises.

Qu'à cela ne tienne, on était là. Il faisait beau et un circuit de remplacement avait été mis en place, ce qui n'était déjà pas si mal. Les terrasses des restaurants furent prises d'assaut par des hordes de cyclos affamés, qui dès 13 heures piaffaient sur le macadam, attendant de se lancer à l'assaut de la Cayolle, un 2000 qu'il faut respecter à l'image de tous les 2000, même s'il n'a pas la réputation de ses glorieux aînés que sont le Galibier ou l'Izoard. Les 33 km d'ascension s'effectuèrent finalement dans la bonne humeur et sans trop de difficultés. Au sommet cependant, un soleil devenu pâlot et un petit vent frisquet ne laissaient rien présager de bon, tant et si bien que la traditionnelle photo fut escamotée faute de lumière.

Barcelonnette était atteinte vers 18 heures alors que des nuées menaçantes accrochaient les sommets, ce qui ne manqua pas d'inquiéter les plus avertis qui pensaient déjà au retour du lendemain.

Que d'eau ! Il fallut à nos cinq cyclo-baigneurs, et à quelques autres qui n'avaient pas le choix, une certaine dose d'inconscience pour se lancer au petit matin sur le chemin du retour en entreprenant la remontée de cette même Cayolle car, avec environ 10° dans la vallée, ils pouvaient être assurés d'avoir la neige au sommet. Leurs craintes étaient fondées; tous les courageux qui n'avaient pas eu recours aux taxis furent contraints d'affronter les violentes averses de pluie, de grêle puis de neige tout au long des 30 km qui conduisent au sommet. Les plus rapides bénéficiant même de ce traitement spécial dans une partie de la descente vers Guillaumes.

Certains, venus ici avec l'équipement minimum - cuissard court et KWay - grelottèrent longtemps au refuge de la Cayolle, espérant une hypothétique éclaircie ou une aide des organisateurs. Ils durent se contenter d'une tasse de thé et des bonnes paroles des préposés au service qui, eux aussi, auraient préféré un lit douillet à cette humidité glacée, pas bonne pour un moral de cyclo.

Tous durent boire la coupe jusqu'à la lie car, en plus du froid et de la neige, il y avait la chaussée, ravinée par les trombes d'eau, recelant de nombreux pièges en forme de pierres, de plaques de boue schisteuse noirâtre et autres réjouissances du même tonneau qui font les bonnes gamelles.

Pendant ce temps, Nicole le chauffeur de l'équipe qui nous rejoint aux étapes, rallia Guillaumes par le col d'Allos afin d'éviter les éventuels cyclos qui auraient pu entreprendre la randonnée. Bien lui en prit car,

durant notre pénible retour, nous dûmes nous rendre à l'évidence : de rares fadas avaient prit la route ce matin. Ils descendaient le col au ralenti, visiblement transis. Tu vois, dis-je à mon épouse en pleurs qui me reprochait cette aventure, il n'est pas que deux fêlés! l'eus-tu cru au moment de partir. Cet humour de cabaret après boire n'eut pas le don de la consoler car l'arrivée était encore loin, les nues chargées. Tiens, voilà le vent de face, il ne manquait plus que lui.

C'est à ce moment là qu'une voiture avec un vélo sur le toit, dans laquelle avaient pris place un cyclo en tenue et son épouse, s'arrêta à notre hauteur. Voyant que le moral de la cyclote était au plus bas, il s'enquit de son état, se proposa de mettre un terme à ses souffrances. Celle ci refusa poliment, ravala ses larmes et déclara qu'au point où on en était, qu'un peu plus ou un peu moins...

Peu convaincue, la voiture s'éloigna lentement. Quelques kilomètres plus haut, elle nous attendait, mine de rien, au bord du chemin. Comme nous approchions, le chauffeur, les yeux rivés dans son rétroviseur, observait notre ascension. Il s'enquit de l'état des troupes et constata qu'à l'évidence dame cyclote «s'était refait la cerise» ce qui sembla le rassurer. Je le remerciais chaleureusement car je venais de constater que les valeurs d'entraide sont heureusement encore bien présentes dans notre sport. Il attendit encore un peu et nous rattrapa près du refuge, sûr que nous étions maintenant à l'abri d'une défaillance. Nous ne l'avons plus revu.

Nos quatre compères et notre commère se tirèrent finalement plutôt bien de cette galère. Bernard, Jeannot, et notre bon vieux Roger - le plus jeune d'entre nous bien qu'il ait largement dépassé l'âge de la retraite - arrivèrent malgré tout frigorifiés et rassasiés à Guillaumes, bien avant l'autre Bernard et son épouse Marie-Claude. Ces derniers, qui s'étaient changés au refuge près du sommet grâce au contenu de leur sac à dos, eurent la chance inespérée de pouvoir profiter d'un soleil retrouvé une fois le col franchi, et parvinrent au but tout secs et tout chauds, prêts à repartir. Ce qu'ils auraient fait si nos trois cyclo-amphibies, écoeurés comme tant d'autres, n'avaient capitulé en même temps que nos amis de Ruelle, craignant que cette fantasque montagne nous «remette le couvert» l'après midi. Plus sûrement, ils préférèrent un autre couvert, celui de l'auberge de la grand'rue, loin des frimas et des flocons car, dit-on «où il y a eu neige il n'y a pas de plaisir».

ÉPILOGUE : «Aux niçois* qui mal y pense». On se sera tapé 2000 bornes en bagnole pour un seul 2000 mètres, dommage que la Bonette ait joué la star pudique devant tant d'empressement, se couvrant de son bonnet de laine blanche afin sans doute de passer inaperçue.

Quant à l'organisation, parfois critiquée, elle a frisé la catastrophe, car elle aurait bien pu se retrouver le dimanche matin avec 300 cyclos sur les bras, à rapatrier de Barcelonnette ou de Jausiers. Sans parler de ceux qui, insuffisamment préparés, auraient pu se faire coincer par le mauvais temps dans la Cayolle ... ou dans la Bonette. Ils ont bien du mérite! (les organisateurs).

Aucun accident grave ne s'est fort heureusement produit. Seule la déception se lisait sur tous les visages, tant ceux des organisateurs bénévoles fatigués par plusieurs jours de lutte, d'incertitudes et de modifications à gérer au dernier moment, que ceux des participants qui pensaient maintenant au long chemin du retour.

Comme il fallait bien continuer à vivre, avec ou sans Bonette, on s'est tapé la cloche à la santé du BCMF du Mercantour, tout en considérant que la route de Jausiers à St Etienne de Tinée serait toujours bonne à prendre lorsque la grande dame serait consentante.

Deux jours plus tard, elle était à nouveau accessible, mais nous étions repartis. Comme quoi, c'était juste pour faire c...!

Bernard FAURE N°3874
de BOUËX (Charente)

* Club de Nice organisateur de ce BCMF, que l'on ne saurait honnir pour cet échec.

A PROPOS DE CYCLO-MULETAGE

Relater pas à pas le cheminement d'une randonnée est la plupart du temps une entreprise aussi fastidieuse que peu captivante tant pour le lecteur accidentel que pour un cyclo accro.

Je vous épargnerai donc mes salades. Toutefois ! Il est des précisions qui se doivent d'être soulignées. Celles ayant trait au balisage des sentiers et aux vices cachés du parcours sont des témoignages qui ne manqueront pas d'intéresser l'excursionniste méticuleux d'une part, et le néophyte candidat à la cyclo-muletage d'autre part. En effet, le randonneur chevronné, à la base du tracé d'une balade, omet parfois de mentionner, par excès de routine, des situations épineuses qui ont pour effet de déboussoler l'aventurier occasionnel. Même le baroudeur intrépide qui s'écarte sur des chemins ignorés de la civilisation du bitume risque, peut-être, de se poser des questions.

Au cours du circuit vosgien AI (cf. Guide Cyclo Muletier Topo 1 page 12 - 1990 Club Cent Cols) qui s'articule de part et d'autre de la vallée de la Plaine située au pied du Massif du Donon, j'ai relevé plus d'une clairière - souvent l'aire d'un col - qui m'a donné du fil à retordre à dénicher les repères directionnels. Mais n'anticipons pas !

Mon entrée en matière ne sera ni plus ni moins qu'un coup de chapeau à l'égard des initiateurs du projet. Le col de Roulé-Bacon, dont l'accès pentu exige de bonnes jambes entraînées, prend son origine au centre de la petite bourgade de Raon-lès-Leau. Il suffit de suivre les panneaux qui renseignent le site de la «Voie Romaine». Le balisage est parfait. Cette spectaculaire chaussée, vestige insolite de l'Antiquité blotti au coeur d'une vaste forêt domaniale, s'en va mourir dans l'éclaircie du col de Roulé-Bacon. Pavé d'énormes blocs de grès rouge, ce témoignage du passé constitue le clou de la randonnée. Vaut une poussée d'adrénaline. Ensuite, de cette clairière, il n'y a qu'à suivre le marquage des croix bleues, balisage géré par le club vosgien, qui matérialise les sentiers entre les cols de Roulé-Bacon et de la Chapelotte. Il n'y a qu'à..... Oui, mais !!!!! Mais, il arrive que le balisage soit logé aux abonnés absents. En débroussaillant une sente, il se peut qu'un forestier ait scié malencontreusement un arbre portant les précieuses indications. A moins que celui-ci fasse tout simplement partie d'une coupe réglée. J'en ai fait personnellement les frais au carrefour des «Collins» avec le «Haut des Planches». Mon guide bardé de ses insignes bigarrés gisait lamentablement en contrebas du chemin. Ces petits riens qui ont la faculté de corser l'aventure acculent alors le randonneur dans ses ultimes retranchements en matière d'orientation !!!! Quant au néophyte, s'il est seul...???

Ainsi, malgré une constante attention, le sentiment de m'être fourvoyé me renvoya à la case du col de la Borne. Ô heureuse initiative ! Sans ce magistral coup de pifomètre, j'eusse escamoté, à l'instar de confrères qui m'ont avoué n'être jamais passés sous le pylône de l'ORTF, l'unique tronçon non cyclable de l'itinéraire. A cet endroit, d'imposants blocs de rocher obstruent le sentier et imposent de courtes séances de portage. A défaut de lynx qui défraient la chronique forestière ou du coq de bruyère qui hante ces sombres forêts, je me retrouvais là face-à-face avec Maître Renard, qui trop occupé à engloutir son repas, mit une éternité - lisez quelques secondes - avant de me fixer avec terreur et de prendre ses jambes à son cou.

Autre observation ! Les affaissements de la ligne de crête - c'est à dire les cols - sont ici souvent à peine perceptibles et sont cernés par une luxuriante végétation qui bouche la vue de tout panorama ou échappée sur la vallée. Ils se situent la plupart du temps à la croisée d'une multitude de routes et de sentiers forestiers qui sont ravinés et défoncés par le débardage des bûcherons. Ces derniers sont aussi à l'origine de la création de nouveaux chemins qui, à l'heure actuelle, ne sont pas repris sur les cartes topographiques. Un casse-tête supplémentaire pour le randonneur.

Le col du Coquin en est un cas typique. M'étant conformé rigoureusement au circuit décrit par les auteurs, je vous passerai ma stupéfaction quand, après un minutieux examen de la clairière, je découvris que la voie du Chemin des Bannes - l'étape suivante de ma ronde - me renvoyait proprement d'où je venais. En outre, la direction du col de Ferry - l'étape précédente - était fléchée dans les deux sens opposés de l'aire. Bref, un dilemme à en perdre les pédales. En réalité - ce qu'il faut savoir - c'est que le col du Coquin,

en venant du col de Ferry, décrit à très peu de choses près une boucle presque parfaite. Ce contretemps ébranla quelque peu mon bel aplomb. Dame solitude profita de ce moment précis pour se manifester afin de mettre un terme à mon outrecuidance. Les senteurs des sous-bois abondant de myrtilles, de brimbelles et de fougères, les chemins confidentiels et les murmures discrets de la forêt auraient dû me transporter au royaume des bienheureux. Mais... même la course alerte d'un chevreuil me laissa impassible. Haro sur moi. Je m'en vais vous avouer le comble de la vexation : « C'est le retour de l'asphalte, à proximité du col de Prayé, qui mit du baume sur mon optimisme défaillant ».

Sans plus me formaliser, je poursuivis sur ma lancée jusqu'au col de Donon. De ce point culminant qui sépare l'Alsace de la Lorraine, le point de vue sur la ligne bleue des Vosges a ravi mes sens et m'a tout bonnement requinqué pour la suite de mon escapade. A mon avis, cette digression est une excellente alternative au programme initial. En outre, on franchit sur ce tronçon un vrai col entre la Corbeille et la Tête Mathis qui - je ne sais pas pour quelle raison - est boudé par le Grand Maître de la Confrérie des Cent Cols.

Remarque ! Cyclo pressé abstiens-toi. C'est une balade dessinée pour les épicuriens.

En résumé, cette ronde cyclo-muletière ne développe en fait que deux véritables ascensions et - si l'on s'en tient strictement au tracé du guide - comme le cyclo a du mal à se positionner par rapport aux sommets qui l'entourent, je conclurai par une perle relevée dans «La Foire aux Cancres», le best-seller de Jean-Charles : «La montagne comprend trois parties : la plus haute, la moins haute et la partie entre les deux». Indiscutablement, les deux tiers de ce circuit vosgien se déroulent dans la troisième partie et tout compte fait, cette sortie m'a permis d'inscrire une belle page de cyclotourisme en cette radieuse journée de fin d'été.

José BRUFFAERTS N°1997
de BRUXELLES (Belgique)

L'EUROPE EN PAIX

En août, je visite une partie de l'Autriche. La région de Salzbourg est magnifique. Ma fille qui y réside nous y accueille. Avec mon vélo, je file à l'Autrichienne sur les routes voisines.

Bien que ça monte partout, les cols y sont peu indiqués. Mais j'en ai repéré quelques uns !

Je prends la direction de Berchtesgaden, «nid d'aigle» d'Hitler, il fait un soleil magnifique, le ciel est parfaitement bleu et la rivière scintille en me chantant des tyroliennes. J'ai vécu là un très grand moment de paix, moi petit français, en promenade calme et tranquille, pour mon seul plaisir dans ce grandiose décor. Il y a bien des années, la seule formulation du nom de ce village de Berchtesgaden a fait trembler le monde et redouter le pire. Aujourd'hui, le poste frontière, que je dépasse, a fermé ses portes. Je roule en toute sécurité sur la piste cyclable et profite pleinement de ma vie. Je demande ma route dans un allemand que je maîtrise mal. La dame, d'un certain âge me répond avec empressement. Quelle chance de vivre en 1997!

Pour la petite histoire, en faisant mes comptes de kilomètres, au retour, je me suis aperçu que je venais de franchir, ce jour là, à bicyclette, mon 2^{ème} tour du monde (+ de 80 000 kilomètres) en escaladant mon 349^{ème} col.

Jean ROCHE N°1811
de TAILLAN en MÉDOC (Gironde)

LES «GOLETS» DU HAUT BUGEY

Les «Golets», ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils existent dans le Haut Bugey. Or, si en patois golet signifie trou, ce n'est pas pour autant qu'ils doivent être gratifiés de ce nom au sens péjoratif.

Au contraire et, si nous en traitons dans notre revue des «Cent Cols», encore que de façon succincte, c'est pour souligner une excellente initiative des responsables et animateurs du tourisme dans ce haut Bugey, qui ont orné (c'est bien le mot) ces golets de panneaux permettant de mieux les situer.

Certes, certains étaient déjà officialisés (dixit Chauvot) mais souvent difficiles à trouver puisque restant dans l'anonymat. Peut-être que tous ne sont point encore pourvus de ce panneau portant leur nom de baptême. Pourtant, au hasard de vos pédalées, vous pourrez déjà en découvrir, tels le Golet du Four, le Golet Sapin, le Golet du Gela. Ils sont là-haut, dans leur fief, formant passage entre sombres forêts de sapins et claires prairies.

Sans doute, pour accéder en ce Haut-Bugey faut-il le mériter. Pour ce faire, suivant l'approche, passer des cols aux noms connus : Richemond, Cuvèry, Bérentin, Belleroche, Cheminée, la Rochette. Ou encore pour une conquête plus rude en donnant assaut au Grand Colombier, à la Biche, à la Lèbe.

Peu importe d'ailleurs par quelle route montante vous parviendrez là-haut, les «Golets» seront là. Vous aurez la bonne joie de les glaner en même temps que le Haut-Bugey vous permettra, du même coup (de pédales), de grappiller aussi les autres... cols qui sont nombreux en ces lieux privilégiés pour le cyclotourisme.

Paul MAILLET N°856, de BELLEGARDE (Ain)

L'AFFAIRE EST DANS LE «SAC»

Pour moi, être membre du Club des «Cent Cols», c'est avoir l'esprit d'un collectionneur. C'est être prêt à certains sacrifices pour obtenir quelques éléments de plus dans sa besace pour terminer un thème choisi...

Cette année 1997, m'a apporté une satisfaction : finir une série complète dans ma collection. J'ai en effet glané tous les cols de mon département : l'Ain.

Bien sûr, cela est intéressant, si ce nombre de cols n'est pas ridicule et si les cols sont accessibles sans cordes, sans piolets, ni guide de haute montagne !

L'Ain comporte au dernier recensement 72 cols : 42 routiers et 30 muletiers. J'ai commencé par le col routier le plus près de chez moi et le plus bas du département : le col de Prémeyzel (355 m), j'ai vaincu le très dur «Grand Colombier» (1500 m) et j'ai terminé cette année par le col du Sac (1304 m). Chasseurs de cols, venez dans notre département, venez y chasser les nombreux Golets, vous y trouverez des routes calmes tracées dans des paysages très variés. Sachez qu'en se basant à Hauteville, on dispose d'environ 36 cols dans un rayon assez court ! Lors d'un grand week-end, la chasse peut être très fructueuse.

Pour les vététistes, l'un des plus beaux passages est l'enchaînement : Col du Goléron (1350 m) - Col de la Faucille (1320 m) - Mont Rond - Pas de l'Echine (1580 m), le plus haut de l'Ain, GR9 : Balcon du Léman et enfin le Col de Crozet (1450 m) au dessus des stations de Lelex et de Mijoux.

A bientôt sur nos routes !

Jean-Pierre ALBAN N°2513, de BRENS (Ain)

POURTANT, LA MONTAGNE SERAIT BELLE...

«S'il n'y avait ces gougnafiers qui, pour remplir leur escarcelle S'acharnent à la défigurer»

Jean Ferrat, vous qui avez si bien chanté la montagne, n'allez surtout pas au Stelvio ; vous y retrouveriez hélas les HLM et sans doute le poulet aux hormones voisinant avec les souvenirs et gadgets proposés aux touristes.

Pourtant la journée avait bien commencé ; la progression dans le Val di Braulio n'était pas facile, mais je m'y attendais : 1500 de dénivelée sur 22 km depuis Bormio. Ce n'est pas Saint Ignace, ni même Houratate ! Il faisait encore frais, le ciel parfaitement dégagé, la circulation (et les gaz qu'elle engendre) encore réduite et les tunnels moins dangereux que je ne le craignais. J'allais donc enfin, dans des conditions idéales, l'épingler ce Stelvio auquel je rêvais depuis 20 ans, mais que diverses circonstances m'avaient empêché d'approcher jusque- là.

Et satisfaction supplémentaire : en refaisant mes comptes, ce serait mon 100 ème + de 2 000.

Les lacets qui suivent m'enchantèrent. D'abord, ils adoucissent la pente et, d'un palier à l'autre, on apprécie mieux à la fois le chemin à faire et celui déjà fait. Enfin quel régal pour les yeux... et le «Minolta». Passé la Bocca del Braulio, un long faux-plat dans les alpages permet de reposer le 30 dents (grand pignon et non petit plateau) et aussi le bonhomme. Un petit arrêt au monument aux morts de la guerre 1915-1918 (et non pas 14-18, toujours un décalage d'un an en Italie, comme en 40!) et revoilà la frontière suisse quittée hier matin. Après, la pente se redresse pour les derniers lacets et le vent est plus gênant. Mais, je me répète, rien de plus normal : il faut bien le mériter celui qui, s'il n'est plus le plus haut routier d'Europe, reste nettement le premier pour nos voisins transalpins.

Est-ce pour fêter celà qu'ils ont entassé là-haut ce magma d'immeubles serrés au maximum, souvent plus haut que larges : la place est rare il faut bien rentabiliser ! Quelle déception, je pensais m'attarder un peu, pour mieux savourer ce moment si longtemps espéré. Mais à quoi bon ? Alors une photo quand même des fameux lacets, et à regret je descends, lentement circulation oblige, mais surtout pour prolonger cette rencontre. Le «Minolta» en chômage partiel là-haut, reprend du service. D'en bas c'est aussi très impressionnant... et on ne voit plus ces affreuses bâtisses.

Entre les arrêts je ne peux m'empêcher de ruminer ma déception, adoucie quand même d'une maigre consolation cocardière, je n'arrive pas à me souvenir d'avoir , en France, vu un grand col aussi défiguré. Les «verrues» montagnardes qui m'ont le plus marqué, Notre Dame de la Salette, le Pas de la Case, ne sont pas des cols et la seconde (non française d'ailleurs) a des excuses, vu le caractère bien particulier du «tourisme» andorran.

Echapperons-nous encore longtemps au massacre ? J'espère, mais je n'en suis pas sûr, car si certaines vallées sont allergiques aux lignes EDF haute tension, elles s'empressent de couvrir leurs pentes de remontées en tout genre qui ne sont guère plus esthétiques. Alors pourquoi s'arrêter là quand la rentabilité prônée par le marketing n'a plus de freins ?

Pierre CORDURIE N°351
de SALIES de BEARN (Pyrénées-Atlantiques)

LA MONTÉE, C'EST...

Chaque montée a une histoire à raconter. Une histoire faite de gouttes de sueur, de battements de coeur, de grincements de dents, mais également de petites et grandes satisfactions.

Remonter 100 fois le même sommet comporte 100 histoires différentes. Figurez-vous ce que signifie pour l'âme humaine avoir effectué au moins 100 montées différentes.

Mais la montée ne se raconte pas. Elle se vit.

Chaque cycliste qui affronte une montée accumule un bagage d'expériences, de sensations et d'émotions extrêmement personnelles et difficiles à transmettre à celui qui écoute. Mais après tout, cela vaut-il la peine de raconter aux autres des émotions si intimes ?

La tête qui tourne car l'effort a épuisé la force du corps, le goût salé de la sueur sur la peau et la tristesse pour avoir franchi le sommet uniquement parce que cela signifie avoir fini de se confronter avec la montagne, ce sont des choses difficiles à raconter. Et, pendant la descente, vivre la joie de ce qu'on a fait, cependant que l'esprit est déjà en train de mûrir la pensée d'une prochaine aventure. Cela vaut-il la peine de le raconter aux autres ?

Je n'exalterai jamais personne en disant que j'ai escaladé 100 cols et, pour beaucoup, je ne suis qu'un fou (comme tous ceux du Club des Cent Cols). Fou, oui, mais de joie pour les petits et souvent solitaires exploits, pour ce petit point qui, lentement mais inexorablement, monte portant vers le ciel ses pensées, avec les muscles tendus sous l'effort... et comme unique compagne, la bicyclette.

Carlo FAVOT N°4422
de CASARSA della DELIZIA (Italie)

OH LA LA...!

Que fais-je donc ici, bon sang, je suis crevé,
Suant, cherchant en vain le braquet idéal.
O Nature, aie pitié de ton pauvre féal
Encore loin ce jour d'hui du sommet tant révê...

Je vais. Ma roue avant louvoie parmi les trous.
Et voici bien longtemps qu'a commencé la course
Qui souvent m'envoya coucher sous la Grande Ourse,
En des gîtes hasardeux où ne s'oit nul froufrou.

Chaque printemps me jette à la quête de routes
Inconnues, de chemins où mon vieux front s'égoutte
Sur les cailloux, mon corps retrouve sa vigueur

D'antan. Mais je suis las... Ce décor fantastique
Offre-t-il quelque part une couche élastique
Pour mes os fatigués et la paix de mon coeur...

Marcel BIOUS N°12
de COUBLEVIE (Isère)

MON AMÉRIQUE À MOI...

Ce 9 mai 1997, Michel et moi, tentons l'ascension des trois faces du Géant de Provence pour entrer dans le Club des «Cinglés du Mont Ventoux».

Ce jour-là, les conditions climatiques ne sont pas avec nous : le brouillard, la pluie, la neige et le vent sont de la partie. Le temps est complètement bouché. Le Mont Ventoux, nous ne le verrons pas de la journée! Coté Malaucène, la route est même fermée à toute circulation automobile.

Partis à 9 heures nous avons réussi les 3 ascensions pour 17 heures 30. Une journée que nous n'oublierons pas, une journée qui a pris une place toute particulière dans notre vie de cyclo.

Les mauvaises conditions climatiques ayant donné tant de piment à notre périple, qu'aussitôt, je décide de faire le doublé en souhaitant taquiner le «Grand Colombier» afin d'adhérer au Club des «Fêlés du Grand Colombier». Il fait froid en ce matin du 14 septembre et le vent souffle fort. Mais il fait soleil. Cette fois je suis seul. J'attaque les premiers lacets à la sortie de Culoz à 7 heures. C'est avant 16 heures que je passe au sommet pour la 4^{ème} fois.

Je deviens donc Grand Maître du Grand Colombier. Je suis heureux et très vite ce bonheur efface les moments difficiles qui se transforment en souvenirs inoubliables.

Deux défis magnifiques, tant pour les yeux que pour les mollets. J'y ai pris un plaisir immense. J'encourage donc tous les cyclos amoureux de la montagne à tenter l'un ou l'autre de ces défis.

Vous savez, quand on a fait l'un de ces exploits, très vite vient l'envie de faire l'autre.

Pas facile, c'est vrai mais pas insurmontable et puis croyez-moi, ça sort de l'ordinaire...

José GRENNEROT N°3755
d'AMILLY (Loiret)

ET LE GALIBIER POUR 100 ÈME !

Ca y est, le grand jour : mon 100 ème col !

Je ne croyais pas qu'il arriverait si vite. Mais après une sortie dans les Corbières, une autre dans les Cévennes et une dernière en Provence, j'étais parvenu à 98 cols dont 6 à plus de 2000m... Pour mon centième col, j'avais choisi le Galibier. Le Lautaret étant mon 99 ème col.

Mon père m'accompagnait, bien qu'il ait déjà fait ces deux cols. Avec lui, l'un de ses amis et ma tante (zéro col à eux deux). Nous sommes donc partis de Briançon un samedi de juillet à l'assaut du col légendaire. Les 26 kilomètres du Lautaret sont faciles, je les parcours sans peine. Puis nous nous élançons sur les terribles pentes du Galibier, il fait un soleil de plomb. Les 5 premiers kilomètres se passent bien, à 8 km/h de moyenne. Mais bientôt la fatigue se fait sentir, chaque kilomètre est dur, j'arrive péniblement à la stèle H. Desgranges et à l'entrée du tunnel. J'attaque les épingles finales, un dernier passage à 12 % et c'est le col. Enfin ! Je retrouve mon père qui était parti un peu devant et qui me félicite. Nous attendons 10 minutes et notre ami arrive puis nous attendons 30 minutes et c'est le tour de ma tante. Elle est crevée. Mais, faire l'ascension du Galibier alors qu'on est une adepte du ski nautique et qu'on vient d'être opérée des ligaments croisés du genou, essayez donc de le faire !

La descente sur Briançon se passe sans encombre malgré les très nombreuses voitures et le soir je vais vite me reposer car le lendemain nous avons prévu d'aller à la Bonette. Mon père y est déjà monté mais il n'est pas allé aux cols de Restefond, Raspailon et des Fourches. Nos accompagnateurs de la veille ont terminé leurs vacances et nous laissent partir seuls (avec des courbatures et des regrets!). Ma mère nous dépose à Jausiers et nous commençons l'ascension. Le début est assez languissant, nous montons à 8 km/h (ma vitesse de croisière quand il me reste des réserves) mais les efforts du samedi me pèsent encore. Après 15 km de montée le compteur ne dépassera plus les 7 km/h. Le paysage est splendide, on domine toute la vallée de l'Ubaye. Puis nous passons au bord d'un joli lac, nous traversons un torrent avant d'attaquer la fin de la montée très impressionnante. Nous dépassons la caserne de Restefond et enfin nous arrivons au faux col de Restefond (101!). Nous empruntons pendant 200 m un chemin de terre pour atteindre le col de Restefond (2692m - 102!). Ensuite c'est simple (!) : col de la Bonette (2715m - 103!) Et cime de la Bonette (2802m - mais malheureusement ce n'est pas un col). En haut la vue est merveilleuse, du massif des Écrins au pays de Nice. La descente nous permet d'apercevoir quelques marmottes sur le bord de la route ; en passant, nous empochons le col de Raspailon (2513m - 104 !) Puis nous arrivons au camp des Fourches et prenons un chemin muletier pour rejoindre le col des Fourches (2261m - 105 !) . Voilà c'est le dernier col de notre week-end.

Je ne suis pas près d'oublier ces deux jours qui m'ont fait doubler mon nombre de + de 2000. J'ai maintenant 105 cols dont 13 de plus de 2000 mètres et j'ai «repris» 4 cols à mon père puisqu'il avait déjà fait Lautaret, Galibier, Faux Restefond et Bonette.

Pierre LEFEBVRE N°4611
de MONTIGNAC (Dordogne) 14 ans

LE FILS A «LES COLS» DU PÈRE

ACTE I

Années 70, sous les couleurs du club de Saint Egrève en Dauphiné,
Le nez dans le guidon, le cycliste pédale dans les montées.
De brevets en concentrations, beaucoup de régions sont visitées ;
Ainsi donc, sous le n° 1443 du Club des Cent Cols il est numéroté.

ACTE II

Années 80, femme, mariage, gamins : la trilogie bien naturelle.
Le nez dans le béton, le cycliste manie la pelle et la truelle.
Le vélo est pendu, les mollets sont mous ; le régime est sans selle.
Ainsi donc une maison se construit, pour abriter les enfants et sa belle.

ACTE III

Années 90, l'ardeur est tombée mais demeure la passion.
Le nez en l'air, les mains sur le guidon, le cycliste pédale avec raison.
Quant tout à coup, par on ne sait quelle contagion, voici le fiston
Qui pédale tant et plus, qu'à 15 ans il présente la fameuse collection.

André REBOUX (et son fils Sylvain) N°1443
d'ARGONNAY (Haute-Savoie)

VAGABONDAGES

Impardonnable ! Je suis impardonnable ! Je suis au Club des 100 Cols depuis 1979 et je n'ai toujours pas fait un seul article pour notre revue.

Alors je vais me jeter à l'eau. Mais que vais-je raconter? Le passage de mon énième col ? le récit d'une journée avec un record de cols ? Non, j'ai plutôt envie de mettre sur le papier les idées comme elles me viennent aujourd'hui sur le vélo. Avez-vous remarqué comme sur un vélo, lorsque l'on roule seul, les pensées, les idées, les réflexions affluent, se bousculent, repassent de l'une à l'autre en un incessant tourbillon et vous laissent à la fin de la journée avec le sentiment que tout est clarifié dans votre tête et qu'enfin, on a eu le TEMPS de penser. Rendez-vous compte, dans ce monde trépidant et sous tension, le vélo serait un des derniers endroits où on pourrait trouver le temps de penser tranquillement.

Le temps, je compte le prendre et même en abuser aujourd'hui. Hier j'ai inauguré les balades des Topos Guide des amis René et Michel dans le massif St Genis et ce n'était pas la meilleure préparation pour une randonnée vallonnée. Superbe sortie en VTT mais ils avaient oublié de préciser que le piolet était indispensable à certains endroits ! Descente raide qu'ils disaient ! Sûr de moi, je m'étais dit, pas de problème, je descends à pied ! Mais même à pied !! Enfin cela fait partie des charmes du muletier.

Parti de St Ferréol Trente Pas à côté de Nyons, mon parcours doit me mener à Taulignan, Grignan, Dieulefit, Vesc, Crupies, plus quelques détours pour passer par différents cols. Tout de suite, je sens que la journée va être difficile ; les premières côtes me laissent la douloureuse impression que l'itinéraire prévu est un peu trop ambitieux, que le temps prévu déjà très large va être amplement dépassé. Vous savez c'est le genre de journée où l'on est heureux d'être sur le vélo tout en maudissant cette passion fatigante; où chaque paysage un peu original est prétexte à un arrêt photo, chaque fontaine à un arrêt boisson (même si le bidon est encore plein) ; chaque carrefour à un arrêt lecture de carte (même si on est à peu près sûr de l'itinéraire). Une journée où on pense que vraiment un patin de frein touche la roue en permanence.

Comme disent les sportifs de haut niveau: «je n'ai pas retrouvé toutes mes sensations !» Moi c'est simple depuis ce matin, j'ai une seule et unique sensation, celle d'être fatigué. Les villages passent, de plus en plus beaux : Nyons, Taulignan, Grignan, Dieulefit, Poët-Laval, anciens villages forteresses aux rues étroites, entourés de vignes et de collines.

Quelques kilomètres supplémentaires pour ajouter deux cols à ma liste, le coup de pédale devient un peu plus aisé, ce n'est pas encore le style de Pantani ou de Virenque mais c'est déjà un peu moins poussif. Pourtant les kilos superflus sont de trop et mes kilos en trop ne m'apparaissent pas superflus ! Les amis qui m'ont connu au club de Saint Dié ne reconnaîtraient pas ce cyclo alourdi d'une ceinture abdominale imposante. Promis, je commence à maigrir demain !

Saint Dié 1974, l'année de mes débuts, mon premier club, les premiers efforts, les premières joies, les conseils avisés de Claude Raffenne, les premiers cols aussi encore non comptabilisés. Et puis en 1979 la révélation de l'existence du Club des Cent Cols et l'inscription en fin d'année avec quelques 180 cols. Mon maître des 100 cols à l'époque appartenait au même club de St Dié. C'est Jean Duchamp, avec ses presque 400 cols, palmarès qui nous paraissait inaccessible. Et puis au fil des ans, ma liste s'est allongée, la sienne aussi, mais petit à petit le trou qui nous séparait s'est comblé et j'espère cette année pouvoir le côtoyer non plus sur un vélo mais sur la liste de la revue 98. (Que ceux qui ne se sont jamais situés sur la liste et calculé leur rang me jettent leur premier vélo !).

Je pédale toujours dans la Drôme et je pense toujours à Jean. La vie sépare les êtres humains et il suffit d'une Confrérie comme les Cent Cols pour garder un lien aussi minime soit-il. On se dit, tiens cette année il n'a pas fait beaucoup de cols, il n'a peut être pas beaucoup roulé. Tiens, Jean-Pierre a encore fait 120 cols cette saison, il a toujours la pêche !

Je suis en train de gravir mon dernier col, celui de la Sausse avant de me laisser glisser sur Saint Ferréol. Je suis redevenu incapable de mettre toute la sauce et il ne me reste qu'à mouliner sur cette pente qui ne doit pas excéder les 5 %. Un couple sur le bord de la route m'encourage gentiment, j'essaye de ne plus pédaler avec les oreilles mais de paraître facile ; orgueil, quand tu nous tiens! Quel plaisir aussi d'avoir un mot gentil sur le bord de la route, quand les gens nous regardent d'un oeil bienveillant et il faut bien le dire où l'on croit déceler une pointe d'admiration.

Je n'aime pas le braillard simili-sportif qui hurle un encouragement par la fenêtre de sa voiture tout en vous rasant de trop près. Je hais de toutes mes forces l'odieux personnage que l'on croise dans sa voiture bien assis avec sa petite famille, lui en descente, nous en montée et qui s'esclaffe de vous voir peiner.

La descente est là, reposante, exaltante, dans des gorges superbes. Pourtant à quelques kilomètres de la voiture, une pancarte sur la droite : Col de Valouse. Le démon me reprend, et après un petit calcul sur mon IGN, je ne dois être qu'à 4 km du col. Malgré les jambes raides et mon envie de stopper là tout effort, je m'engage sur la petite route dont la déclivité est inversement proportionnelle à ma forme. Je me prends à maudire mon compteur qui n'affiche qu'un ridicule 7 km/h. Finalement, lorsqu'on roulait sans compteur, on ne se cassait pas tant le moral, les illusions étaient entières. Mais bon il faut bien profiter du progrès.

Au bout de 5 km j'arrive au col. Géographiquement, ce n'est peut-être pas le plus beau, mais pour moi, c'est la cerise sur le gâteau. C'est celui qui m'a permis de me dépasser, celui qui n'était pas prévu, le plus quoi !

De longues minutes à rester là, tranquillement. Il fait encore chaud malgré l'heure avancée, tout est calme, le temps s'arrête presque. Félicité. Je me laisse glisser dans la vallée.

Hervé LACHAUME N°766
de VOLONNE (Alpes-de-Haute-Provence)

LA PISTE DES MERVEILLES

La plaidoirie (que j'approuve totalement) de notre ami Philippe Meyer dans la revue n°25 (1997) concernant l'article 3 de la «règle du jeu» de notre Confrérie (obligation de présenter au moins 5 cols de plus de 2000m par centaine) me rappelle au bon souvenir de mes 157 cols au dessus de 2000m dont le nombre va bientôt devenir insuffisant car mon capital cols augmente assez régulièrement. Donc, il va falloir me remettre de nouveau à l'ouvrage après, entre autres, les campagnes suisse, italienne et américaine (Colorado). Avec un certain enthousiasme, pour le moment, avant d'affronter les fameuses et célèbres pistes et sentiers aux alentours de Tende (Alpes Maritimes) qui regroupent quelques bonnes poignées de 2000, je me plonge attentivement dans la lecture des précédents articles de la revue annuelle qui, ma foi, me semblent très utiles pour déterminer certains choix. J'en conclus qu'il est préférable d'effectuer le parcours en deux étapes soit, plus de kilomètres, et nécessite de transporter des bagages, mais en contre partie : pas de galère en vue, chrono à la main, tout en sachant qu'en ce début d'automne le jour est plus court qu'en été. Je pourrai ainsi mieux profiter du paysage et faire de nombreux clichés, en somme : avoir l'esprit libre et sans contraintes.

SAMEDI 27 SEPTEMBRE :

après un assez long périple en train, avoisinant les 1200 km, à partir de la capitale, me voici à Tende (06) altitude : 800m, qui sera le point de départ de mon circuit, pour une cure d'oxygénation, riche en cols. Dimanche 28 septembre : première étape : Tende - Limone Piemonte : 53 km, 8 cols dont 4 à plus de 2000m. Départ 8h, arrivée 15h30, durée 7h30 arrêts compris. Ce matin le soleil joue à cache-cache mais il ne pleut pas et la température est de 15° à Tende. L'itinéraire que j'ai choisi menant à la Baisse de Peïrefique (2030m) est en quelque sorte parallèle à celui quittant Saint-Dalmas via Castérino (entièrement revêtu). Le mien est plus court et aussi plus difficile, la marche à pied sera de rigueur sur un tronçon épouvantable. Il évite le détour de 6 km par la Baisse d'Ourne (2040m) ainsi que la Colla Mégiana (1760m) et il est certainement plus calme côté automobiles (je ne croiserai qu'un bûcheron en tout et pour tout). Revenons au départ, la chaussée que je pensais non bitumée, selon les écrits, est goudronnée, mais mal : ce n'est pas du luxe! mais je m'en contenterai. Pour combien de temps ? Suspense! La route étroite monte agréablement par de longs lacets à travers les bois de feuillus, de conifères. L'air est doux en ce début d'automne, mais pas franchement chaud, certes. Pas question de s'abreuver excessivement, les fontaines ne m'ont pas indiqué leurs positions. Après une heure d'ascension, j'atteins la maison cantonnière, terme de la chaussée revêtu qui laisse place à la caillasse. Je n'insiste point et mets pied à terre pour une marche dépassant une heure. Au poteau 353, un court crochet de 5 km (aller et retour) sur une piste convenable pour empocher la Colla Mégiana (1760m) atteinte par un court sentier herbeux. De retour vers le poteau 353, la piste continue à être médiocre mais pas pour très longtemps: jusqu'à la Baisse d'Ourne (2040m) (poteau 356) où le décor grandiose apparaît comme par enchantement au sortir de la forêt.

L'altitude ne varie plus guère jusqu'à la Baisse de Peïrefique (2030m) où la piste devient roulante et c'est peu après, vers les anciennes casernes que j'effectue de nouveau un court crochet à pied (1 km) car la Baisse de Barchenzane (2075m) ne se refuse point. Retour vers la piste sur le VTT cette fois, et, ce n'est pas un mirage : la route est goudronnée sur quelques kilomètres, un court plaisir. Je retrouve avec un certain délice une bonne chaussée, très roulante c'est pourquoi je m'en donne à coeur joie sans trop me méfier et ce qui devait arriver arriva. Je pince mon gros pneu : une erreur de jeunesse, c'est bien la première fois, après tant de pistes parcourues ; maintenant j'ai bien retenu la leçon. Passé le fort de la Marguerie, la pente refait son apparition jusqu'au col de Pernante (1898m) où il est encore temps d'effectuer un détour par la Baisse du Péru (2079m). Un sentier en grande partie roulant mène au pied d'un cirque impressionnant. Retour au col de Pernante. Le col de Tende (1871m) n'est plus qu'à une poignée de mètres ainsi que le col de San Lorenzo (1801m) que je dois retrouver le lendemain, au départ d'une invraisemblable série de cols à plus de 2000m. Pour le gîte du soir, il me faut malheureusement redescendre assez bas et ma préférence va du côté italien, pour deux raisons toutes simples : moins de kilomètres et de plus la chaussée est goudronnée ce qui n'est pas le cas côté français tout au long des nombreux lacets menant vers Tende. Peu

avant Limone-Piemonte (1200m), l'hôtel «Edelweiss» au bord de la route, m'accueille pour une bonne nuit réparatrice, et il me faut du repos en vue de l'incroyable itinéraire de demain.

LUNDI 29 SEPTEMBRE.

Deuxième étape : Limone-Piemonte, St Dalmas de Tende: 88km. 20 cols dont 14 à plus de 2000m. Départ 6h45 arrivée 18h05, temps 11h20, arrêts compris.

Pour cette grande et difficile étape, il vaut mieux prendre ses précautions, c'est pourquoi je démarre dès 6h45 dans la pénombre. Je remonte au col de San Lorenzo (1801m), franchi la veille, soit, une bonne heure d'ascension dans la brume, la chaussée étant goudronnée jusqu'au col. La «piste aux étoiles» (les 2000m) débute ici. Elle n'est pas bonne du tout. Passé le col de Cannelle (1882m), je franchis allégrement le col Campanino (2142m), le colletto Campanino (2187m), le col de la Perle (2086m), le col de la Boaira (2102m), le col de Chevolail (2235m), le col de Marguareis (2085m), à travers un décor fantastique et un silence impérial qui fait un peu oublier l'état désastreux de la piste m'obligeant à marcher de temps à autre. Après le col des Seigneurs (2111m), on pourrait prendre un coup au moral en apercevant la montée contournant la Cime de Pertègue à proximité du Passo di Flamalga (2179m) dont je tiens à préciser qu'il se trouve bien à l'écart (1 km) de la piste principale. Mais la descente qui s'en suit sera une vraie réjouissance. Pour la première fois depuis le départ, la piste change de nature ainsi que le paysage au delà du col de la Celle Vieille (2099m). Les pins égayent un peu plus le tableau, jusque-là sec et rocailleux. C'est un régal et les kilomètres défilent à vitesse grand V, tandis que les vaches font sonner leurs cloches comme pour me souhaiter la bienvenue. Au sortir de la forêt, passé le Passo della Porta (1819m), à la première bifurcation à droite : aucune indication, mais avec une bonne carte et un bon sens de l'orientation on ne peut guère se tromper pour monter très sèchement vers le Passo Tanarello (2045m). Et comme j'ai du temps devant moi, à la borne indicatrice, je pousse à gauche pour une variante qui vaut bien son pesant d'or, tout d'abord par le Pas de Basera (2041m) et le Pas du Saccarel (2145m), peu avant le monument (une statue de «Il Redentore»). Il est 13h55, la météo est toujours bonne et je vais pousser le bouchon un peu plus loin à partir de la chapelle au pied de cette statue, un sentier va me faire jouer à saute-moutons. Tout d'abord, j'ai la surprise de découvrir un nouveau col non catalogué : la Sella della Valletta (2046m) indiqué par le panneau du circuit AV, puis près du refuge de San Remo, le Margharita di Tanarello (2078m) avant de descendre au Passo di Garlenda (2021m). Le retour à la chapelle pratiquement à pied sera assez pénible malgré un court dénivelé mais, peut-être, une dose de fatigue après plus de 8 heures de VTT. Atteignant de nouveau la borne indicatrice, il ne me reste plus qu'une dernière difficulté, les 600 derniers mètres du Pas de Tanarel (2045m). J'avais un peu tort car la descente sur le Pas de Collardente (1599m) via le col de la Lariée (1956m) va se révéler infernale dans sa première partie, même à pied ça use les souliers. Au col, deux choix s'offrent à moi, pour rejoindre la Baisse de Sanson (1694m) : la piste principale côté italien et la piste forestière en sous-bois côté français. J'opte pour la seconde plus sympa et sa chaussée en terre dure se révélera plus roulante que l'autre et ses petits cailloux. La Baisse de Sanson atteinte, je pousse un grand ouf de soulagement, il est 16h55: encore un dernier effort pour dévaler la piste sur le col Linaire et le vallon du Ru (bonjour les bras) pour conclure cette journée mémorable à St Dalmas de Tende à 700m. Ma montre indique 18h05. Je suis en moi-même un peu fier d'avoir réussi mon pari : effectuer la boucle de Tende en deux étapes, une promenade (et oui !) en haute altitude sur des pistes et sentiers, tantôt attrayants, tantôt exécrables, dans un univers fabuleux et silencieux, tandis que la chasse aux cols a été très fructueuse : 28 cols dont 18 à plus de 2000m. Mais les options du parcours peuvent être variées : en une ou deux étapes, je conseille deux, ce qui laisse la possibilité de mieux apprécier le paysage, de pouvoir effectuer de nombreuses variantes et de laisser ainsi sa montre au rancart.

Mais, je vais sacrifier encore à l'obligation imposée par l'article 3 du règlement de notre Confrérie. Ayant encore quelques jours devant moi, je vais poursuivre ma moisson de 2000m autour de la vallée des Merveilles sur des sentiers «crapuleux». Aux sommets des cols je vais de nouveau entendre les réflexions sous forme de quolibets telles que: «Cela est absurde de monter à pied avec le vélo comme fardeau!» m'obligeant à expliquer le but de la Confrérie : franchir à bicyclette des cols. Les auteurs des quolibets n'ont pas tout à fait tort !

Charles WINTER n°1835, de LEVALLOIS-PERRET (Hauts de Seine)

PASSION DANGEREUSE

Après une année quasi citadine, les vacances me libèrent enfin pour une saison estivale consacrée au vélo et à la montagne. Je m'échappais donc un soir de juillet de ma bonne ville de Rennes à destination des monts du Forez et du Livradois et plantais ma tente au petit matin au camping du «Pré Fleuri», à Saint-Ferréol-des-Côtes.

Tout l'hiver, penché sur mes cartes routières, à la lueur incertaine d'une ampoule faiblarde, j'avais concocté de superbes itinéraires passant en un minimum de kilomètres par un maximum de cols. Ainsi je me couchais et voyageais avant même de m'endormir dans des rêves béats d'exploits et de conquêtes.

Après quelques emplettes à Ambert, je m'empressais de préparer un rapide repas que j'engloutis goulûment. Sans même sacrifier à un repos ténu l'espace d'un instant, je m'harnachais derrière le volant de ma voiture et filais en direction de Vollore-Montagne. Trois quart d'heure plus tard je dépassais le village et m'arrêtais au sommet du col du Pertuis.

Un beau circuit d'environ 80 kilomètres m'attendait. Il empruntait les cols du Frissonnet, de la Plantade, du Beau Louis, de la Charme, des Sagnes et visitait Palladuc, Arconsat et Chabreloche avant de revenir au col du Pertuis.

Je me hâtai d'équiper mon vélo, d'enfiler cuissard et maillot et de mettre mes chaussures cyclistes. Et hop ! ma mise en jambe commença par la descente du Pertuis sur le grand développement. Je remarquais le teint cireux du ciel, mais cela ne m'alarma pas. Cependant, les mouches agaçaient et l'air étouffait. Le paysage était magnifique, la route du Frissonnet serpentait agréablement au coeur d'un décor forestier. La pente était douce et je me sentais léger, aérien, éthéré. Je m'élevais sans effort, allègre vers le sommet quand soudain un chuintement se fait entendre, suivi d'un bruit sec sur le tapis de feuilles mortes que l'automne précédent avait couchées sur le sol. Cela m'intrigua sans plus. Mais à deux reprises ce genre de sifflement assourdi se reproduisit alors que j'abordais le sommet du col du Frissonnet; Je remarquais qu'à chaque fois, des craquements de branches cassées accompagnait ce phénomène. Il m'apparut invraisemblable qu'une pomme de pin tombât avec un tel résultat. Je me tourmentais l'esprit et tentais d'imaginer un écureuil colérique... Quand le chuintement se fait de nouveau entendre, une sorte de météorite stria l'atmosphère près de moi et s'écrasa aussitôt.

Une masse de la taille d'un gros calot se fracassa en plusieurs morceaux cristallins. Mes cheveux se dressèrent sur mon crâne. Épouvanté je réalisais qu'il s'agissait d'un orage de grêle. Le bombardement commençait par cette mise en garde menaçante. Un obus vrombit et s'écrasa en un fracas formidable de verre brisé. J'esquissais alors un demi-tour pour rejoindre au plus vite ma voiture.

Je suis un piètre descendeur et deviens pleutre dès que mon vélo prend un peu trop de vitesse mais là, alors qu'un de ces horribles grêlons monstrueux pouvait à tout instant s'abattre sur ma tête, toute peur s'évanouit. Je tenais mon guidon d'une main, au niveau de la potence. Allongé sur ma machine je dévalais superbe l'autre main protégeant mon précieux chef d'un éventuel impact. Au fur et à mesure que les tirs s'intensifiaient mon style s'améliorait tel un virtuose je négociais les virages sans ralentir me déportant il est vrai sur le côté gauche de la chaussée au risque de percuter un hypothétique véhicule venant à ma rencontre. Le ciel, s'il me tombait sur la tête était tout de même avec moi ; je ne croisais personne. Du reste, si au sommet cela bardait, au bas de la descente tout danger semblait écarté. Je n'en montais pas moins vite pour cela le col du Pertuis en haut duquel je retrouvais avec joie ma voiture. Sauvé !

Je rentrais tranquillement mon vélo à l'arrière quand un coup de cymbale effrayant retentit comme si un gigantesque percussionniste s'était déchaîné sur le toit de ma voiture. Ce fut de nouveau la panique. Je m'enfournais littéralement dans l'habitacle. Mitraille, obus, boulets pleuvaient. Une fin du monde en plein

centre de la France. Mais les boulets se transformèrent en petits pois. J'avais mon véhicule sous un gros arbre tout proche, préférant son abri touffu mais risquant d'être foudroyé.

Pendant une dizaine de minutes, je fus criblé et je me tins recroquevillé sur mon siège dans la crainte de voir le pare-brise voler en éclats. Il n'en fut rien, le calme revint et je pus sortir. Le sol était blanc de grêle et vert des feuilles hachées menues par la tempête. La voiture à mon grand étonnement n'avait subi aucun dommage. Je pus repartir. Depuis, chaque fois que je vois un ciel plombé...

Christian CAMOZZI N°3733, de SION-les-MINES (Loire-Atlantique)

FAUT-IL REDOUTER LES SECTES ?

C'est un mot à la mode car on aime se créer des peurs et les sectes font peur, surtout depuis qu'elles tuent ... Mais sait-on bien ce que ce mot recouvre? Justement non, puisque cela fait partie de son auréole de craintes mal définies.

La secte se cache : méfiez-vous! Vous en faites peut-être partie sans le savoir, insidieusement infiltrée dans des roues de 650, dans des sacoches de guidon ou de porte-bagages, dans la finesse d'un cadre au titane, dans une belle randonneuse qui vaut tous les VTT, dans un VTT qui surpasse de loin toutes les vieilles bécanes ringardes, dans un costume trois pièces : cuissards à bretelles, maillot et bandeau fluos ou dans un pantalon de velours côtelé, un pull gris-muraille et une casquette «poulbot»... Le cavalier fait-il le cheval ? ou le cheval fait-il le cavalier ?

Mais, allons plus au fond des choses : ne se cache-t-elle pas dans les motivations de nos tours de pédales ?... Pédaçons-nous pour additionner les kilomètres-distance, ou les kilomètres/heure ? Pour additionner sélectivement les dénivelées ascensionnelles comme une grimpe au ciel ? Pour collectionner les cols, les moindres cols recherchés dans les moindres recoins d'une carte IGN ? Pour savourer la beauté d'un rayon de soleil filtrant entre les branches des arbres d'un sous-bois à peine percé d'un étroit sentier ? Pour frémir à une odeur de thym ou de sapin doucement exhalée d'un matin de printemps ou d'un été torride? Pour aller plus loin et tourner le dos à ce qu'on a besoin d'oublier? Pour fixer sur la pellicule avec le coup d'œil de l'artiste un panorama qui fera s'émerveiller en feuilletant l'album-photos : «on dirait un tableau !» ? Il y a plusieurs façons de vivre sa passion des vélos et sans nul doute, toutes ont leur valeur respectable. Mais il en est une que je redoute et qui me fait fuir: celle qui rend aveugle et hostile à tout ce qui lui est étranger, celle qui enferme, qui exclut, celle qui pousse à adhérer à des associations où l'on se retrouve «entre soi», comme en une «secte».

Passion redoutable quand elle pousse ceux dont elle s'empare à regarder les autres comme des êtres imparfaits et indignes d'être côtoyés, même sur un vélo du moment que ceux-ci ne chevauchent pas le coursier conforme à leur conception... Passion détestable lorsqu'elle pousse le cyclo-muletier en randonneuse, respectueux de la nature, ce qui est tout à son honneur, à accuser en bloc tous les vététistes d'être des goujats dont les excès seraient responsables de la fermeture des sentiers des parcs nationaux à tous véhicules. Comme si nous n'étions pas solidaires de la même cause : la recherche des plaisirs offerts par la montagne !

A VTT, en randonneuse, en vélo titane... (trêve de termes techniques !) les cyclos partagent tous une passion. Pour celui qui a la chance d'en être habité au point qu'elle devient un moteur de son activité, au point de faire de lui (ou d'elle) quelqu'un qui n'a plus besoin ni de religion, ni de gourou parce qu'il possède en lui ce qui l'anime, c'est une richesse et une force inestimables. Ceux, d'ailleurs, qui ne connaissent pas cette chance le savent bien, car, inconsciemment, ils recherchent ces hommes ou ces femmes capables de les motiver. C'est ce que j'apprécie quand je rencontre ou que je lis des récits débordants des plaisirs variés, récompenses de nos pédalées, même si ces plaisirs sont parfois un tantinet masochistes.

Nicole POTY N°702, de CHAINAZ les FRASSES (Haute-Savoie)

POUR QUELQUES MÈTRES DE PLUS

La randonnée de ce jour semblait s'annoncer sous de meilleurs auspices que la veille. Un parcours dans la jolie cité d'Ammerschwyr en guise d'échauffement me mena vers la Porte Haute avant d'en-tamer l'ascension, sur Labaroche.

Des claquements de becs ponctuèrent mon passage sous l'édifice : un couple de cigognes me surveillait. Un timide soleil éclairait les vignobles que je quittais par une route serpentant lentement au fond d'un vallon, puis au milieu de bois et de pâturages. Les maisons fleuries et le vert profond du paysage sentaient bon le printemps, mais des gros paquets de nuages me rappelèrent rapidement que les giboulées en mai étaient toujours possibles. Au sommet de la route en lacets, un aller retour sur un chemin forestier très agréable me permit de glaner le Col du Herrenwassen (68-708). A la sortie de Labaroche je me laissais glisser dans une belle descente vers le vallon de Tannach, puis sur la cité d'Orbey. Les gouttes de pluie commençaient à faire leur apparition, accompagnées de petites rafales de vent. En traversant Orbey, je ne pouvais pas résister à la tentation d'épingler le Col de Bermont (68-642) à ma collection; mais la fin de parcours, vent de face, me fit bien peiner. De retour à Orbey l'ascension jusqu'au Col de Wettstein (68-882) s'effectua dans une atmosphère de plus en plus lugubre ; les paysages étaient certes jolis, la route étroite et peu fréquentée pouvait paraître agréable, mais le ciel n'arrêtait pas de s'assombrir. Le vent redoubla d'intensité ; il commençait à faire de plus en plus froid. Un crachin continu s'abattait sur les crêtes vosgiennes et je ne prêtai aucune attention au cimetière qui précédait l'accès au col, et ce malgré les centaines de croix alignées.

La route s'éleva un peu plus en direction du Collet de Linge (68-983). La brume gagnait l'ensemble des sommets et le souvenir de quelques randonnées dans la Meuse revenait à la faveur d'un monument aperçu sur le côté de la route. Un silence lourd et glacé s'imposait progressivement. J'étais le seul voyageur sur cette route et quelques hectomètres plus loin, un mémorial se dessina dans la pluie. Le site me glaça encore plus. A l'évocation de la guerre de 14-18 des noms reviennent inévitablement: Verdun, la Meuse, la Marne, la Somme... mais j'avais oublié que de sanglants affrontements avaient eu lieu ici, dans les Vosges. Au milieu des tranchées creusées à même le grès, un parcours de croix en croix me ramena quelques mois auparavant, lorsque je ralliais quelques sites BPF de la Meuse et l'unique col de ce département : l'abri du Kronprinz, le musée de Varennes en Argonne, la Butte de Montfaucon, la Côte 304... un parcours rythmé par les cimetières et les villages fantômes. Tout évoquait les combats tragiques qui s'y déroulèrent. La terre, les rochers et la végétation pourtant avaient repris leurs droits. En pénétrant dans la forêt d'Argonne, tout semblait tranquille, comme ici dans le massif vosgien. Mais la route de la «Haute Chevauchée» qui devait me conduire jusqu'à Clermont en Argonne (d'où l'accès au Col des Etots (55-196) est rapide et relativement aisé par Beaulieu en Argonne) dévoilait à chaque coup de pédale les cicatrices indélébiles de la monstruosité humaine. Je retrouvais au Linge le même sol tourmenté, les mêmes morceaux de fer enchevêtrés dans les racines des arbres, les mêmes stigmates laissés par les tranchées. Le vent continua de se renforcer tout comme la pluie. Je quittais les lieux ... presque soulagé d'être bien vivant, sur ma bicyclette et en pleine forme. Il me fallut ensuite rejoindre le Lac Blanc pour y déjeuner... en paix malgré l'atmosphère toujours aussi glacée.

Au Col du Calvaire (68-1144) je retrouvais un brouillard épais qui ne me gêna pas pour rejoindre le Col des Immerlins (68-1165). Par contre, en avançant de plus en plus sur la Route des Crêtes il se fit de plus en plus dense jusqu'au Collet du Lac Vert (68-1225). Je voyais à peine la roue avant du vélo et je fus obligé de sortir le baudrier de sécurité ainsi que les feux avant et arrière. Je préférais réserver alors le col de la Schlucht pour des jours meilleurs. Frigorifié je rejoignis le col du Calvaire avant de fondre sur celui de Louschbach (68-977). La pluie cessa peu après et l'accès au Col du Bonhomme (68-949) ne posa guère de problèmes. Il me semblait retrouver la fin du 20^{ème} siècle au bruit des voitures franchissant ce col. Le vent continuant de souffler, les nuages commençaient à se désagréger. Je pouvais alors poursuivre un peu plus sereinement sur la Route des Crêtes en passant le Col du Pré des Raves (68-1067). Enfin une belle descente s'offrait à moi, d'abord sur le Col des Bagenelles (68-903) avec une vue splendide sur la vallée de la Lièpvrette, puis

vers le Bonhomme où de belles vosgiennes me regardaient passer sans pour autant interrompre leur rumination. Le soleil revenait et s'installait de nouveau ; les vêtements chauds et les équipements retrouvèrent le fond de la sacoche. Avant Lapoutroie, une bonne montée me mena au Col de Châmont (68-681).

Le reste de la randonnée n'était plus qu'une succession de plats et descentes jusqu'à Ammerschwih. En traversant Kaysersberg je pouvais alors savourer cette belle randonnée pleine de cols et de dénivellation.

Les altitudes mentionnées au décimètre près sur certaines bornes kilométriques et les secteurs pavés du Col du Haut de Ribeuville (68-742) m'avaient fait sourire la veille ; là par contre, j'avais du mal à oublier ceux qui s'étaient cruellement battus... pour quelques mètres de plus.

Eric LASTENET N°3191
de PRIVAS (Ardèche)

J'AI ROULÉ SUR LA LUNE...

Depuis quelques années j'en rêvais, aujourd'hui j'ai réalisé mon rêve: «j'ai roulé sur la lune». Le Parc national du Teide, dans l'île de Tenerife, aux Canaries, c'est lunaire.

Ma première sortie: un petit tour pour sentir la circulation. Les routes sont assez bonnes, il y a beaucoup de voitures mais les conducteurs sont très courtois. Il y a souvent sur le bord des grandes routes, des bandes d'urgence, pas toujours très bonnes mais plus tranquilles.

Voici le grand jour : départ de Puerto. Beaucoup de fleurs : hibiscus, poinsettias, bougainvilliers. Des bananeraies, orangers, avocatiers, havres de verdure... magnifique ! Je suis au pays du printemps éternel. Plus haut la vigne, les légumes. Plus je monte plus les vues sur Puerto et la vallée de la Orontava sont splendides. Le vert des bananiers, le blanc des maisons, le bleu de la mer : joli tableau.

Vers 900 m, je rentre dans la forêt de pins et de bruyères arborescentes. Zone des nuages, aujourd'hui il fait beau. A 2000 m les champs de lave apparaissent ainsi que mon premier col : Portillo (2030 m). Montée régulière sur 40 km. Ensuite trois autres cols à + de 2000 m sur 15 km jusqu'au col Montana Rajada (2210 m). Je roule dans l'extraordinaire monde minéralogique du «Las Canadas», volcan effondré. Ici, seuls les genêts poussent entre les blocs de lave. Marée pétrifiée, torrents de pierres qui rappelle des temps apocalyptiques où le magma incandescent jaillissait du Teide. La haut à 3700 m la neige s'accroche aux fleurs, bananiers ! Quel contraste. Quinze kilomètres qui comptent dans la vie d'un cyclo.

Quelques jours plus tard je remonterai par une autre route. Après avoir peiné malgré mon 30x28 pour gravir quelques côtes de + de 20% du côté de la Matanzo et Agua Garcia, j'arrive en descente à la Esperanza. Très belle forêt de pins et de bruyères. Je suis sur la route des crêtes qui sépare les deux versants de l'île offrant des vues splendides; tantôt sur le littoral nord très luxuriant, tantôt sur le sud particulièrement aride. Les belvédères sont de plus en plus beaux.

Au col de la Crucita, la vue se dégage sur le Teide, la route s'élève ensuite dans un décor aride jusqu'au col Izana (2294 m) et au col El Alto. L'endroit est silencieux, féérique difficile à décrire.

60 km de montée, 11 cols de + de 2000 m. Je suis heureux... «J'ai roulé sur la lune».

Yvon DAUTAIS N°1666
de GUER (Morbihan)

ESCAPADE ESPAGNOLE

Profitant du mois d'août pour augmenter mon capital 2000, je me lève à cinq heures en ce 3 août pour me rendre en voiture en Espagne. Mollo est le village catalan, à 85 km de Perpignan, que j'ai rejoint en passant par le col d'Arès, point frontière en Valespir. C'est de là, que je démarre ma randonnée en VTT.

Sac au dos, avec le repas de midi et les bidons bien remplis, je roule vers Espinavell ; il est 7 heures et la journée s'annonce très chaude. A l'entrée du village, j'emprunte une route forestière caillouteuse et pentue qui longe le torrent de Casassa. Le paysage est calme et magnifique. Après un premier refuge que je laisse sur ma gauche, j'arrive à la collade Fonda à 1900 m avec les premières sueurs. Quelques marcheurs espagnols s'apprêtent pour une randonnée au Costabonne, pic à proximité très couru. Après quelques palabres, je me laisse descendre vers un petit sentier, plus caillouteux, que je dois prendre pour rejoindre le refuge situé au col de la Balmeta à 1980 m. Arrivé avec le soleil qui commence à chauffer, je mets pied à terre car, à partir de là j'emprunte un HRP bien «cairné» en direction du Castabonne. Le GR suit une ligne de crête assez raide à travers les pelouses sur les 2/3 de la grimpe, ce qui rend ma progression agréable. A mi-chemin je passe à la Collade de dalt de Balmeta à 2100 m.

De là, on aperçoit sur la crête voisine le refuge du Castelbonne. Un poteau indicateur précise les deux directions possibles : le refuge ou le col del Pal. C'est le deuxième sentier à peine plus marqué que je prends. A 500 m du col, une harde d'izards descend dans les cailloux avec une adresse étonnante, un instant je reste en contemplation. C'est pour des moments comme cela que j'apprécie la montagne. Tout est si beau. Arrivé à la borne 513 qui marque le col à 2319 m, je longe la frontière dans un paysage qui me rappelle le Ventoux. A partir de là et ce jusqu'au col de Concros à 2430 m la sente permet un passage aisé et la chaleur est moins forte, car un léger vent rafraîchit et fait du bien. En arrivant au Pic Collon, je suis étonné par une «Crèche» installée sur un abri avec ses sujets et quelques fleurs artificielles. Je me trouve au point culminant de mon circuit. Là je descends vers le col del Callau à 2387 m où les GR de la Rotja et de Mantet se rejoignent. Croisant quelques randonneurs, je m'assure de la direction à prendre car une semaine auparavant, avec mon ami Diéga d'Aulan, venant de Mantet, nous avons pris la mauvaise crête, étant trompés par des édifices en pierre servant de point de repère le long de la piste «El Callau». Ceci nous avait obligés à descendre vers les Collets Verts afin de rentrer à Mantet. Cette fois-ci, c'est sur le vélo que j'arrive à la Porteille de Morens (2381 m) car la piste est praticable, et je croise de nombreux promeneurs espagnols venant de la station de ski de Valter 2000, point de départ de nombreux circuits, et qui se trouve à 1 km en contrebas. Pour rejoindre la Porteille de Mantet, je remets pied à terre et remonte en ligne de crête. La borne 511 marque le col qui m'offre une vue superbe de la réserve de Mantet, et sur le pic de la Dona qui culmine à 2702 m. Je m'installe pour le repas car il est midi et la faim se fait sentir. J'étonne par la présence du vélo, car ici on vient marcher, prendre l'air. En bas les boutiques sont ouvertes, le parking est plein et la musique arrive jusqu'à moi : surprenant contraste.

Après m'être restauré, je dévale le petit chemin puis, après une boisson fraîche prise au bar de la station, j'emprunte le goudron sur 8 km afin de rejoindre une route forestière. J'espère ainsi échapper à la circulation, mais c'est sans compter sur les 4 x 4. En plus de la chaleur, il faut supporter les nuages de poussière soulevés par ces engins qui, à cette heure, se succèdent sur la piste. Après quelques km, je retrouve la Collade Fonda et redescends vers Mollo que je rejoins à 15 heures. Un coca arrose cette belle virée qui me rapporte 8 cols dont 6 à 2000 m.

Il est temps de rentrer car les nuages commencent à arriver, des orages sont prévus en fin de journée. 62 km dont 6 à peu près de poussage m'ont fait passer une belle journée et c'est en pensant à la prochaine sortie que je regagne Perpignan. Je tiens à préciser que du côté espagnol, les sentiers sont bien balisés.

Martial GARCIA N°3525
de PERPIGNAN (Pyrénées Orientales)

PROGRESSIONS DANS LA TINÉE

Connaissez-vous le col d'Andrion (Chauvot 06-215), à 1681 m ? Il ne conduit qu'à quelques baraques militaires reconverties en gîtes spartiates, admirablement exposés face au sud et à la forêt. Il est défendu, plus que relié, par une minuscule route à une voie, et la pente seule a dû justifier qu'elle fut asphaltée. Elle se termine en cul-de-sac, sauf à disposer d'un robuste VTT pour dévaler l'épouvantable piste qui la prolonge à l'est, et ceci à seulement 30 km de Nice à vol d'oiseau.

Car l'ascension du col d'Andrion présente la particularité de commencer 230 m au dessus du niveau de la mer, soit une dénivelée de 1450 m. Ajoutez à cela une montée en deux moitiés, certes séparées par 5 km de plat, mais dont la deuxième vous propulse de 1050 m au col en 7 km, soit 9 % de moyenne. En résumé : 19 km de montée à 7,6 % moyens. Un tout petit peu plus long et plus haut que le Tourmalet depuis Luz St-Sauveur.

Le Tourmalet, j'en revenais (Salut au cent-coliste que j'ai eu tant de mal à rattraper, le 6 août, dans le lacet du Garet, malgré ses bagages de randonneur !). Après avoir passé 15 jours en altitude, et roulé sur des pourcentages pyrénéens, je me sentais prêt à attaquer ce col d'Andrion qui me narguait depuis que j'en avais découvert le profil.

Je partis donc un dimanche matin, laissai ma voiture en aval de la Mescla, le confluent du Var et de la Tinée, et en franchis les gorges en guise d'échauffement. Les premiers lacets me parurent faciles. Le paysage, varié, passait du bois à la caillasse à chaque virage. Bientôt un faux-plat fut atteint, annonçant le village de la Tour sur Tinée. Pourquoi le col qui lui donne accès n'a-t-il toujours pas de nom? (ici, parenthèse : à l'entrée de la Tour, réservez la déviation, au superbe tapis, pour la descente du retour, et choisissez la vieille route. Elle vous conduira à la place centrale du village, avec ses arcades et son église, ses ombrages et sa fontaine, la mairie et ses maisons aux trompe-l'oeil repeints de frais. Mettez pied à terre, imaginez-vous au XVIII^{ème} siècle, et attendez de voir surgir d'une venelle des personnages de comédie italienne).

Passé le col de l'Abeille (922m), puis la moitié du tronçon plat, la route serpente dans la forêt, et l'ombre est bienvenue tandis que le soleil monte. Le col, carrefour de pistes et de sentiers de montagne, est l'occasion de souffler, heureux d'avoir ajouté ce géant discret (aucun vélo croisé à l'aller ni au retour) à la liste annuelle que j'adresserai aux «Cent Cols».

Quel sera le suivant ? Avec trois nouveaux «2000» pendant l'été, j'estimais avoir ma dose. Pourtant, le col de la Lombarde, un peu plus haut dans la vallée, et que j'avais gardé pour d'autres occasions, n'est pas loin. A y regarder de près, si l'on exclut l'approche en faux-plat sportif depuis St-Sauveur, la montée d'Isola village au col représente 1475 m sur 21 km, et ne semble pas plus difficile qu'Andrion.

Bien sûr, je devrai me lever un peu plus tôt, et les premiers kilomètres d'escalade sont difficiles. Mais justement, c'est plus facile après. Et le Tour de France a fait étape à Isola 2000, à 5 km du col ; ce dernier est sur la frontière, avec un reste d'exotisme. C'est décidé, dimanche prochain je «me fais» la Lombarde. Ce qui fut dit fut fait. Oui, mais, sans les pauses que ménage le parcours d'Andrion, que ce fut long ! Si les deux premiers tiers furent avalés à bonne vitesse, à partir de la côte 1700 cela n'en finissait plus, sur des pourcentages kilométriques pourtant raisonnables, entre 5 et 8 %. Enfin le col, les grands espaces, la vallée de Santa Anna. Un graffiti signale en italien qu'un passant y a vu des loups, les fameux loups du Mercantour, qui sont de retour. Un superbe parcours, et un grand col, avant lequel il convient de faire amplement provision de sucres lents. Et après ? Là, sur la carte, un peu plus loin, non, pas en Italie, pas la Cayolle non plus (quel souvenir!) : là-haut, à gauche. Pas d'erreur, c'est le fond de la vallée, il n'y a plus que la Bonette. Non. Pas au programme. Trop loin, trop haute, trop mythique : la route dépasse le col et, à 2802 m, elle est la plus haute d'Europe !! Oui mais... La plus haute d'Europe ! Tous les cyclos rencontrés qui l'ont faite disent la même chose : «la Bonette, ce n'est pas difficile, sauf le dernier kilomètre à 10 %, pour lequel il faut garder des forces, parce que c'est long, très long...» Et puis, quid de la météo ? Ah ! En ce début septembre, ce sera

encore le grand beau temps jusqu'à dimanche. Voyons le parcours un peu plus en détail : 26 km d'escalade, et 1660 m de dénivelée. C'est plus haut que la Lombarde, plus long. Mais au bout du compte la pente moyenne est plus faible; les passages difficiles, plus courts.

Il y a de longs tronçons sans coupure jusqu'à Bousiéyas, le plus haut hameau habité du département. Mais ensuite, des lacets, un ancien camp de chasseurs alpins, et , mais oui, là, à côté, un col, à deux pas de la route, et un «plus de 2000 « s'il vous plaît : le col des Fourches; puis, pour patienter avant le sommet, le col des Granges Communes, 2513 m, puis le col de la Bonette, 2715 m, puis la cime ; et si je redescends un tout petit peu vers l'Ubaye, le col de Restefond m'attend au bord d'un chemin, à 2692 m, plus haut que le Galibier ! Quatre «2000» en 2 heures et demie ! La quasi-totalité du parcours dans le Parc National du Mercantour. Je ne laisserai pas passer une pareille occasion.

Dans la voiture, le dimanche suivant, j'avais le trac, l'envie d'arrêter : et si je me faisais tout seul le coup de la panne ? Départ de St-Etienne de Tinée. Lentement d'abord, espérant arriver plus sûrement. Un peu de retard sur le tableau de marche à la première demi-heure pour cause de faux-plats entre les pentes, puis petit à petit, le rythme revient. Au hameau du Pra, une première halte me permet de profiter des passionnants tableaux d'explication du site, mis en place par le Parc, et qui complètent la promenade.

Au col des Fourches, j'ai refait mon retard, et pour la première fois, je pousse à pied mon vélo sur un chemin pour pointer à un col, avant de rouler au pas 200 m sur un GR herbeux. Les jalons se multiplient sur la fin pour que le temps paraisse moins long. La stèle au général foudroyé, les cols, la cime de la Bonette. Très petit développement, et dernier coup de rein pour finir. A 2802 m, il y a des voitures, et deux cyclos arrivent peu après. Panorama à la hauteur de l'effort.

Petit détour par Restefond, puis jusqu'au «faux col de Restefond», à 2650 m. Je ne l'ai pas trouvé au répertoire, pourtant c'est lui qui ouvre la voie de Barcelonnette : faux Restefond, sans doute, mais vrai col - et de cinq pour la journée! De là, part une belle piste vers le col de la Moutière (2454 m), qui rejoint la Tinée. J'étais tenté, mais j'eus pitié de mes pneus de 23, et peur d'y laisser plus que mes deux chambres de rechange. En les comptant tous, ce sont six cols routiers (ou presque routiers) qui se bousculent dans l'enchevêtrement des crêtes qui dominent les sources de la Tinée.

Au bout de la descente, à l'approche de St Etienne, je tournerai à droite pour remonter jusqu'à St-Dalmas le Sauvage, que je compterai désormais en vue du brevet des 100 villages des Alpes-Maritimes : qui sait si j'y reviendrai un jour ?

En trois matinées, huit cols, dont six «2000 m» et cinq villages.

Bernard LANGLADE N°4311
de CAGNES sur MER (Alpes Maritimes)

EN HABIT DE LUMIÈRE

«L'habit de lumière», c'est le nom donné au costume du toréador. Le costume qui fait d'un homme, anonyme dans la rue, la «star» de l'arène, la star dévorée des yeux par ses aficionados.

Nous, cyclistes de l'ombre, jamais sous le feu des projecteurs, jamais dans la lumière, anonymes parmi les anonymes des presque 10 000 participants de l'Ardéchoise 97, encore plus anonymes dans le peloton du Rallye de l'Hermitage (Drôme) ou dans celui de la panoramique d'Ozon (Ardèche), nous, anonymes, et heureux comme ça, nous aussi, nous revêtons «l'habit de lumière» sans ostentation et avec notre seul regard pour témoin.

Notre habit de lumière, ce sont notre cuissard, notre maillot, nos gants. Nous les revêtons chaque semaine et, quitté le bleu de chauffe, le bleu de travail, le costume trois pièces, le jean pull-over ou autres vêtements dont nous nous affublons toute la semaine selon notre position sociale ou professionnelle, nous aussi le week-end venu, nous sommes en habit de lumière. Combien de petits déjeuners (phase première de beaucoup de rites), combien de préparatifs faits de gestes lents et mesurés, nous rapprochent du toréador qui se concentre et se recueille avant de revêtir l'habit de lumière et d'affronter l'obstacle.

Prenons une sortie au hasard, de préférence en direction de la montagne. C'est le lever et le déjeuner, l'œil rivé sur la pendule de la cuisine pour ne pas être en retard au rendez-vous convenu avec le groupe ou avec l'inséparable compagnon de bitume. Ensuite l'adrénaline commence à monter avec l'étude du cheminement des nuages. Plus encore que la météo nationale, la couleur de notre ciel, l'inclinaison de la cime des arbres de la haie du jardin, tout cela nous renseigne sur ce que sera notre sortie du jour.

- Vent du sud, c'est décidé : cap au sud.

- Vent du nord, nous partirons donc vers le nord, pas trop près de la vallée du Rhône pour échapper au mistral.

Derniers préparatifs : la boisson énergétique est alchimiquement préparée. Le cuissard ajusté, le maillot tiré, la casquette vissée. Là enfin, nous sommes un autre, nous partons parés de l'habit de lumière. Une dernière pression du pouce sur le pneu pour nous rassurer quant au rendement de la bête, et dans le petit matin, la route est à nous avec le soleil pour projecteur géant.

Quelques kilomètres plus loin, c'est la montagne, et là, le cycliste est encore plus cycliste, le vélo est encore plus une partie de soi-même. Au fait, avez-vous remarqué combien notre comportement et notre regard vis-à-vis des autres diffèrent selon la nature du terrain ?

En bas, dans la plaine, un certain ostracisme existe. Le possesseur d'un vélo haut de gamme est regardé parfois avec dédain. Du fait de notre position sociale, nous nous sentons plus à l'aise et plus en phase avec le cycliste juché sur un vélo de marque de diffusion courante qu'avec l'adepte du Colna. ou du Pina. (remarquez que l'inverse doit se vérifier tout autant). De la même manière, une tenue trop lumineuse (un habit trop de lumière) prête parfois à sourire.

N'avons-nous jamais pensé ? - «Pfeu» avec mon vieux maillot et mon bas de survêtement, ça ne m'a pas empêché de le laisser sur place dans le col du Rousset ! Ce n'est pas le cuissard fluo, ni les vitesses aux «cottes» qui pédalent ! Tout à fait vrai bien entendu, mais ça, c'est pour la plaine. Là-haut vers les sommets, endroit de vérité s'il en est, ce sentiment n'existe plus. Il n'y a plus ni Pina, ni Colna, ni vélo de marque moins noble ou supposée telle. Il n'y a plus que des cyclistes en habit de lumière - Lumière couleur du maillot - Lumière couleur du ciel.

Lumière du plaisir de chacun de partager avec un confrère cet instant. Si nous sommes là, c'est grâce à nos mollets on le sait bien. On sait aussi que ce ne sont ni les leviers de vitesse, ni le cuissard fluo qui pédalent, ni le vélo non plus. Alors ce sentiment bas de la plaine laisse place à un sentiment plus élevé, celui de

l'altitude, celui qui considère chaque cycliste (féminin ou masculin) selon sa seule valeur ; celle qui nous rapproche, celle de notre passion.

Patrick GIRARD N°3753
de ROMANS (Drôme)

RADUNO DEI 100 COLLI ITALIANI

Au coeur des Appennins Toscano-Romagnolo, la petite ville de Castiglione dei Pépoli a accueilli les 14 et 15 juin 1997 une petite foule bigarrée munie de vélos super légers de toutes sortes.

Ce n'était pas une course d'amateurs mais une cohorte d'une catégorie un peu spéciale appelée «Centocollisti» venue se retrouver et escalader ensemble les cols de cette belle région et conforter leur capital cols. Les ténors de la Confrérie italienne étaient tous là : le Délégué Alberto Ferraris, le numéro 1 Gianni Scotto, Daniele Giacomazzi l'idéateur du super maillot jaune de la Confrérie italienne et bien d'autres. La liste serait trop longue pour tous les énumérer. Parmi les nombreux cyclos qui avaient tenu à participer à ces deux jours, Georges Rossini appelé «l'Alpino» représentant les Cent Cols français.

Organisée par Ivan Castelli, avec les assises le samedi et la découverte le dimanche, sous un très beau soleil estival, des petits cols environnants mais oh combien coriaces. Cela restera pour tous, deux belles journées. Le gros du peloton empruntait la partie allongée du parcours pour se retrouver tous, sillonnant la route en crête du Vacio della Crocetta aux pourcentages assassins, heureusement courts, avec rupture de la pente intervenant au premier d'une série de cinq petits cols laissant place, enfin, à la récupération. Rampes au delà des 15 %, comblant ceux qui aiment les défis sportifs. Nous étions en équilibre sur les pédales simplement pour le plaisir d'arriver en haut et pour le plaisir de se retrouver. Les uns attendant les autres, pas pour se complaire mais simplement pour être bien ensemble. Avant le signal de la clôture de ces belles journées bien remplies et agréables on parlait déjà du prochain «Raduno» qui se déroulera les 13 et 14 juin prochain à Ovada dans le Piemont.

Georges ROSSINI N°456
de MORUEL-MARIN (Haute-Savoie)

A LA RECHERCHE DE PLUS DE 2000 DANS LES DOLOMITES

Les Dolomites ! nombre d'entre nous sont allés y faire tourner leurs roues. Parfois à leur initiative propre mais souvent sur la suggestion de Georges Rossini, l'inspiré créateur des raids Thonon-Trieste et Thonon-Venise.

La magie de ces montagnes de calcaire oh combien dissemblables de leurs soeurs alpines, reste permanente. Il semble bien que les Dolomites marquent à jamais celui qui les a fréquentées. « Il est passé par ici, il repassera par là ! » Certes il n'y reviendra pas tous les ans, mais l'envie d'en reprendre le taraudera. Ces agrestes décors minéraux resteront en lui comme un besoin. D'autant plus que celui qui nous envoya sur les sites jadis étudiés par Dolomieu, ne pouvait nous les proposer tous. Ainsi le désir d'en savoir plus vient-il se superposer à l'idée de réviser son sujet. Au demeurant, tous les ans, le Giro d'Italia ne manque pas de nous remettre la puce à l'oreille. Occasion de remarquer qu'on ne connaît pas tel col ou d'analyser que tel autre n'est qu'un voisin sans appartenance véritable aux Dolomites. Tout un chacun sait que le Stelvio n'en est pas. Pas plus que le Gavia. S'ils en constituent les marches, leur belle offre athlétique ne leur confère pas les caractéristiques géologiques désirées. Pour la raison simple qu'ils ne s'inscrivent pas dans le périmètre où s'est épanouie l'humeur verticale et déchiquetée que l'on sait.

Mon souvenir reste vif des Sella, Pordoi, Valparola, Giau, Tre Croci, Trois cimes du Lavaredo, pour les « alpins » de la classification Rossini. Mon émoi reste presque aussi fort pour les Lavaze, Costalunga, San Pellegrino, Valles et la Baïta Segantini, classés préalpins. Sur ma carte Michelin, tant pis pour celle du Touring Club italiano, pourtant au 200 000 ème ! je les ai surlignés en jaune. Puis, me saisissant d'un autre outil scriptant, rose cette fois, après m'être muni de quelques parcours chéris par le maillot de la même couleur, j'ai opéré un complément. Celui du devenir. Objectif particulier toutefois : ne sélectionner que des plus de 2000 mètres. Quitte à se déplacer, il fallait faire haut. En référencable ! N'est-ce pas, messieurs des 100 cols ? Mon choix s'exerça alors au nord et à l'est de Bolzano, là où pour des raisons historiques, la langue de Goethe prime celle de Dante. Pourtant, allez savoir pourquoi ! Je les nommerai tous en italien : Passi di Pennes, Giovo, Stalle, Erbe, Gardena, Fedai.

Sans doute voudrez-vous en connaître la nature, les pentes et leurs pourcentages ? C'est l'objet de ces lignes. Qui ne vont pas tarder à devenir pleines de chiffres. Comme s'il existait une science du vélo en montagne !

Pennes (2215 m) Mon abord se fit de Vipiteno, connu aussi comme Sterzing, village plein de charme et offrant en août une formidable fête tyrolienne. C'était par un chaud après-midi. Comme Vipiteno se tient à 950 m l'on perçoit vite par différence la dénivelée. Il faut 15 km pour gagner ces 1265 m, soit une inclinaison moyenne de 8,5 % ce qui n'est pas courant. Sachons que la première pente est précédée de 2 km quasiment plats qui la mettent à cette distance du village. L'inclinaison est souvent redoutable et, de plus, sous l'angle d'attaque du soleil. Aussi souhaite-t-on trouver la fraîcheur de l'altitude.

Giovo (2099 m) Ce col est voisin du précédent mais il faut redescendre par la même voie pour s'en offrir les délices. Là encore, 15 km seront nécessaires pour atteindre le sommet. Ainsi 1140 m (seulement) à gagner, soit 7,6%. Le morceau est rude, mais l'on y sent moins de pénibilité qu'au Pennes. La route qui dessert Merano présente cependant l'inconvénient en été d'une large fréquentation.

Stalle (2052 m) Ce col est un passage frontalier avec l'Autriche. Son approche par Brunico s'entâche malheureusement d'une circulation excessive. A Rasun, où l'on change de route, pour les 23 derniers kilomètres, l'on reprend goût au vélo. Quelques rampes seulement durant les douze premiers kilomètres. Les choses sérieuses commencent vers Anterselva di M., vers l'altitude 1200 m. Si l'on a compté qu'il reste 11 km et 850 m à gagner, c'est bien. Mais il faudra déduire 2 km sans élévation, à hauteur du joli et couru lac d'Anterselva, ce qui densifie les pentes restantes. Peu après, s'ouvre une route étroite et réglementée : ceux qui montent ne peuvent croiser ceux qui descendent. Aussi, n'est-il accordé par un panneau qu'une tranche d'un quart d'heure par heure pour aller vers le site du col, distant de 4 km et vice versa. Lisez: les

uns et les autres n'ont qu'une demi-heure au maximum pour négocier leur parcours. Mais s'ils s'engagent in extremis, il ne leur restera qu'un grand quart d'heure. Inutile de vous dire qu'en ce qui me concerne j'ai croisé des voitures descendantes. Bilan total de la difficulté : 9 km à quelque 9% séparés par moitié par le répit de 2 km. Bilan esthétique : c'est beau mais la véritable Alpe dolomitique reste à venir.

Erbe (2004 m) Nous voici dans les vraies Dolomites. C'est au sud-ouest de Brunico. Les gars du Giro l'ont passé en 1996 après notamment le Stalle et avant le Giovo (235 km avec quelque 5000 m de dénivelée !) Mon propos sera incomparablement plus modeste. Ce col surprend. Il constitue même le plus gros obstacle de la série de six présentée ici. Ses valeurs ? il faut les analyser niveau par niveau, car on ne rencontre pas que des successions ascendantes. La distance de la base au sommet est de 14,8 km mais elle est entrecoupée de 2,8 km de descente, situation qui a pour effet de compacter la montée à 12 km. Alors que la dénivellation théorique de 900 m passe à 1100 m. Ainsi, compter 12 km à 9%. C'est appréciable si l'on tient compte de quelques rampes à 15%.

Vous ai-je dit qu'il faut s'élancer du village de San Martino in Badia ? Que les 1300 premiers mètres sont à 13% et que le village d'Antermoia, rencontré au passage, surprend par une rampe (courte heureusement !) à 20% On se récompense au sommet par de véritables roches érodées et farouches comme on les recherche dans les Dolomites.

Gardena (2130 m) Passé à la suite du précédent dans l'après-midi, celui-ci ne s'apparente pas à un os. Son décor est sans doute le plus gratifiant du massif, face au Groupe de Sella et à d'autres merveilles sauvages. Son abord ? Des pentes douces permettent d'atteindre Corvara in Badia pour arriver à 1570 m. Ensuite après 1 km de plat il reste à gravir 8,5 km et à gagner 560 m d'altitude. Le ratio est de 6,6 % ce qui est raisonnable. De nombreux touristes aux sonores et fumantes automobiles nous partagent le lieu. Mais nous n'avons pas de raison d'en revendiquer l'exclusivité ! La descente qui mène vers les routes d'Ortisei ou du passo Sella peut rappeler, par ses aspects chaotiques et déchiquetés, la Casse déserte de l'Izoard.

Fedaia (2057 m) Une de ses routes d'accès prend son essor de Canazei, l'incontournable station du massif. La pente, elle, ne s'affirme qu'à la sortie d'Alba (niveau 1500 m). L'on peut alors être déconcerté par les indications de distance. Le col est-il à 8 km ? A 10,5 km ? En vérité, en matière d'ascension c'est la première mesure qu'il faut considérer. Il n'existait jadis qu'une voie, laquelle s'inscrivant au sud d'un lac en retenue, menait en plateau au synclinal, terme de la vallée suivante. Maintenant, la rive nord a accueilli une belle chaussée et l'on a posé le panneau du col à l'arrivée sur le lac, avec l'argument que l'altitude ne varie pas à ce niveau. Donc 8 km à 7%. A noter, au débouché du sommet, un tunnel non éclairé de quelques 500m.

Plus que le Pordoi, le Fedaia vient affleurer le glacier de la Marmolada. Le lac évoqué, du fait de la platitude et de la longueur de la route qui l'entoure - 5 km - est devenu une sorte de Longchamp d'altitude. L'on y voit des garçons tourner à vive allure, roue dans roue. Sur l'autre versant, pente non fréquentée par mes soins, il s'agit sans doute d'un tout autre exercice ! La carte indique 13 km d'ascension pour 1050 m d'élévation. On relèvera ainsi du 8% de moyenne, ce qui, compte tenu de l'irrégularité de la pente ne doit pas fournir un exercice facile.

Si l'on est intéressé par une escapade dans ce Sud Tyrol des plus de 2000 mètres, peut-être souhaitera-t-on un avis sur la hiérarchie du muscle et sur celle de l'oeil. En d'autres termes, quels sont les cols les plus ardues ? Mes jambes répondront : le passo di Erbe suivi du Pennes. Quels sont les sites les plus beaux ? Mon coeur viendra alors à parler, influencé toutefois par le temps et son humeur : le passo di Gardena devant le Stalle et l'Erbe. Le premier mérite même une manière d'arrêts sur images dans la descente ouest, tant les décors changent et sont plus grandioses les uns que les autres.

Monde à part dans le massif alpin, les Dolomites méritent assurément un traitement particulier et une visite en propre. Tout passage antérieur n'était qu'échantillon !

Jacques SERAY N°340, de VELIZY (Yvelines)

COL : ETYMOLOGIE, DÉFINITION

J'ai entrepris ce travail sur l'étymologie et la définition du mot col espérant intéresser les passionnés de la Confrérie qui comme Abel Lequien et André Dumas, collectionneurs de cols, se demandaient pourquoi l'on ne trouvait pas dans le livre «8500 cols en France» l'origine et la définition de ce mot : ETYMOLOGIE.

Col vient du latin collum dans le sens de cou. Ce mot attesté vers le Xème siècle en français, ne sera utilisé dans son sens géographique qu'à partir du XVIIème siècle, remplaçant l'ancien français port. Il fut utilisé dès les XVème et XVIème dans des sens tels que col de vessie, puis col d'un vase.

Port vient d'une racine indo-européenne per-»traverser» qui donnera en latin portus «passage», attesté dès le Xème siècle en ancien français (90 exemples pyrénéens dans le Chauvot).

Pas vient du latin pandere, passus, utilisé dès le XIème siècle dans le sens de passage, défilé. Littré donne le sens de «passage étroit et difficile dans une montagne» (également pertuis et seuil). Le Dictionnaire historique de la langue française, signale que dès 1160, pas désigne un passage difficile souvent qualifié par l'ancien adjectif «mal» origine de nos malpas ; remplacé (XIIIème siècle) par mauvais d'où nos mauvais pas et maupas ; il s'étendra à la désignation de détroit (1530) ou de défilé (1559), valeurs vieilles, sauf en toponymie : pas de Calais, pas de Suse.

Baisse du latin bassus donnera bassiare puis baisser au XIème siècle et enfin baisse au XVIème siècle. Littré donne «terrain affaissé», sans référence à la montagne. Depuis quand désigne-t-il un col ? On en trouve principalement dans les Alpes Maritimes (212 exemples dans le Chauvot).

Brèche attesté en français en 1119 viendrait du haut allemand brecha «fracture» issu du francique breka «fracture ouverture» (211 exemples dans le Chauvot).

Passage (1080) dérivé du verbe passer (1050) du latin tardif passare «traverser». Il a désigné un défilé en montagne, un port; il en reste de très nombreux exemples (118 citations dans le Chauvot).

Défilé (1643) est issu du latin filum «fil» donnant filare en bas latin (vers 1160) signifie alors passage encaissé (où l'on ne peut passer qu'à la file).

Détroit est issu, d'abord sous la forme destreit (1080) du latin districtus «empêché, enchaîné». Le mot, d'abord adjectif, a qualifié un passage étroit resserré (les destreiz passages). Il garde ce sens jusqu'au XVIIème siècle où le sens moderne de bras de mer resserré s'impose.

Beaucoup de termes, synonymes de col(*), ne doivent rien au français, issus des patois et dialectes de nos 3 domaines romans (oïl, oc et franco-provençal) ou de nos langues régionales (alsacien, basque, breton, catalan, corse, ...) ils n'ont pas droit de cité dans nos dictionnaires classiques, mais guère plus dans ceux de géographie.

DÉFINITION

Voici quelques exemples des définitions obtenues en consultant des dictionnaires classiques :

1 - Petit et Grand Robert : «Dépression formant passage entre deux sommets montagneux», voir brèche, défilé, détroit, gorge, pas, port. Se reportant à ces termes, dont certains (défilé, détroit, gorge) n'évoquent plus pour nous l'idée de col, nous avons l'impression de tourner en rond : à brèche, aucune référence géographique ; à défilé, rien non plus, mais renvoi à couloir et passage qui, eux, évoquent le col ; à gorge,

renvoi à cañon , col, couloir et porte ; à pas , qui nous est si familier, aucune référence géographique non plus; seul port bénéficie de la mention : «col des Pyrénées» et si l'on consulte à porte, enfin une définition géographique: «passage étroit dans une région montagneuse», ce qui ne correspond pas toujours à la réalité (en Isère, le col de Porte n'est pas précisément un passage étroit).

2 - Le Robert - Dictionnaire historique de la langue française : le sens col de montagne (1635), suivant la définition donnée par le Grand Robert, a éliminé peu à peu les anciens termes port, pas (qui se disait d'un passage difficile) et détroit qui ont tous pris et gardé d'autres sens.

3 - Littré : (4ème définition sur 8) «Point d'une chaîne de montagne où le faite, faisant une inflexion, offre un passage d'un versant à l'autre, entre les points d'attache de deux contreforts».

4 - Larousse du XXème siècle : «Partie déprimée d'une arête montagneuse permettant de passer d'un versant de la montagne à l'autre ». Syn.: défilé, détroit, gorge, pas . Le pas est un passage difficile pouvant avoir le sens de col. Dans un paragraphe «géographie» il est dit que la formation des cols est dû à l'action des torrents qui déterminent l'abaissement de la crête séparative.» ! Il définit des cols d'amont (ligne de faite entre deux vallées de direction opposée) et des cols de flancs (ligne de faite entre deux vallées plus ou moins parallèles). Tout ceci semble pour le moins curieux.

5 - Larousse : «Partie déprimée d'une crête montagneuse, utilisée comme passage».

Aucune de ces définitions ne paraît vraiment satisfaisante à un chasseur de cols qui a rencontré des situations tellement variées, la dernière me semblant la moins mauvaise.

Voyons maintenant ce que disent les dictionnaires de géographie.

Première recherche (dictionnaire géographique de chez Hatier): «Quand une ligne de crête s'abaisse pour ensuite remonter, elle forme un «col». Bien !

Seconde recherche (dictionnaire critique de la Documentation Française : les mots de la géographie): «Point déprimé entre deux sommets, ensellement sur une crête, facilitant le passage» Ensellement est défini, dans ce même ouvrage, comme un «creux assez ample dans le profil d'une crête, d'un relief allongé, à l'image du dos du cheval».

ON TROUVE ÉGALEMENT DANS CE DICTIONNAIRE LES QUELQUES PRÉCISIONS SUIVANTES :

a) «Tout col est duel : en creux par rapport à la ligne de crête, en relief par rapport à la route, il sépare soit deux monts soit deux vallées; en cheminant sur la crête on descend vers le col, par la route on le gravit». Voici une observation évidente et pourtant combien de fois avons-nous reçu des lettres nous demandant si tel col avait bien été franchi dans cette situation pourtant inévitable, ... sauf à franchir les cols en repartant de la vallée la plus proche.

b) «Les cols marquent parfois la traversée d'une frontière». Ici le terme frontière doit être pris dans le sens très général de limite de département, de canton, de commune, etc. et non pas seulement frontière d'état, situations, qu'en effet, l'on observe très fréquemment

c) «Les cols se situent souvent dans des zones structurales faibles (roches tendres, lignes de faille)». Données géomorphologiques plus convaincantes que l'action des torrents (ne pas confondre avec l'action du ruissellement, tout à fait déterminante).

d) «Collet : petit col ». Cette mention du terme collet, dans son acceptation géographique, est intéressante car aucun des dictionnaires cités précédemment ne l'indiquait, alors que ce terme apparaît à 202 reprises

dans le Chauvot !

Par contre, l'on ne trouve dans aucun dictionnaire l'utilisation de ce terme dans le sens de «colline», pourtant sans doute deux fois plus fréquent que dans celui de col pour de nombreuses régions telles que les Hautes Alpes et la Provence. Pas terme le plus répandu après celui de col, (868 exemples dans la Chauvot) ; passage, 6ème terme le plus répandu : (118 exemples dans le Chauvot) ; passe (5 exemples dans le Chauvot) se dit en général en français d'un col très élevé et peu accessible, sont des synonymes de col, proches du pass anglais ou allemand et l'on remarque alors que la fonction l'emporte sur la forme.

Quant à la centaine d'autres termes figurant dans notre Chauvot, ils sont totalement ignorés ainsi que la seconde centaine(1) découverte dans les guides, glossaires, etc. ou auprès des habitants de nos régions montagneuses; termes locaux superbement ignorés des topographes «d'oïl et de goguette» qui ont établi nos cartes en les parsemant de mentions tautologiques.

Au terme de cet examen, on peut conclure qu'un col se caractérise donc par :

- a) un passage préférentiel entre deux zones (val, vallon, vallée, etc.),
- b) une structure de dimension très variable (allant du point au creux assez ample). Peut-on aller plus loin?

Serait-il intéressant de se lancer dans une typologie des cols (cf. Ch. Guitton dans notre revue) déterminant des cols de ligne de crête, de flanc, de fond de synclinal, de combes, d'entre deux cirques, de jointure d'arêtes ainsi que des brèches de crêtes et d'arêtes et tout ceci pour conclure que sa liste pouvait encore se poursuivre, mais que tout cela ne servait pas à grand chose !

La difficulté éprouvée à définir ce qu'est un col, réside sans doute dans la diversité des logiques en présence. Il semble que l'on puisse en définir quatre :

1) la logique populaire , ici la notion de col est inséparable, d'une forme de relief caractéristique (affaïssement sur une crête), mais aussi de la présence d'une voie de communication (de la route carrossable au simple sentier) introduisant une double notion historique et géographique.

2) la logique scientifique des géographes : un col existe s'il obéit aux critères des formes du relief définis par la discipline (dépression sur une crête, formant passage, inscrit ou non dans l'histoire).

3) la logique des nomenclateurs (les 1er, ceux des cartes militaires) qui, tout en s'appuyant sur le témoignage populaire, privilégient le point de vue national pour la dénomination; ils étaient, souvent, ignorants des parlers locaux et plus ou moins bien formés aux définitions scientifiques.

4) la logique des «rectificateurs» (membres des sociétés alpines), connaisseurs de la montagne, parfois des dialectes; prenant le parti des autochtones, restituant alors assez fidèlement les appellatifs et les noms propres populaires ; dans un souci de donner une apparence de scientificité à leur pratique, tendant parfois à instituer leurs conception et choix de dénominations, pratique poussée à l'absurde, accordant le statut de col à des dépressions infranchissables par le commun des mortels.

Une confusion des genres est née de ce concept improvisé, variable suivant les régions. L'essentiel de l'arbitraire des cartes porte sur le choix du déterminant (col, pas, brèche, collet, etc., ou rien du tout) et le problème concerne moins la montagne, que les piémonts où le choix de nommer «col» l'un des passages historiques entre deux localités relève de l'arbitraire. Pourquoi celui-ci et pas son voisin aussi «col» que lui? D'où les frustrations de membres de la Confrérie. Les cartes sont lacunaires, particulièrement pour ce qui concerne les cols secondaires ou les passages tombés en désuétude. Il serait difficile, mais pas sans intérêt, dans une perspective de restauration du patrimoine, de se lancer dans un inventaire plus exhaustif des passages de moyenne et basse montagne, c'est à dire dans une cartographie se donnant pour objectif, sur

la base de documentations (cartes anciennes, cadastres actuels ou anciens, chroniques ou guides locaux, etc.), de restituer les cols oubliés.

Remarque participant autant de l'étymologie que de la définition. Pour un moderne, un col est un point bas dans une chaîne de montagne, pour un Romain ou un Gallo-romain, c'était au contraire le point le plus haut d'un itinéraire. Cette remarque, illustrée par des exemples tels que: Gravus mons sur la table de Peutinger (col de Cabre actuel), Mont Iseran sur la carte de Cassini (col de l'Iseran) ou Mont Sion (col de Sion), point le plus haut de la route Genève-Annecy, justifie l'introduction de mont et mons dans le glossaire où figurent déjà leurs équivalents tels que le basque «mendi» ou le gascon «cap».

AU SUJET DES LISTES DE COLS ÉTRANGERS

Il me semble dommageable de prendre une position radicale : l'alignement du contenu des listes des autres pays sur la règle du jeu française (il ne s'agirait alors plus de règle du jeu, mais bien de règlement). Une telle décision cartésienne me paraît incompatible avec la liberté de décision et les sensibilités spécifiques des collègues étrangers et n'aurait d'ailleurs que peu de chances de s'imposer. Ayant reconnu que l'existence d'un col, sa définition, pour autant que l'on puisse en dégager une, doit plus à des notions culturelles qu'à une définition géographico-morphologique précise, il est surprenant de vouloir des critères locaux à un ensemble relevant d'autres modes culturels. Pourquoi refuser à l'Autriche son mode de détermination des cols s'il s'avère qu'elle ne possède pas de tradition de nomination des cols analogue à la notre ? Un pays comme la Norvège dispose-t-il d'une cartographie identique à ce que l'IGN peut nous offrir ? Les traditions toponymiques belges, anglaises, écossaises, irlandaises, etc. sont-elles suffisamment proches des nôtres pour y appliquer la «règle du jeu» ? La France s'est taillée une solide réputation, ses idées doivent s'imposer auprès des «peuplades» environnantes n'ayant pas eu la chance de connaître le génie français. Une tentative de colonisation, même intellectuelle, ne semble pas la solution idéale. Elle apparaît comme antinomique des fondements de notre tradition et relever plus des modes de raisonnement du 19ème siècle que de ceux du proche 21 ème. J'ose espérer que nous adopterons, une position libérale en ce domaine.

Ce sujet mériterait d'autres développements, de nombreux commentaires, s'il vous intéresse n'hésitez donc pas à me faire part de vos réflexions ou de vos interrogations, je m'efforcerai d'y répondre.

(*) une ou deux centaines suivant que l'on se réfère au glossaire établi à partir du «Chavot» où à celui que j'ai obtenu à partir de sources extérieures (voir mon article «Comment appeler un col en France ?»)

Michel de BREBISSON N°1315
de MEYLAN (Isère)

PETITE DIGRESSION...

La revue du club des «Cent Cols» arrive dans nos boîtes aux lettres en même temps que le printemps. A l'aube d'une saison cyclo qui s'amorce, elle ouvre des horizons nouveaux, prête au rêve et cet état d'esprit s'est perpétué sans faille depuis déjà 26 ans... le bel âge . Néanmoins, il me semble apercevoir à l'horizon quelques nuages qui portent ombrage à l'esprit comme à la règle de notre confrérie. Pardonnez-moi si les réflexions qui suivent sont ennuyeuses et si éloignées de la joie toute simple de pédaler en toute innocence, ce qui est le cas de 99,9 % d'entre nous, mais je sens la nécessité de donner un point de vue, espérant en cela me faire comprendre et susciter la réflexion.

Je trouve fort intéressante la recherche étymologique concernant le mot «col» (voir page 36). Elle nous fait découvrir toute la richesse du français issue de la diversité de nos langues régionales. Nous pouvons naviguer entre «ports» et «pas», «brèches» et «baisses», «lépoas» et «golets»... C'est un plaisir et un enrichissement intellectuel surtout à notre époque qui redécouvre l'importance de notre patrimoine. Il est vrai qu'un col possède sa définition géographique, celle, en gros, figurant dans les pages d'un dictionnaire. Cependant, chacun sait qu'aucun col ne ressemble à un autre et vouloir les faire entrer dans des catégories géographiques, ou plutôt topographiques, est une mission bien difficile. La confrérie des «Cent Cols» ne s'est pas posé de problèmes métaphysiques et sa «règle du jeu» indique, en simplifiant, qu'un col existe s'il est nommé, écartant ainsi toutes les opinions subjectives sur la «qualité» de tel ou tel passage. Libre à chacun de mépriser les taupinières corses, de n'apprécier que les géants au dessus de 2000m (si possible avec accès non revêtu..) ou encore de sortir la règle à calcul pour ne sélectionner que les cols dominés par des sommets environnants dépassant d'au moins 10 m le col en question, etc, etc... La liberté est la plus totale, encore faut-il ne pas vouloir imposer à tous SA vision toute personnelle du col idéal ! Je reste attaché à notre «règle du jeu», si simple, si naïve et qui continue à séduire 200 nouveaux membres chaque année. Ceux-ci ne boudent pas leur plaisir et c'est bien en toute connaissance de cause qu'ils viennent nous rejoindre, y compris de l'étranger.

Et pourtant... il me semble percevoir une remise en cause de cet esprit . Bref, aujourd'hui doit-on modifier cette «règle du jeu» ? Voire, serait-il possible de la contourner car elle serait devenue un obstacle (à quoi ?...). A y bien réfléchir le débat pourrait se résumer ainsi:

Si un col n'existe que s'il est nommé, pourquoi ne pas nommer un col pour qu'il existe ?

Après tout, il suffit de préparer avec soin une pancarte annonçant «col de quelque chose» (au libre choix de l'artiste) et ensuite d'aller la planter là où on aurait plaisir à voir pousser un col, et le tour est joué.

Attention, comprenons-nous bien, si sur cette pancarte figure un nom de col (mot «col» cité expressément) découvert dans un patrimoine oublié, la démarche me paraît louable et doit même être encouragée. Par contre, s'il ne s'agit d'inscrire qu'un nom choisi parmi ses amis (cas déjà observé) ou inspiré du village voisin ou de tout autre lieu à la portée de la main, je crois, hélas, que la démarche frise la malhonnêteté. Il y a là, vous l'avez bien compris, une faille dans notre «règle du jeu» et elle a été parfois mise à profit. Pire, je lis (article cité) qu'après tout une «position libérale» devrait être adoptée pour officialiser cette pratique... D'où la défense des listes de cols dont nous disposons pour quelques pays étrangers à savoir : l'Autriche et la Norvège. Or, que pouvons nous lire dans le préambule de présentation de ces listes au chapitre «dénomination» : (point essentiel de notre «règle du jeu» comme expliqué plus haut) ? Je le cite : « De nombreux petits cols ne sont mentionnés ni sur la carte OGK, ni sur la carte OK au 1/50000° (cartes autrichiennes). Pour éviter de longues recherches, j'ai désigné ces cols du nom de points géographiques proches dans l'ordre d'importance suivant : nom d'alpage, de fossé, de sommet, de localité.» (fin de citation)

J'en conclus que ces cols (certes géographiques) ne portant aucun nom, l'auteur de la liste leur en a trouvé un ! On peut ainsi apprendre qu'un col peut porter le nom d'un fossé !

Bien entendu je réfute quelques outrances énoncées dans l'article déjà cité (voir p 36). Pour moi, les pays voisins ne sont pas habités par des «peuplades» sous-civilisées auxquelles le «génie» français s'apprête à apporter sa lumière, ceci est choquant ! Je pose seulement deux questions auxquelles chacun voudra bien réfléchir :

1) La liste dressée par **UN** cyclo étranger pour son propre pays pourrait être contredite par le travail d'un AUTRE cyclo s'attelant à la même tâche. Chacun d'eux proposerait des noms de cols selon leurs propres désirs. On aurait ainsi deux listes antinomiques, établies de façon sincère, mais laquelle serait la bonne? Poser cette question, c'est déjà reconnaître qu'une liste dressée dans ces conditions n'est pas fiable !

2) Si dans un esprit de tolérance en direction des «peuplades» environnantes, afin de m'approcher au mieux du «XXI^e siècle» qui sera libéral, je pouvais enfin admettre que les Autrichiens ou les Norvégiens sont maîtres chez eux et qu'une de leurs libertés fondamentales est de baptiser leurs cols du nom qui leur chante, alors, je revendique, au nom de l'égalité, pour les Français, le droit d'en faire autant ! Pourquoi, diable, eux et pas nous ? Ainsi, à vos pancartes, à vos stylos, à vos clous et marteaux ! Il doit bien y avoir près de chez vous un passage dont vous aurez l'honneur d'être le parrain et dont le nom pourra figurer en bonne place dans votre liste annuelle envoyée à Henri Dusseau... Cette deuxième solution aurait, du reste tous mes suffrages car elle éviterait la rédaction et la mise à jour d'un guide et de ses additifs annuels, un travail parfois fastidieux qui ne serait plus indispensable car chacun définirait, selon ses propres vues, ce qu'est un col digne de figurer dans sa liste personnelle. Finies les frustrations !!

On voit là quels sont les risques encourus lorsqu'on sape le fondement de tout club, de toute association, de toute société même : sa «règle du jeu», librement acceptée. Si telle était la pente suivie, j'avoue bien sincèrement que je ne me reconnaîtrais plus au sein de la confrérie. Je m'en éloignerais, sans bruit, mais pas sans avoir souhaité : Bonne route à tous.

René POTY N°530, de CHAINAZ-les-FRASSES (Haute-Savoie)

LA SOUTANE ET LA BÉCANE

En dépit des révolutions et même, ce qui est pis, des périodes d'impopularité, le prêtre continue à porter la soutane. Il fait exception à la règle des sociétés modernes, chez lesquelles l'uniforme n'est plus admis que pour les militaires.

La bonne tenue du clergé français est un fait admis du monde entier. La soutane est un porte-respect qui agit d'abord sur celui qui en est revêtu. Le public est sévère pour le prêtre, en France plus qu'ailleurs. D'aucuns poussent un peu loin l'application de la maxime : «Un prêtre n'est pas un homme comme les autres».

Les usages ecclésiastiques sont tenaces : ils deviennent facilement des obligations. Naguère, le curé de campagne était inévitablement un piéton, inséparable de son bâton, moins élégant que solide. Quand il avait quelque aisance, il se payait cheval et voiture, et en faisait profiter ses confrères moins bien partagés. Plus anciennement, les curés qui le pouvaient possédaient un bodet, et faisaient leurs courses au petit trot. L'usage en est perdu. La bicyclette a remplacé le cheval, non sans peine. Ce fut une affaire, une affaire d'Etat, de savoir si les prêtres pouvaient enfourcher la bécane. Les moeurs sont devenues plus fortes que les règlements, même ecclésiastiques. Aujourd'hui, ce sont les évêques qui font cadeau aux curés de la bicyclette dont ils ont besoin pour exercer leur ministère. On commence déjà à offrir des motocyclettes et même de petites automobiles à ceux qui ont de grands espaces à parcourir. L'Eglise a toujours embarqué la vérité évangélique sur tous les véhicules qui passaient à sa portée. Bientôt elle enverra, sans doute, ses missionnaires par un service d'avions. Elle trouverait des aviateurs au besoin parmi les prêtres anciens combattants.

Extraits du livre de Mgr Julien d'Arras - «le Prêtre» - (1925)

NDLR : Etonnants documents transmis par un ecclésiastique, membre de notre Confrérie.

LA FORTUNE VIENT EN GRIMPANT

Il pleut. 8 heures du matin. Coincé dans la petite chambre d'hôtel de Briançon, j'attends. J'avais prévu d'aller recueillir le sacro-tampon de l'Izoard, un tampon sacré BPF de légende, mais voilà, nous sommes en plein nuages, il pleut à torrents, à 1200 m d'altitude... alors à 2360 m...

Midi, il ne pleut plus. Le plafond céleste ne rampe plus à ras de terre mais a repris sa place au-dessus des têtes. Les nuages prennent forme et blanchissent, c'est encourageant.

13h.30, le soleil brille de tout son éclat, le ciel est du bleu le plus pur, nous sommes le 21 juin, c'est le premier jour de l'été. Il n'a pas fallu deux heures pour transformer une ambiance de novembre en un temps radieux. Il aurait fallu trois jours pour arriver au même résultat sur mes terres champenoises !

14h. J'attaque les premières pentes cahotantes qui m'extraient de Briançon. La route de la vallée de la Cerveyrette apporte la preuve des dernières intempéries : larges bandes de graviers boueux, rigoles d'eau courante, plaques de cailloux et par-ci par-là, blocs de roches de la grosseur d'une cocotte-minute.

A Cervières, la route abandonne la Cerveyrette pour suivre le cours de l'Izoard et ne plus le lâcher jusqu'à sa source près du col. Le petit torrent roule des eaux grises tumultueuses. Il roule plus fort que moi qui ai adopté le 30x28 ; j'ai tout mon temps et surtout les moyens limités de l'homme de la plaine qui n'a plus 20 ans. A propos, c'est hier soir que j'ai rencontré une dame cyclo effectuant en solo, toute seule si vous préférez, son tour de France (le vrai, celui de l'U.S. Métro). Elle m'a tout raconté, ses combats, ses aventures, sa ténacité : vélo, bagages et cyclo(te), elle hisse le tout et vient à bout de toutes les pentes avec un 26x30. Non, je ne me suis pas trompé : plateau de 26, pignon de 30. Du coup ça élargit le champ de mes possibilités.

Bref, je grignote. Deux jeunes allemands m'ont doublé, puis un retardataire, mais quelques centaines de mètres plus loin, je les ai rejoints ; ils font la pause sur le bas-côté de la route. J'atteins le Bois de Péméant. Un couple prend le frais installé sur le bas-côté, table de camping, fauteuils, voiture à portée de main. Quand je dis le frais, je pourrais dire le mouillé, tout est trempé, herbes, arbres, pierres, terres. Bref, voici les virages routiers signalés par un double chevron sur la Michelin. Devant moi, un couple de marcheurs coupe au plus court par le sentier ardu qui monte tout droit tranchant toutes les courbes du ruban de bitume.

Dernier virage aigu, derniers sapins, souffle court, coup d'oeil au-dessus, pas de doute le plus dur est derrière ; alors à mon tour petite pause sur le bas-côté. L'herbe brille de mille vifs petits éclats, les fleurs de toutes couleurs parsèment de taches multicolores le tapis verdoyant. Mais qu'est ceci ? Là, posé sur l'herbe, à portée de main de la roue avant de mon vélo, déchet incongru dans cette pure nature, un petit carré de papier plié, ça ressemble... oui l'aspect, la couleur... ça ressemble à un billet de banque plié et replié. La curiosité l'emporte. Je ramasse le papier. Il est trempé, détrempé, dégoulinant, plus mou qu'un chiffon, et ce que j'en vois ressemble vraiment à un billet de banque plié en huit. Je déplie doucement et c'est... mais c'est bien sûr... un billet de cent francs.

Tiens, voici le couple de marcheurs croisé tout à l'heure. Ils passent près de moi, on se salue, on se sourit, mais la trouvaille, c'est trop tard pour eux.

J'étire précautionneusement le cadeau de l'Izoard et l'étends à l'abri d'un envol impromptu dans le sac de guidon où je pense qu'il va pouvoir sécher en toute quiétude.

Tiens, voilà mes trois cyclos allemands qui passent près de moi ; pas de pause cette fois-ci, pas de trouvaille non plus. Faut pas rêver...

Voici le Chalet Napoléon. Le vent glacial des cimes règne en maître, il a chassé les derniers miasmes du matin, le bleu-roi céleste règne en souverain incontesté. Tout de même un petit café sera le bienvenu et l'occasion de demander le sacro-tampon. (de toute façon, au col tout est fermé, aussi, méfiant, j'ai photographié mon vélo au pied de la Stèle-souvenir, sous les yeux étonnés d'automobilistes emmitouflés). Et c'est l'occasion de tester mon beau billet de cent francs. Il est là, tout sec, tout beau, tout craquant, tout aplati dans mon sac de guidon.

Le cafetier l'a pris sans hésiter, il a tamponné sans hésiter et il m'a dit sans hésiter : «Ce matin vous ne seriez pas venu jusqu'ici, il y avait de la neige et une bonne épaisseur ! « J'en suis resté éberlué».

J'ai repris mon tampon, ma monnaie, mon vélo et me suis lancé dans la descente. Doucement... quelquefois que... Mais faut pas rêver ! un cyclo qui grimpait m'a crié : «c'est bon là-haut ?»

«Oui» lui ai-je hurlé. Peut-être que lui aussi, sur le bas-côté... faut bien rêver... De toutes façons, quelle que soit la forme qu'elle revêt, c'est sûr, la Fortune vient en grim pant.

Gabriel BARILLET N°2959
de REIMS (Marne)

L'EVÊQUE ET LE VÉLO

Monsieur l'Abbé,

Je vous autorise pour l'année 1909 à user de votre bicyclette mais seulement aux conditions suivantes:

1 - Vous ne devez vous en servir que strictement pour les besoins du ministère. Les fidèles n'accepteraient pas, au moment où nous devons demander votre traitement à leurs aumônes, que vous usiez de cet instrument de luxe pour des promenades ou des parties de plaisir.

2 - Vous ne devez jamais vous en servir en traversant les bourgs - encore moins les villes - vous paraîtriez alors provoquer impudemment l'opinion publique qui, surtout dans les temps actuels, accepte mal ce genre de locomotion.

3 - Vous aurez soin d'aller toujours à une vitesse très modérée. Quel scandale vous provoqueriez, quelles responsabilités vous assumeriez, quelle peine enfin vous éprouveriez si, par une vitesse exagérée, vous veniez à subir ou à causer un accident et surtout un accident mortel ! 4 - Vous n'userez enfin que d'un instrument sur lequel vous puissiez, en conservant votre soutane, observer toujours une tenue extérieure absolument convenable.

5 - Vous ne sortirez jamais du Diocèse avec votre instrument si ce n'est tout au plus quand, habitant une paroisse limitrophe d'un Diocèse voisin, vous devrez aller y visiter un confrère rapproché de votre paroisse.

6 - Dans le cas où toutes ces prescriptions ne seraient pas strictement observées, vous ne seriez pas surpris de vous voir retirer la présente permission, même en cours d'année.

Je vous prie, Monsieur l'Abbé, d'agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

Le Mans, le 20 février 1909.

CHASSE AUX COLS CORSES

Après une nuit de voiture pour rejoindre Nice et 4 heures de traversée à bord d'un superbe navire à grande vitesse, nous débarquons à Ajaccio et arrimons les sacs pour réaliser notre tour de Corse... Un vieux rêve pour chacun d'entre nous. Pensez-donc, j'ai acheté ma Michelin n° 90 en 1981! la consultant de temps à autre en me disant qu'un jour j'y poserais bien les roues de mon vélo.

Nous sommes trois amis à partager ce voyage, bien rodés à rouler ensemble, après de nombreux BCMF et Paris-Brest-Paris 91 en commun. Aucune inquiétude sur l'homogénéité du groupe. Jean est l'organisateur, il nous a tout préparé (découpage des étapes, réservation des hôtels...) et rien n'est laissé au hasard. Seul inconvénient : Jean ne chasse pas les cols ! Il est plutôt du genre rationnel qui pour aller d'un point à un autre va chercher certes un itinéraire touristique (roue de 650 oblige !), mais ne va pas zigzaguer de droite et de gauche pour aller butiner quelques nouveaux cols pour allonger une liste que de toute manière on ne clôturera jamais... Alors à quoi bon ! Roger et moi-même on est plutôt chasseurs de cols et même du genre braconnier quand l'occasion se présente. A ce propos, les BCMF sur un jour et demi, c'est super !

Alors, dilemme ! Comment concilier les envies et les goûts de chacun ? Eh bien la solution est venue d'elle-même: route en commun jusqu'au pique-nique du midi puis «quartier libre» pour l'après-midi avec rendez-vous à l'hôtel le soir. Quel séjour : Bonifacio et son inévitable visite en bateau (à ne rater sous aucun prétexte), plage de Palombaggia, col de Bavella (Jean a fait l'aller-retour depuis Zonza... un vrai cyclo je vous dis), cols de Verde, de Sorba, Corte où nous nous trouvons dans le même hôtel que Marcel et Marie-Thérèse Sarrazin qui encadrent le Tour de Corse FFCT. Par la suite, nous les retrouverons presque chaque jour sur la route, nos itinéraires étant sensiblement les mêmes. A Corte, le serveur de l'hôtel ne comprend pas que nous ne soyons pas dans la même salle de restaurant que le groupe FFCT. Je lui explique que nous, nous sommes FFCT Canal Historique...

Suite du voyage, Piedicroce, Bastia, Tour du Cap Corse, étape à Nonza (Hôtel à recommander), désert des Agriates, Belgodère, belle série de cols jusqu'à Olmi Cappella, puis Pioggiola où Jean va s'incliner sur la tombe d'un ami cyclo qui lui avait fourni de nombreux renseignements pour ce voyage. Vient le col de la Bataille (le plus dur !) et Calvi la magnifique. Jean nous reparle souvent de ce repas dans un restaurant de légionnaires où la serveuse, son décolleté (on s'y connaît en décolletage en Haute-Savoie) et son tatouage sur un sein lui valurent un début de conjonctivite ! (son épouse ne lira pas l'article, il n'est pas aux Cent Cols!)

Descente par la côte jusqu'à Ajaccio, et les mots me manquent pour décrire ces paysages extraordinaires (Porto, Piana, Cargèse). Dernier jour, Jean reste pour visiter Ajaccio. Avec Roger, nous allons cyclo vers le sud-est, devinez pourquoi... Nous croisons un imposant peloton (environ 120 cyclos) c'est déjà fini...

Bilan en tout point positif : cols faciles dans l'ensemble, routes calmes et pas aussi défoncées qu'on veut bien le dire, coût modique des hôtels (Jean a marchandé tous les jours!), accueil des Corses très sympathique. Allez-y, vous ne serez pas déçus.

A l'automne, c'est l'assemblée générale de notre Club. Aux questions diverses, Jean se lève et d'un air grave déclare qu'il a une communication importante à faire à tous les membres présents. «Suite à un voyage en Corse... je vous passe tous les détails... j'ai l'honneur de remettre à Roger et à Pascal le diplôme des chasseurs de cols Corse 1997» Et là, il nous sort d'un grand sac, deux cadres dans lesquels sont collés des cartouches usagées, un collier de chien (tout cela trouvé en Corse et ramassé à notre insu) un tube de Sportenine...

Hilarité générale, photos souvenir. La soirée se termine par un diaporama de Christophe Guitton (un des ténors de notre Confrérie) sur un voyage cyclo-muletier dans les Alpes l'été dernier qui ramène nos cols corses à une gentille promenade pour débutants.

En conclusion, convivialité et tolérance doivent rester les ingrédients nécessaires à notre passion, l'essentiel étant de ne pas se prendre au sérieux... et si j'avais la liste exacte de tous les cols franchis par l'ami Jean, je l'aurais volontiers inscrit au Club des Cent Cols à son insu car il a largement rempli les conditions... Je vais y réfléchir...

Pascal COURVALIN N°1149
de CHAUMONTET (Haute-Savoie)

PAS BEAU LE REGARD HAGARD DU VÉLO ÉGARÉ DANS LA GARE !

C'est de ma faute. J'aurais dû lui parler plus tôt. Peut être, déjà lui en toucher un mot quand il était si fier d'être face aux Tre Cime, ou encore quand il rêvassait dans le calme fleuri de la région de Dobbiaco. Je ne voulais pas lui en parler trop tôt. Je craignais que, fâché, il soit capable de chercher tous les silex pointus du Campiogoto, qu'il refuse de se placer sur le 28/23 dans la montée de Sezza, où encore qu'il ronge son frein dans la dernière descente vers Trieste.

J'aurais du, mais voilà, j'étais tellement insouciant, tellement heureux de pédaler dans d'aussi beaux paysages, tellement joyeux dans cette liberté de traverser à mon gré tant de régions inconnues...

C'est dans le grand hall de marbre rose de la gare de Trieste que je le lui ai dit. Il s'était d'abord étonné de me voir parler de lui avec une jolie employée endimanchée. Le plus dur fut quand je lui mis sa carte de voyageur autour du cadre et que je lui dis qu'avec cette décoration, bien méritée, il allait pouvoir se reposer, de Trieste à Padoue, dans le wagon spécialement réservé aux vélos de sa classe.

Quelle scène! J'étais un sans coeur ! Lui, qui, de bon gré, avait accepté de rouler dans le déluge, qui m'avait fait connaître les joies du Stelvio, lui qui m'avait permis de m'émerveiller aux couleurs des Dolomites et qui n'avait jamais refusé de me hisser au sommet du Ventoux. Maintenant j'allais le jeter dans un wagon, sans fenêtre ! Passe encore, mais qui plus est, avec des bagages sans roues ! Il allait voyager non seulement, sans rien voir, mais encore dans le bruit mille fois répété de jantes nues sur le fer de la voie. Il ne supporterait pas, il s'échapperait... j'eus beau lui promettre que, rentré en Belgique, c'est lui qui choisirait les chemins du Condroz, que je le nettoierai tous les dimanches, et que s'il le voulait, il pourrait regarder la télé tous les soirs. Je lui ai même promis qu'il pourrait aller se reposer sur les plages des Saintes ; et je sais combien cela me coûte ! Rien, rien, il ne voulait rien entendre.

J'ai du l'attacher. Et j'ai bu deux bières à sa santé pour ne plus l'entendre crier.

Jacques FRANCK N°4134
de NEUPRE (Belgique)

S'ASSEOIR SUR LA «CADIÈRE»

Et puis, comme dans un rêve, il est là, le 1000^{ème} col et ce moment que j'attendais depuis si longtemps.

Après plus de 20 ans de balades en montagne, après tous ces cols escaladés (dont 55 à plus de 2000m. d'altitude et de nombreux franchis plusieurs fois), les yeux pleins à jamais de tous ces paysages, la peau salée par la sueur des efforts gratuits, halée par vents et soleil, et tannée par l'air vif des sommets, la chair meurtrie par de vagues chutes dont je ne me souviens même pas, le coeur riche de l'amitié de copains d'escalade, j'ai presque envie de pleurer au sommet du col de la Cadière (241m).

N'allez tout de même pas croire au sentimentalisme exacerbé que l'on prête si facilement aux poètes, noble catégorie dans laquelle on me fait parfois l'amitié de me classer. Je viens plus simplement de passer un cap significatif, d'atteindre l'un de mes objectifs de longue haleine et il va m'en falloir impérativement fixer de nouveaux car la vie n'a de sens que lorsqu'on va de l'avant. L'une des composantes les plus riches du bonheur c'est l'espoir de l'obtenir, c'est la quête toujours recommencée, et le vin est d'autant meilleur qu'on a su l'attendre longtemps.

Je pourrais laisser là mon récit et même, pourquoi pas, charger le vélo sur la voiture, car le but de la journée, de l'année même est atteint. Mais je pédale sur un nuage et la petite rampe (83 m de dénivelée) qui m'emmène par la route goudronnée au col Notre Dame (324 m) me semble toute plate.

La mer disparaît dans la brume tandis qu'à vive allure je fonds sur le col des Lentisques (261 m), richement doté d'un panneau sommital puis remonte brièvement sur la baisse des Sangliers (250 m). La descente sur le col de l'Evêque (159 m), le 16^{ème} et dernier de la journée est rapide et tortueuse et le revêtement de la route est à peine plus confortable que les pistes empruntées au long de la sortie.

Je souhaite, en conclusion à mon petit récit, «philosopher» un petit instant sur le Club des Cent Cols, premier responsable de ma passion dévorante pour les cols et vous faire part de quelques réflexions.

Au début, jeune (ou moins jeune) cyclotouriste, on souhaite y parvenir pour rejoindre une Confrérie prestigieuse, en se lançant à soi même un défi qui peut paraître insensé, en particulier à ceux qui ne font jamais de sport. C'est alors une période intense où chaque col nouveau est savouré comme autant de victoires et je connais des cyclotouristes qui en sont restés là, s'estimant satisfaits de ce résultat. Puis, les cent premiers cols franchis, on se dit qu'après tout, on pourrait faire beaucoup mieux; qu'il y a encore tout près de chez soi (et en particulier en Ardèche et dans la Drôme) tant et tant de cols à franchir; qu'on est jeune et qu'il faut en profiter pour se mesurer aux grands cols qu'on ne pourra peut être plus franchir quand on s'avancera dans l'âge... On progresse alors très vite dans le nombre de cols escaladés chaque année, période sportive avant tout.

Ensuite, on se met à regarder d'un peu trop près le «Tableau d'honneur» de la revue du Club des «Cent Cols» et arrive alors une période moins conforme à l'éthique fédérale pendant laquelle l'objectif majeur semble être de doubler le copain de club ou cet inconnu qui se trouve juste devant vous au «classement» et qu'on se jure de voir derrière sur la prochaine revue annuelle. On en vient alors à privilégier le nombre de cols franchis au détriment de la convivialité et de la découverte ce qui, convenez-en, est plutôt dommage.

Et puis, l'expérience aidant, la sagesse vient. On franchit peut être moins de cols, mais on les apprécie d'autant. On se met à vouloir faire des adeptes et à partager la joie que procure un effort gratuit, sans supporter ni spectateur, sans adversaire autre que soi même et la route, sans récompense, sans drogue ni argent, en se disant qu'on est sans doute les derniers représentants du véritable esprit olympique.

Alors, quand le soir descend et qu'on arrive au terme du voyage qu'on s'était fixé, quand le millièm^e col se

profile, on choisit pour le franchir non pas le plus grand, le plus haut et le plus difficile mais, peut-être par dérision et parce qu'on ne se prend pas au sérieux, de s'asseoir pour ce grand passage au col de la chaise, ou si vous aimez mieux, et en provençal s'il vous plaît, sur la «Cadière» !

Rolland ROMERO N°1269
de la VOULTE (Ardèche)

AUX ASSISSES D'ALÈS

Présent aux assises d'Alès dans le Gard
A la rencontre des grands montagnards
Avec dans la tête, beaucoup de questions
Que j'espérais poser, à nos champions.

De leurs expériences, je pensais profiter
Hélas bien vite, j'ai dû déchanter
Pour certains c'est net, leur souci majeur
Pas rétrograder, au tableau d'honneur.

J'ai vu le râleur, qui jamais content
Veut modifier, tout le règlement
Mais quand on lui dit, faut participer
Il n'a pas le temps, il va pédaler.

Puis j'ai entendu, le très beau parleur
Qui n'a rien à dire, durant un quart d'heure
Et celui qui, refusant le micro
Ne s'adresse qu'aux membres du bureau.

J'ai suivi aussi, discret dans un coin
Un très grand monsieur qui ne disait rien
Pourtant croyez-moi, c'est un amiral
Notre Maître à tous, Gustave Vidal.

Mais j'ai vu surtout, le plus important
Un bureau sympa, et très compétent
Mon meilleur souhait, pour le nouvel an
C'est de les garder, encore longtemps.

Henri GRAVEZAT N°3414
de VILLENEUVE-lès-AVIGNON (Gard)

INITIATION

L'histoire se passe sous le soleil de Savoie, lors de la grand-messe annuelle des cyclotouristes, à Albertville, en ce jeudi de prière consacré à la communion de masse des fidèles de la Semaine Fédérale.

Comme de coutume notre groupe de pèlerins se sent peu motivé par ce bain de foule sous la canicule, et avec mon compère frère Philippe, grand pourvoyeur de vin de messe devant l'éternel, (souvenez-vous de Pâques aux 4 vents, page 58 de la revue 97), nous décidons d'organiser une cérémonie restreinte en altitude, plus près de notre saint patron Vélocio, ceci pour deux raisons, l'initiation de la novice Chantal, et pour célébrer le culte de Saint Perdoux, le père de notre ordre, dans son pays, et aussi pour satisfaire à sa demande de cols de plus de 2000 m., chose de plus en plus malaisée sur notre terre sainte.

Le lieu choisi pour cette journée initiatique est le cormet d'Arêches, culminant à 2109 mètres et hors des routes bruyantes et envahies par nos ennemis : les hérétiques à moteur.

Tout se prépare la veille au soir par une communion autour d'une table préparée par les novices moïnillons de notre frère Thierry, la soirée fut longue et le saint breuvage sera largement dispensé par nos petits protégés, père Albert, malgré toute sa verve ne pourra convaincre soeur Aline de l'accompagner sur les pentes pour quérir encore quelques inaccessibles images pieuses sur les sommets. Soeur Marie-Jo et soeur Josette les gazelles des cîmes ne se sentant pas l'âme porteuse ne se joindront pas à nous. Les cardinaux de l'ordre seront présents : Père Daniel de Nohic, le guide spirituel de la congrégation élitiste de Labastide St Pierre sera là, malgré son grand âge. Père Francis qui a tracé le chemin de cette croisade en tant que patron des saintes I.G.N prendra sous sa coupe la novice Chantal qui doit lui prouver, lors de cette journée, qu'elle est digne de le servir et de l'accompagner pour de plus grandes croisades et surtout digne de rentrer dans l'ordre, son seul col à ce jour est le col de Caunan à 598 m, qu'elle a gravi lors d'un brevet d'initiation de notre ordre du V.C.M. de 250 km. Sont également présents, frère Gervais, jockey des sommets, frère Pierre l'ermite de Nohic, frère Thierry qui abandonnera ses moïnillons à frère Jean-Yves pour un jour, frère Roger le compteur d'histoires pieuses qui nous arrive tout droit des hospices de Beaune, frère Albert qui rentre d'un pèlerinage d'un mois autour de la France, et enfin votre serviteur, frère Bernard de Castres, grand argentier de l'ordre.

Le lieu de rendez-vous se situe à Beaufort, pays du fromage, où nous allons nous approvisionner en vin de messe et nourritures terrestres de façon à pouvoir résister jusqu'au soir aux multiples embûches de notre pèlerinage. Le saint patron de la congrégation de Midi-Pyrénées, Don Felipe de Las Vacas, viendra même, malgré l'heure matinale, bénir l'expédition, avant de retrouver ses pairs à Albertville.

Après un copieux petit déjeuner, nous attaquons la pente, les sacoches surchargées de victuailles, quelques goulots dépassant sur les côtés. Nous effectuons une halte au joli village d'Arêches pour emplir nos gourdes de breuvage frais avant de rentrer dans le dur de la pente, nous laissons à gauche le bucolique col du Pré, qui sera escaladé le lendemain dans le cadre des pèlerinages officiels. Jusqu'au Lac de St-Guerin, nous transpirons abondamment, et c'est par couples que nous progressons, frère Pierre et frère Gervais en tête et en grande discussion sur l'avenir des petits gabarits dans la course démesurée aux longues distances, frère Philippe et frère Bernard qui sont des contemplatifs silencieux (par force), père Albert et père Daniel les vétérans devisent tout en essayant de ne pas perdre le contact, ensuite père Francis qui veille jalousement sur sa protégée, qui doit commencer à se demander si sa passion va durer encore longtemps, et fermant la marche, Roger qui se raconte l'histoire de «Paf le chien»; si vous ne la connaissez pas, vous pouvez lui écrire, par l'intermédiaire de son séminariste Père JACON. Frère Thierry lui est très en retard, ayant dû, avant de partir, dire la messe du matin à ses protégés. Notre arrivée au Cormet va se faire dans la sérénité et la joie devant les paysages qui s'offrent à nous, au loin le grand Mont vers lequel soeur Marie-Jo s'est aventurée mais sans son prie-Dieu à roulettes. Nous allons immortaliser par quelques prises d'image cet instant magique qu'est l'arrivée au sommet d'un col de + de 2000 m.

Il est grand temps de manger et nous nous installons dans l'herbe tendre, chacun sort de sa sacoche les victuailles destinées à la communauté des prieurs en méditation transcendante, le vin de Savoie, le bordeaux et surtout le Coutinel, vin préféré de notre Oenologue, coulent à flots. Frère Thierry; qui nous a rejoints, profite des dernières gouttes de ce sain breuvage. C'est à l'entame du Beaufort que nous allons avoir une apparition, Jean Fournol et J.Michel Bouillerot, perdus dans les montagnes savoyardes, nous indiquent le chemin à suivre pour ne pas perdre le sentier menant vers les 3 cols convoités pour l'après-midi. Nous nous mettons en prière devant cet envoyé du ciel qui va nous faire gagner beaucoup de temps et surtout réussir à atteindre notre objectif.

Nous nous lançons dans l'escalade, les prie-Dieu sur l'épaule, père Daniel commence à trouver la plaisanterie peu à son goût, mais il continue, frère Gervais ne comprend plus bien ce qu'il fait là, mais la peur de se perdre l'empêche de faire demi tour; quant à père Francis, il commence à se faire du souci pour sa protégée. Voilà 2 heures que nous poussons et portons sans voir la faille salvatrice au sommet ; c'est à ce moment que la deuxième apparition va avoir lieu : le Révérend Père Jacou et soeur Christine Bouillerot (oui la compagne de la première apparition), frère Roger s'est immédiatement prosterné devant son maître qui va nous indiquer le col des Génisses 2348 m tout proche. Cette révélation nous a remis de la joie dans les coeurs et c'est sur le vélo que nous allons franchir le col dans un décor grandiose et enchanteur. Frère Philippe immortalise ce moment pour l'éternité, les deux autres cols ne seront que pure formalité; il nous suffira de suivre la crête sur un sentier roulant, et nous recueillerons les cols de la Grande Combe 2356 m et des Tufs Blancs 2304 m. Il est maintenant 16 h et le ciel devient menaçant; il est grand temps de se remettre en route vers le monastère. Chantal, dans un état de béatitude avancée, veut faire comme les grands prêtres qui l'accompagnent et rouler dans l'herbe sans descendre de vélo; elle va se prendre une gamelle mémorable et se gardera bien de recommencer jusqu'au Cormet d'Arêches que nous rejoindrons rapidement. Nous décidons de communier à la sainte table par un pot de houblon à Beaufort. Cette halte nous sera fatale et nous allons attirer les foudres du ciel qui vont s'abattre sur nous et nous tremper jusqu'aux os. Mais encore cette fois ce pèlerinage restera gravé dans les mémoires. Rappelle toi Francis, surtout en ce moment, pas de boogui-boogui avant la prière du soir. Et toi Chantal bienvenue dans le saint des saints épiciuriens des Cent Cols.

A l'an prochain pour une nouvelle croisade.

Bernard AUSSILLOU N°1834
de MONTAUBAN (Tarn-et Garonne)

J'AI PRIÉ ST JUBARU

Il est encore tôt, 8 h, l'heure du petit-déjeuner, je le rencontre adossé à l'ombre d'un arbre alors que le soleil commence déjà à darder ses rayons ; quoi de plus naturel pour un cycliste ? Son Vélo-T-T est à ses pieds, il se restaure. Nos regards se croisent, nous nous saluons et je ne sais pour quelle raison, je m'arrête.

Je suis en route depuis 5h du matin au départ de Lanslebourg (Savoie), j'ai assisté au lever du soleil au col du Mont Cenis,(2.081m) ensuite descendu sur l'Italie à Susa (Italie-503m) et j'ai l'intention de remonter à Sestrière (2.033m) par la piste afin d'augmenter ma collection de 8 cols supplémentaires au-dessus de 2.000 m . Un article dithyrambique signé par le responsable territorial pour la Belgique, André Tignon, paru dans la revue «Le Cycle» m'avait enthousiasmé au plus haut point.

Et la suite ? j'ai prévu le retour à la case départ avec nouvelle ascension du Mt Cenis par l'autre versant. C'est ce que j'explique à mon sympathique bonhomme, qui tout de suite, additionne mentalement les dénivelées et les kilomètres et me propose tout de go de me ramener le soir au col du Mt Cenis si besoin est. Il me renseigne sur l'état de la piste et du profil de la randonnée car j'ai oublié le topo et les liras italiennes expressément achetées pour l'occasion. Pour celui qui connaît le trajet Susa-Sestrière, on n'a guère l'opportunité de dépenser ne fut-ce qu'une lire. Je le remercie chaleureusement et continue ma route vers le col de Finestre (2.176m). Etant plus âgé (67ans) et en VTT, il ne veut pas que je l'attende.

En cours d'ascension je ne peux résister au plaisir de mettre pied à terre pour jouir du panorama en toute sécurité car le macadam a vite fait place au chemin de terre, à la caillasse, aux ornières. Au sommet, alors que j'immortalise sur la pellicule le panorama, j'ai comme l'impression qu'une minuscule fourmi se promène sur la lentille du Nikon. Pas tant que ça ; à y regarder de plus près, car la fourmi grandit de plus en plus au point de devenir un minuscule cycliste, je reconnais mon compagnon de rencontre que je décide d'attendre afin de lui offrir une photo souvenir devant le panneau signalant le col.

Lui aussi est membre du Club des 100 cols (N°3891 - 22 cols nous séparent) et nous fraternisons de plus belle. De nouveau, il m'invite à continuer sans lui. Le revêtement exigeant une conduite prudente surtout dans les descentes, il ne faut guère de km pour qu'apparaisse «une grosse soufflette» sur le côté du pneu arrière suite à une accélération non contrôlée parmi la pierraille. Je suis encore en contemplation du spectacle au col de l'Assietta (2.472m) quand mon regard tombe sur cette excroissance qui exige une réparation immédiate. Par souci d'économie du pneu de réserve, une rustine fera l'affaire pensais-je ingénument !

Guère de km plus loin et plus bas, de méchants cailloux ont raison des 2 pneus en même temps. A l'autopsie : double crevaison à chaque pneu dont un déchiré. Je suis au km 36, il en reste 20 sur la piste. Heureusement, tout est prévu : pneus et nouvelles chambres à air font rapidement l'affaire. C'est sans oublier l'adversité qui peut parfois s'abattre sur un cyclo au-dessus de tout soupçon ; car de nouveau, de traîtresses aspérités cisailent les innocents pneus. La dernière chambre à air de réserve ainsi qu'une demi-boîte de rustines viennent à bout de cet incident. Je reprends la route prudemment; mais inconsciemment, mon regard est de temps en temps attiré vers l'arrière comme si une force mystérieuse m'y entraîne. I I eut été plus sage de regarder devant moi, inutile d'en dire plus, les lecteurs auront compris. Le reste de la boîte de rustines y passe. Nouvel essai, le pneu se dégonfle aussitôt. Je regarde désespérément autour de moi. 10 km plus tôt j'étais en admiration devant le paysage grandiose m'entourant, maintenant, à 10 km de Sestrière, il est déjà 16h., pas un chat, encore moins de cyclos. Je suis à plus de 100 km de mon campement avec 30 km de remontée pour 1700 m de dénivelée et je commence à perdre les pédales.- un comble! -

Je m'agenouille et mains jointes, je lance un appel désespéré à Armand JUBARU dont on vient de commémorer le 100ème anniversaire de la mort . Un petit mot d'explication pour les lecteurs curieux : c'est en mémoire d'Armand JUBARU qui trouva la mort un 14 juillet 1897, en dévalant à bicyclette le Mont Saint-Aubert que l'on doit l'appellation de ce lieu. Ce lieu sera rendu célèbre pour les cyclistes à partir de

1985, date à laquelle, sur proposition de l'Union Audax de Tournai, avec l'appui de la ville de Tournai, il est reconnu officiellement col, matérialisé par un panneau et figure sur la carte Michelin. Situé géographiquement entre le Mont-Saint-Aubert (149m) et un autre mont anonyme culminant à 108 m, le col de la Croix Jubaru revendique une altitude de 99 m.

Je ne sais combien de temps je suis demeuré prostré, mais un coup de sonnette suivi d'un chaleureux «besoin d'un coup de main?» me tire de ma torpeur. Si vous êtes perspicaces, vous aurez deviné de qui il s'agit. Bien sûr, ce n'est pas Jubaru lui-même, mais le compagnon de rencontre de la matinée qui termine paisiblement sa balade sans problème. Avec calme et expérience, il prend en main la direction des opérations ainsi que l'ultime rustine retrouvée dans le fond de la sacoche et assure une réparation temporaire qui permettra la liaison avec Sestrière.

Sestriere, haut lieu du sport alpin ne regorge guère de velocistes, car mon St -Bernard, c'est ainsi que je l'appelle maintenant est parti à la recherche de chambres à air. Il revient bredouille. Qu'à cela ne tienne, il prendra de l'avance lors de la longue descente de 45 kms vers Susa à la recherche de la membrane salvatrice. Le pneu est complètement à plat ayant renoncé à le regonfler tous les km, j'aperçois au loin un bras agité dans tous les sens et exhibant quelque chose que je devine être le matériel tant désiré. Le visage heureux, il m'annonce fièrement avoir enfin trouvé un magasin d'accessoires vélocipédiques.

C'est ici que les liras oubliées auraient été utiles pour rembourser mon Touring Assistance occasionnel qui a avancé l'argent. Je le rembourse en francs français avec un cours des plus avantageux.

Il est 18h ; enfin le moral revenait au beau fixe, mais de gros nuages noirs pointent le bout de leur nez dans la direction du Mt Cenis à 1700 m plus haut. Un rapide calcul me fait envisager une arrivée vers les 10h du soir là-haut, soit 23h30 au camping. De nouveau le doute m'envahit et alors que nos routes vont se séparer, lui vers sa voiture, moi vers les cimes ténébreuses, mon St Bernard me propose de me ramener à la frontière, m'évitant ainsi 20 kms d'ascension. Je ne sais pas refuser ! Merci St Jubaru et surtout merci à mon nouvel ami Jules Dejace.

Marcel LEFEBVRE N°3760
de BOIS d'HAINÉ (Belgique)

LIAISONS DANGEREUSES EN BISKAIÀ

Comme chaque année, Michel Mouget et moi-même avons programmé une semaine printanière en vélo de route afin d'épingler quelques nouveaux cols pour enrichir notre liste au Club des 100 cols.

Accompagnés par l'endurante Chantal Monnier, nous étions partis fin mai en direction du pays basque espagnol pour tenter de gravir plus de cent nouveaux cols au pays de Miguel Indurain, entre Bilbao et Pampelune.

Malgré un temps maussade, qui entraîna la réduction de certains parcours, nous pûmes escalader quotidiennement entre 10 et 20 cols sur des routes correctes. Et ceci tous ensemble...

Sauf le 1er juin où les choses se compliquèrent un peu ! Déjà le matin, au départ d'Urretxu (attention, la langue basque réserve quelques surprises...), sur les six cols programmés (Mandubia, Atagoéti, Astizaldea, Alto Pildin, Collado Santa Marina et Udana Mandatea) le quatrième col se révèle être un chemin blanc non revêtu !

Quatre kilomètres un peu délicats pour nos fragiles coursiers (qui pourtant en avaient déjà vu d'autres) et nous franchissons sans encombre le col en nous laissant glisser entre la grisaille de la piste et celle du ciel...

L'après-midi nous offre un ciel plus ensoleillé au départ de Tolosa. Sept cols au programme pour 60 km, pas de quoi s'inquiéter à priori...

Dès la sortie de Tolosa, nous nous retrouvons sur la route Nationale 1 transformée en autoroute. Après 5 km de folie et d'hésitations, nous attaquons une délicieuse route allant à Abaltzisketa (essayez de le dire sans respirer !) par une petite crête panoramique agrémentée de 2 cols.

La recherche du Col d'Arrimitéa au-dessus d'Amezketeta pose un nouveau problème car nous l'avions situé sur la carte tout près du village, à quelques 200m. En réalité les 200m horizontaux deviennent 200m verticaux, ce qui n'est pas la même difficulté !

Après ces complications épuisantes, Chantal souhaite revenir au plus vite à l'hôtel et nous décidons de nous séparer au prochain carrefour, les garçons ayant encore trois cols à franchir...

Mais Chantal se trompe de carrefour et plonge dans la vallée sans nous avoir revus. Constatant son erreur, et la sachant tout près de l'hôtel (4 km), nous ne l'attendons pas... Mais écoutons son récit :

«Arrivée à la Nationale 1 je ne vis personne, du moins pas les cyclos que je cherchais. Alors je remontai... Oui, j'avais les cuisses un peu lourdes et pensais bien rentrer par le chemin le plus court. Mais, même face à la pancarte «Tolosa», lieu de notre hébergement, je ne voulais pas abandonner les garçons sans le leur dire. Alors je remontai... Arrivée au Carrefour, à l'endroit même où ça avait cafouillé, là où les garçons avaient malencontreusement disparu, je m'installai afin d'avoir une vue imprenable sur la route du dessous, et le carrefour du dessus. Et ce fut au tour du vélo que j'avais dans la tête de trotter. Je me fixais une heure d'attente : il était 18H00, je resterai ici jusqu'à 19H00, puis basta ! (on était en Espagne...) 18H30 : Personne. Un petit tour dans ce triangle qui ressemblait de plus en plus aux Bermudes et occupation d'un nouveau poste d'attente. Des vélos, des motos, mais toujours pas les garçons... Que s'était-il passé ? Comment avaient-ils pu prendre une autre direction sans m'avertir ? Pourquoi ne revenaient-ils pas aux nouvelles en ne me voyant pas arriver ?

18H45 : Basta. Ils ont dû abandonner l'idée de me retrouver dans ce sauvage pays basque espagnol. Nouvelle descente sur la Nationale. Cette route, rebaptisée Autopista, n'est pas interdite aux vélos (de toute façon il n'y a pas le choix). Quelle direction prendre ? Heureusement j'avais sur moi précautionneusement

gardé la photocopie de la carte unique qui nous servait de guide. En route sur cette abominable et effrayante autoroute où les basques ont eu la bonne idée de faire une bande cyclable ? (ou bande d'arrêt d'urgence ?).

Tolosa. Quelques tours et demi-tours, l'hôtel est là. Toutes mes affaires sont prisonnières du coffre de la voiture dont les clés sont dans la poche...? Bref encore une heure d'attente... Enfin des pas dans l'escalier. Je ne m'attendais pas à une explication sur le comment du pourquoi on s'était perdu : «où ?» «là !». Mais non, j'ai eu droit à une franchise désarmante : ils avaient joué fin pour me perdre. Bref le porte-parole avait au moins une qualité : la franchise. Acte d'abandon qualifié avec préméditation, les jurés apprécieront... N'y a-t-il pas un cyclo qui disait que son seul vrai et fidèle compagnon était son vélo ? Alors merci à mon vélo de m'avoir ramenée ...»

Mais que faisaient donc les «traîtres» pendant ce temps-là ? Pris par la folie compétitive des dévoreurs de cols (virus incurable à ce jour, ayant déjà contaminé plus de 10 membres de l'A.L.L Cyclos...), ils négocient la dure montée d'Orexa pour constater que la route ne va pas plus loin alors, qu'une fois de plus, la carte indique une voie traversant la montagne...

Aucun chemin autour du village, et pas âme qui vive...

Grâce à leur solide expérience de 20 ans de cols cyclomuletiers en tous genres, tous terrains et tous temps, ils montent à pied à travers les pâturages jusqu'à la crête (200m de dénivelée) d'où ils découvrent dans un vallon caché une piste faite de bonne terre sèche roulable... Ils s'y lancent : là ils retrouvent le vrai beau vélo de la nature et de l'aventure pour lequel les pédales automatiques posent problème (pas vrai, Michel ?). Le col de Enchus Buvea, 690m, est franchi assez facilement vers 19H00 et ils basculent sur la face Est de la montagne pour reprendre le réseau routier classique, récupérer les deux derniers cols de la journée, plonger sur Tolosa par une belle descente de 12 km et retrouver leur Chantal un peu triste... mais qui eut vite fait d'effacer les souffrances physiques et psychologiques de l'après-midi...

Je crois même qu'elle envisage de revenir avec les fous des cols l'an prochain, autour de Barcelone...

Chantal MONNIER et François POUESSEL N°573
de LONS le SAUNIER (Jura)

AUTOUR DE BRIANÇON

Quatre jours près de Briançon. Quatre circuits VTT d'une grande beauté dans des paysages grandioses... et 25 cols récoltés, tous à plus de 2000 mètres.

Hébergement au Gîte de Terre Rouge (route de l'Izoard) que je vous recommande (accueil sympa, très calme, hameau traditionnel).

Premier jour : les 6 cols bien connus autour du Granon au départ de St Chaffrey. Mais une montée bien plus calme et sauvage, côté vallée de la Clarée. On prend la piste à la Draye (Val-des-Prés), passage au magnifique hameau de Granon, belle piste dans les mélèzes (R1) on rejoint le GR 57 (côte 2307 m) et le col du Granon (R1). Aller-Retour au col de Barteaux (2382 m). Au col du Granon prendre le GR 5c, le quitter rapidement pour le sentier montant sur la crête (très beau et S1 presque partout). On arrive ainsi directement au col des Cibières, d'ici aller-retour au col de l'Oule (S2 très court au début, puis S1). Du col des Cibières, piste R1 rejoignant le GR 5c et montée à la Porte de Cristol (R1, sauf les 50 derniers mètres S3). En revenant un peu en arrière, descente sur piste très caillouteuse et pentue sous la «Gardiole» (VTT nécessaire). On arrive à la côte 2172 m près de la 234 T (buvette, route du Granon), aller et retour (piste R1), Col de Buffère (2427 m). Descente sur Saint-Chaffrey par la 234 T. Distance : environ 48 km. Dénivelée : 1800 m. Temps: 7 heures.

Deuxième jour : départ de Terre Rouge, peu de cols (2 où 3) mais un très beau parcours pour les paysages et pour pratiquer le VTT. De Briançon, prendre l'ancienne route militaire menant à l'ancien Fort d'Anjou et à la Crête du Point du Jour (côte 1925 m). Prendre alors la piste menant à la Seyte (anciens baraquements) Possibilité d'aller et retour au Pas du Loup (1945 m) passage non reconnu ? Traverser ces baraquements, continuer la piste, prendre celle passant sous le Fort de l'Infernet (très beau panorama). On arrive aux baraquements du col de la Cochette (2261 m). R1 presque partout.

Poursuivre la piste, on retrouve la route goudronnée (côte 2331m), le chemin de Janus nous mène au Col des Gondrans (2347 m). Prendre à droite le sentier (balisé sentier géologique) remontant à la Cabane des Douaniers (2315 m) Sentier S1 S2. Prendre le sentier allant au Lac Noir (S1 - S2 - magnifique - beaucoup de marmottes). A un carrefour de ce sentier, prendre celui allant vers la Bergerie de Pierre Moutte. (magnifique et quelques passages raides). Un peu plus loin, prendre un sentier descendant vers Garnier, l'Alp du Pied et Cervières. Ce sentier est difficile à trouver car peu marqué au début : il se trouve sous une ligne électrique non tracée sur la TOP 25. Très belle descente VTT, difficile, supers paysages. On peut rejoindre Terre Rouge par une petite route de l'autre côté du torrent de la Cerveyrette. Distance : environ 34 km. Dénivelée : 1200 m. Temps : 6 h 30.

Troisième jour : Circuit «Autour de l'Eychauda» du TOPO N° 4 (sans la variante musclée). Soit un total de 9 cols. Départ : Monetier les Bains et arrivée : la Salle les Alpes. Distance: environ 33 km. Dénivelée : 1750 m. Temps: 7 h 30. Un cadre vraiment superbe sur les Crêtes, à noter qu'il y a maintenant une piste R1 - R2 - venant de l'Eychauda et allant jusqu'au vallon au dessus du télésiège de Cibouit. Le Pas de l'Ane est alors d'un accès difficile mais assez rapide. Un pique-nique là-haut ne s'oublie pas !

Quatrième jour : Circuit Briançonnais - Cervières du TOPO n° 1 au départ de Cervières. Distance : environ 39 km. Dénivelée : 1600 m. Temps : 7 h 30. C'est un très beau parcours, avec des passages d'une grande beauté. Nous avons eu un coup de foudre pour le lac Gignoux découvert dans son écrin de verdure après le passage du col de Gimont. A noter que ce circuit compte un col supplémentaire : le col Bourget (2162 m) situé entre le col de Bousson et le col de Chabaud. C'est donc un circuit de 8 cols. Il y a une piste, parfois raide (R1 - R2) permettant d'accéder directement de la Madone del Lago Nero au colle Bercia (2240 m).

C'est avec regrets que nous quittons le Briançonnais et tous ses beaux sites, mais nous nous promettons d'organiser bientôt une autre sortie de ce type.

Jean-Pierre ALBAN N°2513, de BRENS (Ain)

LES RUISSEAUX CÉVENOLS

C'est toujours avec un grand bonheur et beaucoup de respect (dû à ces profondes Cévennes chargées d'histoire) que je participe tous les ans, le 1er mai, à cette manifestation oh ! combien sportive, sévère, à l'image de ce granit et à la personnalité rude de ces cévenols. En ce jour, c'est avec une joie juvénile que seule connaît la passion, dès 7h30, je me glisse dans cette foule bigarrée, affluence des grands jours, la petite ville est submergée, les deux parkings du haut affichent complet. J'opte alors pour la place du temple, tout au bord du Gardon, qu'enjambe un pont chargé d'histoire.

Pas de temps à perdre, il est près de 8 h, le temps de préparer le vélo, en quelques centaines de mètres, je suis à la permanence. Ambiance des grands jours, on se serre la main, je suis accueilli par Gilbert, un compagnon de route de l'année dernière, sur la prestigieuse randonnée des cols Pyrénéens, il est là, à une des tables pour l'engagement, puis je rencontre un collègue de club, l'ami Coclet de Bellegarde, on est représenté, ça fait toujours plaisir ! Le temps de prendre un petit café, très apprécié il est 8h15. Que le temps passe ! mais pas de panique, la journée s'annonce belle, le parcours difficile aux reliefs capricieux, donc départ prudent...

Dès la sortie de St-Jean une vallée large et profonde s'ouvre à nous, tout au loin, les sommets barrent l'horizon. La route bien dessinée s'élève en corniche, fleurant avec ce gardon vigoureux aux eaux limpides, nous traversons des villages chargés d'histoire : l'Estréchure, Saumane, Saint-André de Valborgne, ils ont du caractère avec leurs maisons de granit sombre, aux fenêtres étroites : elles sont belles ! ces Cévenols !

Une courte halte pour se ravitailler et c'est maintenant que les difficultés vont se présenter, un croisement et direction le Pompidou, nous nous engageons en quelques hectomètres dans ce creuset sauvage, aux échappées qui se succèdent, le braquet est sollicité, un 8 % en moyenne, la rampe est régulière et en quelques kilomètres nous voici au village du Pompidou, déjà heureux d'être arrivés là !

Le plus dur reste à faire....direction Masbonnet, Biasses, Témelac et surtout Trabassac

Nous empruntons de petites routes très étroites qui devaient naguère être tout simplement des chemins de terre qui ont été goudronnés ; elles ont du charme, elles nous invitent à la poésie mais sportivement nous touchons quelquefois l'apothéose ! les échappées se succèdent, du creux intime des vallons aux sommets des crêtes en de véritables toboggans; le 10 et le 12 % sont à l'honneur, aussi tout à gauche !... et encore ! Dans ce silence profond au coeur d'une nature fabuleuse, tapissée de mille fleurs nous progressons lentement, les muscles se tendent, les faciès grimacent sous un soleil ardent, la sueur nous inonde le visage, l'effort est constant...

Une anecdote peu commune, la rencontre avec une belle vipère qui, sans se presser, traversait la route, d'un muret à une ruine, juste le temps de l'éviter, croyez après le recul, le frisson....

Passées les dernières maisons de Trabassac, la vallée s'élargit, on devine tout là-haut le sommet mais pour l'atteindre une succession de lacets aériens, certains impressionnants; on flirte avec le 15 %, facile. On est à la fête mais heureusement tout a une fin ! On devine le sommet, un replat. Un air plus frais nous fait comprendre que le but est atteint, nous terminons sur un 400 mètres de terre battue et enfin soulagement ! nous débouchons sur la départementale 13 en direction du Plan de Fontmort, lieu du contrôle ravitaillement.

En quelques kilomètres nous touchons au but, une clairière au coeur d'une superbe forêt de sapins se présente à nous, altitude 896 m, lieu reposant et oh combien chargé d'histoire et de recueillement ! Ici est érigée une stèle commémorant les sacrifices de mes aïeux Camisards Huguenots qui, les armes à la main, se sont opposés aux dragonnades des armées du Roi, pour la liberté de pensée et de tolérance....

Les amis du club organisateur nous accueillent, le casse croûte et la détente sont les bienvenus, rien ne manque pour se refaire un coup de santé, on ne repartirait plus mais l'heure avance, le moral est au beau fixe, le plus dur est derrière nous. Heureusement la suite est plus roulante car les muscles étaient quelque peu meurtris.

Les villages et les cols se succèdent, le long ruban défile sous nos roues, il nous conduit de corniches en belvédères surplombant de magnifiques paysages, les échappées sont multiples, une dernière descente s'ouvre devant nous, bien dessinée. La vallée s'élargit, un coquet village nous accueille: Saint-Etienne Vallée Française; court arrêt pour se désaltérer, une photo et me voilà reparti. Le but n'est plus très loin, une ultime difficulté, le col de Lamira, 250 mètres d'altitude, une simple formalité ! et roue libre jusqu'à la permanence où nous sommes heureux malgré tout d'en avoir terminé. Soulagement et ambiance de bonheur sont à l'arrivée !

97 est passé, vive 98 ! Un grand merci au club organisateur pour la gentillesse et l'esprit de famille dont ils ont fait preuve. Longue vie à cette épreuve très sportive, au caractère montagneux, une bonne condition physique est indispensable.

23ème du nom, 131 km, 2400 m de dénivelée

Robert TRESCAZES N°3245
de MANDUEL (Gard)

LA PREMIÈRE FOIS

Entre Argelès, Côte Vermeil et Amélie les Bains, il y a la D115 qui longe la frontière espagnole. Chemin faisant, il y a Céret, petite ville où Picasso et ses impressionnistes ont laissé des souvenirs de leur séjour. De là, on peut faire le col du Lieuro à 8 km de là. Il n'est pas haut : 380 mètres, mais fallait-il encore le faire! De gros nuages noirs déferlaient des Pyrénées, et d'autres venant du nord allaient à leur rencontre.

Etant sur place, je ne voulais pas renoncer à faire ce col en plein mois d'août et c'est sous un vrai déluge d'eau tiède, d'éclairs et de bruit de tonnerre qui claquaient autour de moi que je montais une route transformée en torrent d'eau jaunâtre. Bien entendu, j'en ai eu autant pour descendre. Mais j'étais heureux, car je faisais faire un super baptême au tee-shirt tout neuf du Club des Cent Cols, que je mettais pour la première fois.

Lucien BEROD N°580
de CAVAILLON (Vaucluse)

MES QUATRE VINGTS PREMIERS COLS DANS LE VENTRE DE MAMAN

Bonjour! je m'appelle Noémie, je suis née le 14 janvier 1998 et je suis la fille d'Hélène et Dominique Farcy. Cette année, grossesse de ma maman obligeant, Papa lui avait concocté un voyage itinérant tranquille dans le massif Central avec tout de même 80 cols au programme pour ne pas perdre les bonnes habitudes.

Nous avons rallié Lyon à Aurillac par les Monts du Lyonnais, de la Madeleine, du Forez, les Monts Dômes; les Monts Dores, le Massif du Cézallier, et enfin les Monts du Cantal. Ce fut une nouvelle fois un magnifique Voyage Itinérant qui nous a permis de découvrir une région qui nous était jusqu'ici inconnue. Nous avons vraiment été séduits par la variété des paysages, la quiétude qui y régnait et l'accueil des auvergnats.

Quels sont les cols qui m'ont le plus marquée ? Les monts du Lyonnais, le col de la Luère et tous ses voisins ont permis une entrée en matière en douceur... Puis l'itinéraire a commencé à être plus tortueux : il fallait bien aller faire un tour du côté de Tarare pour aller y quérir quelques nouveaux cols : col des Cassettes, col des Sauvages... Ce n'était pas pour me déplaire : que des jolies routes, calmes, propices à improviser des pique-niques.

Après avoir franchi la Loire, non loin de Roanne, les montées ont commencé à prendre un peu plus d'ampleur : nous étions dans les monts de la Madeleine et leurs grandes forêts de sapins. Ce n'était bien sûr pas la haute montagne, tout juste 1000 m d'altitude, mais le dépaysement était déjà assuré. On passa la nuit dans un foyer de ski de fond non loin du col du Beau Louis.

Les trois jours suivants, nous avons sillonné les monts du Forez. C'était le royaume des fleurs de toutes sortes : pensées sauvages, gentianes... Les cols de la Loge, du Béal, de la Chamboite, de Chansert, entre autres, ont jalonné notre parcours. Je me souviens surtout de la nuit passée dans une ancienne jasserie transformée en gîte d'étape après le col des Supeyres : un véritable havre de paix... Il faut dire que le site est on ne peut plus paisible. Les cols du côté d'Usson-en-Forez m'ont paru bien fades après ce que j'avais vécu là. Il était maintenant temps de se diriger vers le Puy de Dôme : une journée de transition donc sans grandes émotions entre Ambert et la région de Clermont-Ferrand. Ah si, j'allais oublier la rude montée au plateau de Gergovie, plus pour épingler un nouveau col que pour rendre hommage à Vercingétorix !

Ça y est! J'y étais enfin dans la région des volcans. Ils avaient l'air bien paisibles : surtout du côté du Puy de Dôme. Visiblement la chasse aux cols avait bel et bien repris à en juger la complexité de l'itinéraire pour franchir tous les passages du coin, sans aller-retour! Du côté du Mont Dore ce fut dans la purée de pois que les cols «classiques» furent franchis. Tans pis, j'y retournerai quand je serai plus grande... Heureusement ce mauvais temps n'allait durer qu'une journée. Le passage par les cols de la Soeur et de la Geneste, nous a permis d'avoir une vue sur le versant sud du Puy de Sancy.

On entra alors dans le secteur qu'ont préféré mes parents : le massif du Cézallier. Je suis sûr que ça devait leur rappeler les grandes étendues du Colorado. Nous avons passé la nuit au village de La Godivelle : gîte d'étape à recommander. Là aussi, il faudra qu'on revienne pour aller visiter la réserve naturelle surtout connue pour ses plantes carnivores protégées. Au col de Chamaroux, on se croit à 100 km de toute civilisation... en fait ce n'est pas très loin de la réalité !

La fin de notre voyage s'effectua du côté du Puy Mary et du Plomb du Cantal, dont on fit le tour, à la recherche de tous les cols possibles et imaginables : col du Perthus, de Prat de Bouc, de Néronne, de Legal... Heureusement, Maman avait encore la grande forme, car son coeur fut mis à rude contribution dans la montée du Pas de Peyrol, par le Cirque du Falgoux : 13 % de moyenne sur les deux derniers kilomètres... Mais quel paysage en haut !

Mais tout ce voyage m'avait déjà entraînée et donné le goût du voyage à vélo et de la recherche de nouveaux itinéraires. Vivement que ce soit mon tour de pédaler, je pourrai refaire à la force de mes jambes ces 80 cols.

Mes parents : Hélène et Dominique FARCY
de LILLE (Nord)

GLOIRE À SAINTE ANNA

Partis tôt de Saint Ours, nous arrivons sur les faux plats qui succèdent aux rampes difficiles et aux tourniquets où de part et d'autre de la route sont disposés des cairns, érigés ça et là par des couples depuis des lustres dans leur première année de mariage, tout à la gloire de Sainte Anna.

Le paysage grandiose est à cet endroit tout occulté par ces gestes naïfs de piété, contrastant beaucoup avec les fortifications militaires laissées un peu plus bas et à présent détruites... L'ensemble vous laisse interdit.

Depuis le bas du col, des centaines de voitures nous doublaient dans un nuage polluant... Il faut dire que Ste Anne patronne de la fécondité était ce jour fêtée tout comme du reste la vierge Marie, au sanctuaire de Ste Anna à 2010 mètres, et les chants et les cantiques retentissaient aux sautes du vent portant.

Aussi, tout en jouant sur mes dernières poulies, je pensais non sans malice, à un moment où dans ma prime jeunesse et dans d'autres lieux, caché derrière un rhododendron, j'avais suivi le pèlerinage régional à la gloire de la sainte. Ainsi ce jour là, de nombreuses jeunes femmes étaient présentes sur les berges du lac homonyme, sous la houlette directive et la bannière du curé de la vallée, toutes prêtes à se tremper à peine déshabillées dans le lac gelé, au simple geste du patriarche, les prières finies. Escomptant comme le voulait la tradition, un enfant dans l'année...

Sans vouloir en rajouter, craignant sûrement pour mon éternité, mais devant l'absence caractérisée de l'espèce masculine, j'ai pensé alors que l'eau du lac devait refroidir les convictions de ces bons chrétiens, et qu'ils avaient jugés plus prudent de rester sagement dans la vallée à boire entre copains une ou deux topettes de blanc, en attendant leurs douces moitiés, toutes prêtes au retour à se faire réchauffer.

Mais la «sagra continua» il fallait à présent se reprendre dans la deuxième partie du col entrevu par moment presque à l'horizontal et en attendant, coups de cul, faux plats, petits lacs se succédaient.

Enfermé dans mes pensées, je me suis mis à regretter à ma façon, que la mode et la panoplie contraceptive aient détruit à jamais l'image de marque de notre bonne Sainte Anna... mais sait-on jamais ?

Quant à la Lombarde au 15 août, pour sûr, mieux vaut s'abstenir !

Michel PARIZE N°4173
de FONTAINE-les-DIJON (Côte d'Or)

LES LOIS DE L'EFFORT

D'un point de vue strictement biologique les fonctions de notre organisme ont pour but de le maintenir en vie et de lui permettre de se reproduire tout en réalisant un équilibre avec le milieu qui l'entoure.

Cet équilibre se fait par l'assimilation des matériaux chimiques que le corps puise dans la nourriture et l'air. D'autre part, nous avons la faculté de nous mouvoir, qui constitue une heureuse adaptation au milieu. Les découvertes en physiologie ont apporté ces dernières années les preuves de nouveaux bienfaits de l'exercice physique sur la santé. Ce vaste sujet est instructif et concerne tous les sportifs, en particulier nous les «Cent Cols» soucieux de notre bien-être.

La matière inerte et vivante est construite avec les mêmes briques : les atomes. La complexité de la matière vivante est un phénomène exceptionnel par rapport à la matière inanimée. Pourtant les atomes et les forces qui les gouvernent sont les mêmes dans les deux cas. La différence n'est pas liée à la matière elle-même mais à son organisation.

Un des plus beaux exemples qu'il nous soit donné d'observer est celui du développement de l'embryon humain ou animal dans le corps de la mère, qui passe d'une unique cellule fécondée, l'oeuf, à un organisme adulte fait de milliards de cellules. Les cellules sont les unités de base de la matière vivante. Chaque seconde il en meurt des millions dans notre corps tandis que des millions d'autres se multiplient en se divisant en deux. Dans notre organisme elles se différencient et se groupent en organes et en appareils responsables chacun d'une fonction spécifique.

Mon propos fera l'objet du tissu musculaire et de l'énergie qui permettent aux muscles de fonctionner. Il existe bien sûr une relation étroite entre les muscles et tous les autres organes du corps. Devant la complexité du phénomène de la physiologie de l'effort, j'en simplifierai la description sans pour autant en altérer la finalité. Je suis conscient que mes amis «Cent Cols» qui me liront sont déjà bien informés sur le sujet mais un petit rappel ne pourra pas nuire.

Les muscles sont formés de fibres qui sont capables de se contracter et de se détendre. Toutes ces fibres sont irriguées par de petits vaisseaux sanguins (capillaires) à travers lesquels s'effectue la circulation sanguine. Il existe trois sortes de muscles : les muscles striés, les muscles lisses et le coeur.

Les muscles striés sont des muscles volontaires, ils sont placés sous le contrôle de notre volonté. Ce sont des muscles du squelette qui permettent le mouvement. Ils sont formés de fibres parallèles enfermées dans une membrane résistante. Chaque fibre est composée d'un grand nombre de fibrilles qui sont elles-mêmes formées de minces filaments. Ces filaments sont constitués par des protéines dont les principales sont la Myosine et l'Actine. Les fibrilles longues et minces d'action glissent dans les espaces existants entre les fibrilles courtes et épaisses de myosine, permettant ainsi le mouvement des muscles. Chaque groupe de fibres est commandé par un nerf relié au système nerveux central (cerveau et moelle épinière)

Les muscles lisses sont des muscles des organes internes du corps: vaisseaux sanguins ou viscères: estomacs, intestins, vessie, utérus par exemple. Ils sont à contraction involontaire; Parce qu'ils ne fonctionnent pas sous notre volonté. Ils travaillent sous le contrôle du système nerveux autonome ou végétatif constitué par les systèmes sympathique et para sympathique. Grâce à ces deux systèmes régulateurs, sous contrôle du cerveau, l'organisme est à même de s'adapter de façon presque automatique à de nombreuses circonstances de la vie.

Le muscle cardiaque est un muscle unique en son genre, il est à contraction involontaire. Il a les caractéristiques communes aux deux autres espèces de muscles; il est strié comme les muscles volontaires mais ses fibres cylindriques sont disposées comme celles des muscles à contraction involontaire, elles se ramifient

dans tous les sens pour constituer une sorte de filet. Les contractions du muscle cardiaque sont provoquées par des impulsions nerveuses et électriques qui prennent naissance dans une zone bien précise, dans la partie haute de l'oreillette droite : dans le noeud sinusal de Keith-Flack qui est relié à deux autres zones actives du coeur. Dans les exercices violents, le débit cardiaque peut dépasser 20 litres par minute alors que le débit au repos est d'environ 5 litres. La fréquence cardiaque peut dépasser les 200 pulsations/minute (selon l'âge). Le coeur étant lui-même un muscle il se doit de se nourrir lui-même. Le sang lui parvient par les artères coronaires, branchées sur l'aorte.

L'énergie : Le muscle peut être considéré comme un moteur remarquable tant par sa simplicité que par sa nature. C'est un moteur chimique linéaire puissant et souple. Selon les cas son rendement se situe entre 25 et 40 %. Il fonctionne au glucose, carburant dans lequel se trouve le combustible : l'hydrogène. Ce dernier fournira le travail s'il est combiné à des quantités suffisantes d'oxygène que nous respirons. Pour que cela fonctionne il faut de l'énergie. Mais l'énergie libérée par la digestion de nos aliments n'est pas directement employée pour fournir le travail du muscle. Cette énergie est utilisée par nos cellules pour fabriquer entre autre une molécule : l'adénosine triphosphate ou ATP. En bref l'ATP est le lien entre la dégradation du glucose et le travail musculaire. Autrement dit le glucose fournit l'énergie pour la formation de l'ATP et la dégradation de l'ATP fournit l'énergie pour le travail musculaire. Nos cellules musculaires contiennent normalement de l'ATP mais en quantité limitée. Dès le début du mouvement les cellules devront produire de l'ATP de façon différente selon l'intensité et la durée du mouvement.

L'organisme dispose de trois moyens différents pour produire l'ATP, qui sont :

Filière n°1 : par métabolisme anaérobie alactique : sans utilisation d'oxygène et sans production d'acide lactique (déchet) Ce procédé de fabrication d'ATP est de courte durée et est utilisé lors des sprints courts et démarrages brefs. Cette filière utilise une molécule appelée créatine phosphate emmagasinée en petite quantité dans le muscle pour produire l'ATP.

Filière n°2 : par métabolisme anaérobie lactique : sans utilisation d'oxygène mais production d'acide lactique. Au cours de ce procédé les stocks de créatine phosphate étant épuisés, c'est la dégradation du glucose qui fournit la nouvelle source d'ATP. En l'absence d'oxygène ces réactions chimiques en chaîne produisent l'acide lactique. L'activité peut durer quelques minutes au plus.

Filière n°3 : par métabolisme aérobie. C'est l'activité d'endurance qui utilise le glucose en présence d'oxygène. Elle a une capacité énorme puisqu'elle dispose d'environ 500 g de glycogène contenu dans les muscles et 100 g stocké dans le foie. Cette réserve est suffisante pour soutenir un exercice énergique pendant plusieurs heures, au-delà les principaux carburants énergétiques sont les lipides (graisses)

COMMENTAIRES

La filière n°3 est dominante lorsque la quantité d'oxygène est suffisante pour «brûler» entièrement les molécules de glucose. La filière n° 2 intervient lorsque l'apport d'oxygène est insuffisant et dans ce cas il y a production de déchets sous forme d'acide lactique responsable des raideurs, crampes et douleurs musculaires qui accompagnent la fatigue. Entre chacune des trois filières existent des zones de transition avec plus ou moins de dominante de l'une sur l'autre, le passage se fait graduellement. La graduation de l'intensité de l'effort dépend du nombre de fibres musculaires recrutées. Une fraction seulement de la totalité des fibres est engagée dans le processus de contraction. Ces fibres utilisent l'énergie de l'ATP. Pendant ce temps, les fibres inactives sont le siège de la synthèse de l'ATP. Ce fonctionnement alternatif et économique permet, selon l'intensité du travail, le prolongement de l'exercice. Lorsque l'intensité de l'exercice s'accroît, l'activité nerveuse augmente sa fréquence en recrutant de plus en plus de fibres et l'exercice exige de plus en plus d'énergie. Alors les conditions d'équilibre entre la dégradation et la resynthèse de l'ATP peuvent être rompues. La durée de l'effort, de l'exercice sera écourtée par la prépondérance de la filière n°2 qui produira de l'acide lactique (on appelle ce phénomène en cyclisme : se mettre dans le rouge)

Les glucides : Les sucres ou glucides sont des carburants de choix pour une activité sportive intense. Néanmoins il faut établir une distinction entre les sucres rapides «domestiques» qui ont une fâcheuse tendance, faute d'utilisation immédiate, à constituer des graisses de réserve indésirables et les «glucides complexes». Ces derniers, comme le riz, les pâtes, les pommes de terre et les céréales sont les seuls carburants non polluants de notre alimentation. Quand ils «brûlent» l'organisme les transforme entièrement en énergie sous forme d'ATP, en gaz carbonique éliminé à chaque respiration, et en eau par la transpiration.

Lorsque les réserves de glucose sont épuisées le corps «brûle» les graisses mais pas complètement. Naissent alors des sous-produits toxiques comme les corps cétoniques qui sont les ennemis des top-niveaux Il est donc conseillé pour nous les cyclos chasseurs de cols de bien doser la ration de glucides complexes en fonction de notre activité et de consommer des glucides spécifiques pendant l'exercice.

Les limites physiologiques : Le cyclotourisme pratiqué raisonnablement est considéré comme un sport d'endurance à dominante aérobie (filière n°3). La réussite dans cette activité (comme dans les autres activités sportives) dépend, par ailleurs, des facteurs limitant liés aux systèmes suivants :

a) VO2 max : C'est la mesure du débit d'oxygène maximal à l'effort en une minute, elle s'effectue en millilitre par kg de poids. Elle correspond à la quantité maximale d'oxygène qu'un sujet peut prélever au niveau pulmonaire, transporter au niveau cardiovasculaire et, finalement consommer au niveau des cellules musculaires. Chez les non-sportifs les valeurs se situent entre 35 et 45 millilitres/min. Un athlète normal atteint entre 50 et 60. Le record connu appartient à Hinault qui a atteint 92, Indurain 90. La VO2 max. de nos compagnes est inférieure d'environ 15 % à celle des hommes. Un entraînement bien conduit et ce malgré l'âge peut augmenter la VO2 max. Plus elle est élevée plus le sportif pourra soutenir des efforts intenses sur une plus longue durée. Il récupérera mieux entre les exercices et produira moins de déchets. Autre facteur : plus la masse grasse est élevée, plus la VO2 max. est réduite. On sait par ailleurs qu'elle est d'origine génétique mais pas dans quelle proportion.

b) Seuil anaérobie : La dégradation du glucose se faisant en absence d'oxygène, il désigne le niveau de l'intensité de l'effort à partir duquel, lorsque l'effort est poursuivi et intensifié, on observe un excès d'acide lactique dans les muscles et le sang, une augmentation de production de gaz carbonique de la ventilation pulmonaire. Plus ce seuil est élevé, plus le sujet peut utiliser de manière efficace sa VO2 max. Il est également lié à une fréquence cardiaque bien déterminée.

c) Les muscles : Le muscle est composé de deux grands groupes de fibres : celles à contraction lente et celles à contraction rapide. On comprend donc qu'il y a des coureurs de vitesse où les fibres rapides dominent et à l'inverse des sportifs d'endurance où les fibres lentes sont majoritaires. Un sportif qui possède une morphologie d'haltérophile ne peut pas devenir un marathonien et vice-versa. Le pourcentage de fibres de chacune des catégories est bien défini dès la naissance et ne peut se modifier que dans une certaine limite. Par exemple, dans les sports d'endurance l'entraînement peut transformer certaines fibres rapides en fibres lentes. Un mot sur les protéines : elles constituent la base des structures contractiles des muscles. La pratique sportive accroît les besoins en protéines dans une certaine mesure. Un apport judicieux et qualitatif de protéines est donc favorable, sans pourtant en abuser.

d) Le coeur : Le frein à l'exercice musculaire peut être d'origine cardiaque. Il est bien évident que le coeur, à la fois pompe circulatoire et muscle lui-même, doit recevoir un apport de sang proportionnel aux besoins de sa contraction et cela ne peut se faire que par la circulation coronaire nourricière du coeur. Au repos la circulation coronaire représente en moyenne 250 millilitres par minute chez l'homme, un peu moins chez la femme. Mais à l'exercice d'après les spécialistes elle ne peut être multipliée que par 5 au maximum. C'est donc dans la limitation de ce débit coronaire que réside la première limitation des possibilités physiques. D'autre part, il existe une fréquence de contraction au-dessus de laquelle le coeur ne se remplit plus assez pour que la fréquence maximale efficace continue à augmenter. C'est la deuxième limitation qui peut très bien cohabiter avec la première.

CONCLUSION

Les limites physiologiques connues et comprises nous donnent une idée de notre potentiel physique qui varie d'un individu à un autre. Il ne faut donc pas vouloir accroître force et endurance au-delà de ses propres limites qui sont fonction de l'acquit génétique, de l'âge et de l'état de chacun. Le compteur de bicyclette à fonctions cardiaques est un instrument précieux qui donne la possibilité d'éviter la «zone rouge» préjudiciable à notre «capital santé» mais son utilisation n'aura aucun sens si le sportif ne connaît pas sa fréquence cardiaque maximum (FCM), sa VO2 max. et son seuil anaérobie.

Les lecteurs désireux de connaître leurs limites physiologiques peuvent s'adresser à un centre médico-sportif ou à un service de médecine du sport connus de leur médecin ou de leur club. Ils connaîtront alors les données précises pour mieux entretenir leur endurance, reculer le seuil de fatigue, améliorer la VO2 max et reculer le seuil anaérobie. Ils pourront aussi évaluer le temps de récupération à respecter entre deux sorties. Les néophytes de la montagne qui sont déçus pour avoir mal abordé les cols auront une nouvelle chance qui leur donnera la réussite.

Théodore BUIZZA n°3912
de TOUL (Meurthe et Moselle)

Références: «Faites du sport sans risque» du Dr. Christian Daulouèole - Éditions Solar. «Biologie moléculaire du gène», du Dr. James Watson - Interéditions Paris «La cellule vivante», de Christian Duve - Diffusion Belin

CA Y EST !

Ca y est ! le centième col est franchi

Je pose un pied, descend de mon vélo et le range dans le fossé.

Je me couche dans l'herbe, les doigts de pieds en éventail. Je profite du soleil et de la petite brise fraîche. Dans le ciel, des vautours fauves font des ronds. Eux, pour monter les cols, ils n'ont qu'à écarter les ailes et profiter des courants ascendants. Plus bas, dans les éboulis, des izards crapahutent, ils sautillent d'un rocher à l'autre avec une facilité déconcertante.

Encore dessous, dans la prairie, les marmottes sont installées, certaines d'entre-elles jouent, d'autres, comme moi, sont couchées, elles dorment au soleil. Seule une est debout et scrute l'horizon. Tout d'un coup, elle pousse un sifflement strident, les joueuses s'éclipsent dans les terriers, les dormeuses, sans même s'étirer, courent rejoindre les autres à l'abri. Un gros nuage noir s'approche, allez, je m'étire, remets mes chaussures, récupère mon vélo tout au fond du fossé et je redescends mon centième col. Il fait frais et le soleil commence à descendre. Tout va bien, je serai rentré avant la nuit et avant les premières gouttes de pluie.

Marc TAGOT N°4565
de TOULOUSE (Haute-Garonne)

4298... MAIS QUE SE CACHE-T'IL SOUS CES 4 CHIFFRES ?

Comme j'aime à le raconter, mes parents n'ayant pas de voiture (ni de permis), c'est sur le siège bébé du vélo de ma mère que j'ai découvert le plaisir du vélo. Combien de fois ai-je entendu «Tu ne pars donc jamais en vacances ?»

Sans voiture, il serait donc impossible, impensable de sortir de chez soi ! Ah les malheureux, s'ils savaient ce qu'ils manquent... Je passe toute mon enfance sur un vélo dans un paradis de cyclistes : la Dombes, avec mes parents et mes copains.

C'est en 1993, alors sous les drapeaux que je réalise ma première randonnée de cyclo-campeur. Je suis tout de suite séduit et tout s'enchaîne naturellement. Je sens que l'on peut aller très loin à vélo, rencontrer des gens et vivre à leur rythme. Des plaisirs simples quoi ! Je découvre d'abord les Pays de l'Ain, le Jura mais surtout les Alpes. Je connaissais un peu la montagne mais grâce au vélo, j'ai eu une vision différente de ces sommets qui pourtant me paraissaient infranchissables. Et c'est bien là le plaisir suprême que d'atteindre les sommets après une ascension mêlant effort, volonté, parfois la souffrance mais aussi le plaisir des yeux et souvent tant et plus encore ! Des sensations qu'aucun automobiliste ne ressentira jamais.

En octobre 1995, je pars pour un mois vers Biarritz. Je descends la vallée du Rhône et bifurque en bas de l'Ardèche vers le pied des Pyrénées. Aspin, Tourmalet, Soulor, Aubisque, ces mots résonnent dans ma tête. Mon esprit est transporté dans un monde sauvage peuplé d'hommes et de bêtes vivant au rythme paisible de la nature. Je ne suis pas étonné qu'il y ait encore des ours... Puis je longe l'Océan jusqu'à la Dune du Pilat. Enfin je regagne Lyon par la Dordogne (Lascaux...) et le Massif-Central soit 2200 km. Ce tracé, je l'avais imaginé, j'en avais rêvé, je l'ai fait. Le suivant «L'échappée ancestrale» est en effet un retour aux sources espagnoles de mes grands parents. Par un beau matin, dans ce fabuleux village Andalou de Felix (Almería), j'ai rencontré un cousin de mon père. Plaisirs intenses, je pense au passé, au présent, à l'avenir. Que d'émotions au milieu de la Sierra de Gador dominé par l'immense Sierra Nevada (que la neige m'empêchera de franchir !) Dire que mon père aura attendu 60 ans pour retourner chez lui !

En 1997, victoire, je pars avec plusieurs amis en randonnée. Enfin, je vais pouvoir donner envie aux autres de faire ce que j'aime tout en partageant mes plaisirs, c'est magique. Nous préparons un raid au Maroc. Nous souhaitons relier Meknès à Agadir par le Moyen et Haut Atlas. Nous voilà partis pour un mois. Chaque jour, c'est l'extase, des décors fabuleux, du jamais vu. Les Marocains nous accueillent à bras ouverts (parfois trop !) Ils ne sont pas riches, plutôt pauvres mais chez eux tu es toujours le bienvenu mon ami.

Voilà mon dernier voyage. Le prochain sera lui aussi un très grand voyage. Avec des aveugles, pilotant un tandem, c'est l'unique façon de pouvoir faire vivre ma passion à ces personnes si volontaires et toujours si sympathiques.

A bientôt.

Roland GONZALEZ N°4298
de MONTLUEL (Ain)

L'ILE DE MADÈRE

**Mes amis viennent de prendre l'avion sur l'aéroport de Santa-Cruz, au bord de l'Océan Atlantique...
Ils rentrent tous plein nord : Lisbonne (1000 km) puis Paris, glacé paraît-il...**

Dix superbes journées organisées par notre guide accompagnateur Louis Delavault (Cent Col N° 172) à l'occasion de la première découverte de « l'île de Madère à VTT ». Bien des moments croustillants, surprenants, inattendus, exceptionnels. Comme cette montée au Pico Do Arièro 1818 m, près du point culminant de l'île : le Pico Ruivo 1862 m, à-pic au-dessus de l'Océan Atlantique l'entourant de toutes parts.

Départ du port de Funchal «Fouchalle», capitale de l'île. Montée à l'extraordinaire col (le plus élevé de l'île) Boca do Poiso 1400 m. Grimpée au soleil dans une immense forêt d'eucalyptus géants, suivie d'une importante forêt de chênes aux divines couleurs cuivrées automnales. Teintes chaudes, limpidité extrême de l'air. J'aperçois au loin la Ponta de Sao Lourenço déchirée par un violent orage où les éclairs zèbrent le ciel. Le Pico do Arièro, tout près, juste au dessus, se détache, lui, sur un ciel bleu intense. J'y scrute l'horizon ; malheureusement on n'aperçoit pas, ni les Iles Canaries (300 km), ni les côtes africaines du sud Maroc (environ 500 km).

Nous avons parcouru de nombreuses Lévdas , ces rigoles construites au fil des siècles (un travail nécessaire mais inimaginable en Europe) pour amener l'eau loin, très loin aux petites exploitations accrochées à la montagne. Certaines Lévdas sont aménagées d'un petit sentier d'entretien. Régaler des promeneurs à pieds mais aussi à VTT. Il fallait certaines fois être très prudents en raison de passages impressionnants. L'une des plus belles et la plus longue de toutes fut la Léxada da Serra do Faial (24 km d'émerveillement) . Elle passait près du Portella da Camacha - 682 m, détour offrant un panorama divin sur les Ilas Salvagens (Iles sauvages) tout en bas, baignées de soleil matinal. Avec, en final au point bas, le Portella da Cruz - 590 m, à-pic au dessus du petit port de pêcheurs de Porto da Cruz.

L'île de Madère ? si la Corse est une «montagne dans la mer», Madère c'est «un pic dans la mer». Aujourd'hui, j'ai décidé d'en découdre avec la haute montagne de l'île ; départ du port de Fonchal (une pure merveille). J'arrive très vite au petit port de pêcheurs de Cârâma de Lobos ; Site exceptionnel dominé par le Cabo Girao, une falaise tombant de 600 m à-pic dans l'Océan. Ce serait la plus haute falaise maritime du monde ! Sir Winston Churchill aimait beaucoup peindre ce prodigieux spectacle, dans les années cinquante. La route s'élève brusquement, par d'innombrables lacets à travers bananeraies, orangeries, caféiers. A Corticeiras - 800 m, le goudron disparaît, la civilisation aussi. Une minuscule petite route pavée lui succède : état superbe, tout l'opposé de notre «Enfer du Nord». Elle serpente au milieu d'une divine châtaigneraie, aux couleurs automnales mises en valeur par les rayons du soleil. La pente devient démente : attention ! c'est très courant dans l'île. Les amateurs de sensations fortes y ont leur paradis. Les amateurs de pourcentages calmes, s'abstenir !

J'arrive au Boca da Corrida - 1196 m. Pour y arriver, je vous garantis que c'est la corrida... Panorama grandiose sur le Cural das Freiras. C'est un vaste cirque de montagnes au coeur de l'île. Il est là, juste à mes pieds. Un petit sentier continue, jouant sur une ligne de falaises.. Hum ! Soudain des nuages noirs surgissent, l'horizon s'assombrit. Après un départ très inquiétant du Boca da Corrida, bouché, noir, pluies diluviennes sur les pics juste de l'autre côté du Cural das Freiras, court portage.

Arrivée sous une divine éclaircie surprise au Boca dos Corgos - 1206 m. Soleil généreux, brise douce, panorama paradisiaque. Au loin, tout en bas, inondé de soleil, l'Océan Atlantique. A gauche, le Boca dos Namorados - 1035 m (col des amoureux). Face à moi l'Eira do Serrado - 1100 m. Fabuleux col : peut être le plus extraordinaire endroit de l'île. La divine éclaircie surprise est toujours là. Sur la crête, je galope (non ! trotte, fonce!) jusqu'au Paso de Ares - 1248 m. Vision très nette du Boca da Encumeada où me conduit le sentier. Il est là-bas, très loin... De l'autre côté, tout en bas et très éloignée, j'aperçois Funchal sous des nuages noirs de pluie.. Moi, j'écris mes notes au soleil !

Le sentier devient cyclable (S3-4 --> S1). C'est ainsi, très fier, sur mon VTT, que j'atteins la Boca do Cerro - 1273 m. Le soleil est à présent parti. Mais les panoramas restent divins car la clarté est restée. Je passe sous le Pico Grande - 1657 m, le Pico do Jorge - 1692 m, le Pico do Casado - 1725 m. Quel itinéraire de rêve. Ca y est, les nuages m'assaillent, m'entourent, me noient... La pluie arrive, fraîche à cette altitude. La montagne de l'île de Madère reste cependant extraordinairement belle et mystérieuse. De temps en temps, les nuages s'entrouvent, j'aperçois un à-pic impressionnant à mes pieds, des falaises noires juste en face où jouent des nuages blanc-neige, gris foncé.

Après un long portage, j'atteins la route goudronnée conduisant au Boca da Encuméada - 1007 m. Il est tout près. Juste au dessus. Sous la pluie. ? Vite, je dévale la montagne (sous la pluie) pour atteindre l'Océan Atlantique sous des ciels redevenus radieux. Je rentrerai à Funchal à l'arrivée des premières étoiles...

A bientôt Madère !

Alain MIGOT N°648
d'EYSUS (Pyrénées-Atlantiques)

LES DÉBOIRES DU CYCLOTOURISTE PRÉTENTIEUX

Nous adorons, n'est-ce-pas, parler de nos périples à travers monts et vallées où nous avons bravé le vent, la pluie, la pente et la fatigue. Moi aussi, soyez-en sûr. Vous comprenez donc ce qu'il m'en coûte de vous confier ici mes plus grandes hontes de cyclotourisme.

La première dont je me souviens remonte à l'été de mes 17 ans. Nous avons organisé, mes copains et moi-même, un voyage d'étude au Pays-Bas pour y visiter les réalisations de ce pays en matière de polders et de barrages et ceci à vélo. Malheureusement pour moi, je circulais déjà en mobylette à cette époque. Mes amis, non. Très sûr de mes possibilités je ne pris pas la peine non plus de m'entraîner un peu avant le jour du départ. Donc, ce jour de juillet, nous voilà partis sur nos bons vieux «routiers» chargés pour la première étape entre Belfort et Epinal par le col du Ballon d'Alsace. Col que j'atteignis d'ailleurs deux heures après mes copains, dans un état de décomposition avancée, des crampes dans chaque jambe et cuisse. Il n'y eut pas un mot de reproche de leur part. Dès le surlendemain, plus un d'entre eux n'a réussi à me lâcher dans une bosse. L'orgueil blessé est un puissant moteur!

La suivante remonte à l'époque de mon appartenance au «Rayon Saintongeais». Nous étions environ au centième kilomètre d'un brevet de 200 km quand j'aperçus quelqu'un s'échapper à l'avant. M'ennuyant un peu dans ce peloton trop lent à mon goût, je décidais de rattraper le fuyard. Pendant une cinquantaine de kilomètres nous nous entendîmes comme larrons en foire pour creuser notre avance sur un groupe qui se moquait d'ailleurs bien de notre échappée. Puis soudainement, en traversant un village, mon compère m'annonça que lui, s'arrêtait ici pour déjeuner dans sa famille et que s'il roulait si vite, c'est parce qu'il était en retard pour le repas. Il restait cinquante kilomètres à faire, seul, dans la venteuse campagne charentaise d'hiver, déjà bien fatigué par cette «bourre». A quinze kilomètres de Saintes, le peloton que je trouvais lent quatre heures plus tôt me rattrapa et je fus bien incapable de suivre le «train». La honte n'apporte aucune énergie.

L'année suivante je décidais en même temps de m'inscrire pour le brevet cyclo-montagnard des Pyrénées et paradoxalement de faire quelques rénovations dans ma maison. Cette dernière activité me coûta quelques week-end de bricolage. Je me présentais donc au départ à Pau avec à peine cinq cents kilomètres de plaine dans les jambes. J'étais bien persuadé que cela suffirait. Effectivement cela me suffit pour passer à l'aise l'Hourquette d'Ancizan, laborieusement le col d'Aspin mais la montée du Tourmalet fut l'enfer. Pensant que j'étais victime d'une petite fringale je mangeais quelques aliments et comme cela ne suffisait pas, je me mis à avaler tout ce que je trouvais à manger et à boire le long de la route à tel point que je finis par ressembler à une femme enceinte de six mois tellement mon ventre se dilata sous l'action des boissons gazeuses. A Argelès-Gazost je pris honteusement la direction de Lourdes, non pas pour y brûler un cierge, mais simplement pour faire l'impasse sur les cols de Soulor et de l'Aubisque encore inscrits au programme. Dans la plaine je m'arrêtais à toutes les cabines téléphoniques pour joindre ma famille à Pau afin qu'ils viennent me chercher sur la route. En vain, j'arrivais comme une loque à Pau. Pour un coup d'essai ce ne fut pas un coup de maître !

Quelques brevets plus tard où la sagesse l'emporta sur la prétention, je me croyais définitivement à l'abri de ce genre d'incident. Soudainement le vice ressurgit dans le Brevet Velay-Vivarais. Nous étions dans le groupe de tête, mon cousin et moi quand ma roue avant creva. La réparation ne me prit que quelques minutes et je décidai de rejoindre les premiers. Je me bagarrais sur ma machine une ou deux heures tandis que mon cousin restait sagement à l'abri dans ma roue. Lui avait encore en mémoire sa défaillance dans le brevet du Gapençais, 15 jours plus tôt. Je ne rattrapai évidemment pas la tête, mais fus victime d'une défaillance dans la montée du plus haut col à mi-journée. Poursuivre tant bien que mal vers le Puy-en-Velay fut dès lors mon seul objectif en dehors de toute considération de vitesse. Chasser le naturel, il revient au galop.

Et la dernière en date fut d'un genre nouveau. Donc, un dimanche matin de mai, un peloton disparate constitué de vététistes, de cyclistes occasionnels et de moi-même (cyclotouriste glorieux de plus de 100 cols) circulait sur la route des Sanguinaires à Ajaccio. Nous avons prévu au retour de faire l'ascension de la Bocca Canereccia (123m, 1,7 km de montée à 7,3 %), histoire de pimenter la sauce.

J'arrivais le premier en haut et en attendant mes petits copains je me fis intérieurement cette réflexion : en descendant, ne fais pas l'andouille, ne suis pas ce casse-cou de Jean Michel, ne va pas te casser la binette... Tu descends dou..ce..ment ... Jean-Michel s'engage le premier dans la descente et se met à pédaler. Je le suis illico, oubliant instantanément mes propres recommandations. Je le double dans une ligne droite et lui fais un grand sourire. Sourire qui s'efface instantanément car je réalise que j'arrive trop vite dans le virage. Je freine, je dérape et je m'envole tout droit dans le maquis. Quelques jours plus tard, mes copains me ramènent mon vélo de chez le vélociste où il était en réparation. Je le découvre au beau milieu de la cour devant chez moi, se tenant debout tout seul avec deux roulettes à l'arrière et un texte fixé au cadre ainsi libellé «tu les avais enlevées trop tôt ! Quand on brûle les étapes on se retrouve par terre». Généreuse camaraderie.

Ayant bien l'espoir de faire du vélo encore longtemps et ayant encore quelques projets insensés en tête je ne désespère pas de pouvoir rajouter plusieurs paragraphes à ce texte d'ici quelques années.

Bernard GIRAUDEAU N°3872
d'AJACCIO (Corse)

MON VÉLO

Que de joies j'ai vécues avec toi mon vélo
Des joies, des peines et de légers bobos

Chaque fois que je te vois, je te bichonne
Avec amour tout je te pardonne

Bien souvent tu peines à en souffrir
Moi sur ton dos, je m'amuse à courir

Comme un champion, je garde le moral
Avec toi les kilomètres, je les avale

Tu es pour moi des bottes de sept lieues
Qui parcourent en tous sens les jardins de Dieu

Pour retrouver tes amis chaque dimanche
Tu rutilles pour prendre ta revanche

Et moi de mon côté je ne sature pas
Je suis un peu en quelque sorte un fana

Avec qui tu seras pour toujours
Toi mon vélo, un ami de tous les jours.

Daniel GRANGE N°1993
de LIMEIL-BREVANNES (Val-de-Marne)

DE PLUS EN PLUS HAUT !

La loi des Quatre ans. Pour ceux qui aiment le vélo, il ne faut pas chercher des buts pour continuer à pédaler, la sensation de liberté, l'air frais et la fatigue sont suffisants...

Malgré cela un peu d'humour m'aide en faisant ma collection de cols : «de plus en plus haut !» Le sens est bien clair. Pour ce qui concerne le nombre de cols, il est nécessaire d'effectuer des petits voyages afin de trouver de nouvelles routes, mais pour ce qui concerne l'altitude, le problème devient crucial. Après le Stelvio (2758m) en Italie, la Bonette (2802m) * en France, et malgré que j'avais gravi la Veleta (2902m) en Espagne, je n'avais jamais dépassé les 3000m sur une route goudronnée. «La loi des quatre ans» veut dire que tous les quatre ans nous effectuons une randonnée remarquable de 2 ou 3 semaines de vélo dans une région du globe.

La loi des quatre ans est le résultat d'un très difficile jeu de funambulisme entre le coeur et la raison. L'un dit : «toutes les années», l'autre dit : «de temps en temps, l'année prochaine».. La guerre est dure parce que le coeur est seul. La raison au contraire a beaucoup d'alliés : l'argent, le boulot, la famille... Les désirs du coeur sont bien expliqués par l'épisode suivant : il y a quelques années, mon ami Enrico (Henri pour les français) et moi nous étions à la chasse en territoire français sur le col des Champs (2095m, l'altitude d'un col au dessus de 2000m doit toujours être indiquée, c'est un titre nobiliaire !). Nous fûmes étonnés de l'inscription sur le vélo d'un autre gaillard: «l'Errant». Quand on lui a fait remarquer le curieux nom du fabricant il a répondu avec orgueil: «l' Errant, c'est moi !» Il a bien de la chance, lui!

C'est pour les deux lois sus-dites qu'après 20 ans de chasse aux cols en Europe, j'ai décidé de traverser l'Atlantique et de grimper sur les Montagnes Rocheuses aux Etats-Unis. Le «col» le plus haut a été la préparation du voyage à travers Internet, voyages sur les cartes, auberges, transport de vélos... hélas le transport ! Le vélo est un être vivant qui, comme son propriétaire aime les espaces ouverts. Quand on le chevauche, il est docile, il obéit aux ordres, il est un prolongement du corps. Mais quand il faut le transporter, il se rebelle, frappe partout et même quand on le démonte, il ne veut pas entrer dans la valise faite expressément pour lui. Quand finalement j'ai remonté mon vélo sur le territoire américain, la «descente» était déjà amorcée !...

La consultation des cartes était parfois excitante à cause des noms sauvages que je rencontrais: Beaver Lake, Bear Creek, Roaring River, Never Summer Mountain... Il a été difficile d'établir un parcours pour la simple raison que j'ai dû choisir, et choisir signifie exclure... On ne peut pas exclure un col! Un col est comme un fils ! M'a aidé et encouragé l'histoire des deux cent colistes qui sont allés dans les Montagnes Rocheuses : Madame et Monsieur Farcy de Lille (voir bulletin n°22 de 1994). Merci pour vos informations. A propos : «Avez-vous fait le retour vers le Colorado pour rencontrer l'ours brun»? La troupe était formée par le soussigné, Enrico, sus-mentionné, Agostino et Nicolas (mon fils 15 ans). Les deux premiers sont d'anciennes connaissances, avec eux j'ai affronté différentes fatigues cyclistes. Nicolas je le connaissais comme fils, mais pas comme cycliste. Je l'avais initié au vélo, et avec lui j'avais fait quelques randonnées dans les dernières années mais j'avais des doutes sur sa résistance à cette altitude.

Agostino, le médecin de l'expédition était plus inquiet que moi ; Pourtant, toutes les fois qu'on a commencé à monter une rampe, Nicolas s'est échappé et je n'ai pu réduire les écarts qu'en évoquant des raisons de sécurité : «Va doucement, la route est longue, nous ne devons pas nous séparer...» Mais lui par contre... scélérat !

Après deux jours d'acclimatation bien nécessaires, nous avons rejoint le «Red Robin : Colorado bicycle tour». C'est une randonnée organisée annuellement par le «Make a wish fondation», une organisation dont le but est de soulager la douleur des enfants malades en phase terminale (adresse internet: www.cyclery.com/btc/itin). Ce fut une très belle expérience : organisateurs aimables et disponibles, aucune compétition et pas de chutes collectives, pourtant avec 900 participants...!

Je peux dire franchement que la beauté des Alpes, soit italiennes, soit françaises ou suisses n'a rien à envier à celle des Montagnes Rocheuses : c'est l'espace qui fait la différence (ce qui s'ajoute à l'altitude des cols bien sûr). Dans certains cas, on peut rouler pendant des kilomètres sur un plateau sans fin à une altitude supérieure à 3000m. Notre «petite boucle» a commencé et s'est terminée à Breckenbridge (140 km à l'ouest de Denver). Les lieux d'étape furent : Eagle Vail, Glenwood, Paonia, Gunnisson, Buena Vista. Les principaux cols gravis furent : Frémont: 3737m, Tennessee:3177m, Mac Clure: 2670m, Black Mesa: 2800m, Monarch: 3450m, Trout Creek: 2850m, Hoosier: 3518m.

Après le Red Robin Tour nous avons gravi pour notre compte le Squaw Pass et, grâce à l'acclimatation nous avons dépassé les 4000m. Il s'agit de la route goudronnée du Mont Evans (observatoire) altitude 4300m avec une dénivellation depuis Idaho Spring de 2000m. Au total nous avons parcouru 1200km.

Considérations finales : Même si cette année les deux lois (loi des «quatre ans» et «toujours plus haut») ont été respectées, l'avenir se présente difficilement surtout pour Nicolas qui, avec l'expérience des 4300m à l'âge de 15 ans, devrait, pour respecter la règle du «toujours plus haut» attendre que le col du Sud (8000m) entre l'Everest et le Lothse soit goudronné...!

Roberto ORECCHIA N°3601
de CHIAVARI (Italie)

* note: 2802m correspondent à la Cime de la Bonette, le col du même nom est à 2715 m.

COL... LABORATION !

Henri Dusseau et Jacques Maillet sont des responsables fédéraux bien particuliers... voilà-t-il pas qu'au cours de l'Assemblée Générale du Club des Cent Cols (qui se tenait le 16 août dernier à Alès), le secrétaire général desdits Cent Cols et le vice-président de la Fédération Française de cyclotourisme...excusez du peu ! se mirent à expliquer à la salle, d'abord surprise puis médusée (et quelques-uns, peut-être scandalisés...), la bonne manière pour arriver en haut des côtes, grimpettes, raidillons, monts, cols, pas et autres coups de cul, avant les autres ! Et le malin Maillet qui souriait et le bon Dusseau qui se marrait ! Il suffisait, disaient-ils d'une même voix, mi-rigolarde mi-provocante, de décréter que le sommet se trouvait précisément à l'endroit qui correspondait au moment où l'on était en tête, solution au demeurant que je connaissais déjà...Mais le label fédéral lui donnait une légitimité inespérée et qui me permettait rétrospectivement de découvrir que, par le passé, je n'avais donc jamais... volé mes victoires !

Mais foin du passé, c'est du présent qu'il s'agissait ! Le lendemain, le 17 août donc, il fallait grimper au col du Pré de la Dame (1450 m) pour rejoindre la concentration de l'Ordre, les Cévennes ayant été choisies pour accueillir le rassemblement annuel de l'élite des cyclistes de montagne. La leçon de nos deux pédagogues de la triche fédéralement légalisée ne me fut hélas! d'aucune utilité. Non que la leçon fut mauvaise, non que la théorie manquât d'efficacité, non que l'exposé de nos deux tacticiens manquât de conviction...Mais pour appliquer ladite tactique il faut se trouver, ne serait-ce qu'un court instant, devant les autres ! Cette nécessité, suffisante mais impérieuse, était absolument hors de portée de mes pauvres moyens de l'heure, et cela, pour trois raisons: la première c'est que Dame Nature ne m'a comblé d'aucun des Trueba au Farfadet Goasmat, du sautillant Apo Lazaridés au virevoltant Jardinero que fut naguère le Colombien Herrera, la deuxième c'est que malgré quelques qualités que le ciel dans sa grande bonté m'a concédées (nul ne saurait être totalement démuné...) je ne saurais rivaliser, ni de près ni de loin avec mes compagnons de ce jour, l'aérien connétable de Vabrelongue (sottement appelé Emile Soulier dans le civil) et surtout, le vaniteux Sénéchal de Rouergue (que certains initiés connaissent sous le nom plébéien de Henri Bosc): la troisième raison, c'est que je n'ai plus fait de vélo depuis trois mois, ayant été réduit à l'immobilité pour avoir percuté dans la descente du Larzac sur Madières une stupide Citroën Berlingot (envoyée à la casse par un méchant coup de boule assené à son hayon arrière...) et pour en avoir récolté coups et contre-coups (et notamment un pincement discal aussi douloureux qu'obstiné).

Mon sens tactique et, il faut bien l'avouer (pour la modestie, je ne crains personne !) une intelligence très au-dessus de la moyenne autorisée, m'avaient souvent permis, dans le passé, de surmonter mes handicaps physiques naturels et de triompher des meilleurs, sur leur terrain favori pourtant, qu'il s'agisse de Gervasius au Portet d'Aspect, du batifolant Emile au col de la Fageolle ou du petit roquet aboyeur d'Onet-le-Château au col de Luens.. Mais, pour tirer parti de sa supériorité tactique, il est une condition incontournable ; il faut être, sinon devant les autres (selon la théorie déposée made in FFCT, rue Jean Marie Jego, par le tandem Maillet-Dusseau) mais au moins avec les autres ! Or, en ce jour, cette condition est hors de mes possibilités... J'ai même toutes les peines du monde à être derrière les autres, et même, me croira-t-on, loin derrière...

Aussi me voilà résigné à arriver là-haut aux bougies, longtemps après l'«autobus», longtemps après les charlots, les comiques et les et cetera, bien longtemps après l'extinction des feux, pas loin de l'éclosion du troisième millénaire... Avoir les naches sur ma Brooks suffit à mon bonheur. Pour les performances, on verra plus tard, si on y arrive...

Et me voilà pastouillant sur la pente, les miches rivées au cuir de la selle, les genoux craquouilleux, la pédalée dolente, le souffle besogneux. je me traîne comme un reptile mais sans le mouvement glissant de ses déplacements fluides; j'avance chichement alors que je jette toutes mes forces à tous vents.. Qui reconnaîtrait, sous mes haillons de misère et mon allure de tortue, l'impétueux triomphateur du Portet d'Aspet ? Je pense au temps qui passe et je pense à Péguy (et rien ne se remonte et tout se redescend...) et je pense à Marot, le petit grimpeur de Cahors en Quercy (plus ne suis ce que j'ai été et plus ne saurais jamais l'être...)

Bref, je me considère en ma grande misère et en ma défaveur. Mon moral est resté en rade à Concoules et j'ai pas la force de me retourner pour aller l'y chercher ; je fais avec les moyens du bord, et il est pas large mon bord ; A peine un 700C de dix-neuf, bien que je roule sur 650 !

Pour parer à toute fâcheuse éventualité, je suis parti tôt, presque avant l'aube, alors qu'encore «tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth» ...Mais bientôt un cycliste me dépasse, puis deux, puis trois, puis dix, puis vingt, trente, quarante, que sais-je ? J'ai tout l'air du poteau électrique regardant passer des TGV... Et il en passe des TGV, des trains Corail, des express, des rapides... Même les omnibus me laissent sur place goguenards, bêtement triomphants. Des amis, quoi..

Et ce qui devait arriver arrive... Le bon Luchaire, le fer à repasser de Clermont-l'Hérault, me rattrape ; il ne marche ni à l'électricité ni à la vapeur, c'est le fer manuel des repasseuses de Degas, rouillé jusqu'à la poignée, rongé jusqu'à l'os, retrouvé dans un marché aux puces d'avant-guerre sous un tas de ferraille abandonné.... Mais il me dépasse sans broncher ! Et me dépasse encore, malgré ses rhumatismes, sa bécane de bois et ses côtes en long, l'abominable homme des neiges pyrénéennes, le fringant Llacer, venu exprès de sa Catalogne pour flinguer à bas prix un Eddius diminué. Et me dépasse aussi la limace des Cévennes, Bébert du Rieu, Albert Guy pour les intimes. Il faut dire que j'avance presque aussi lentement que Pierre Roques quand ses genoux le tarabustent...

Mais le plus dur est à venir... Emile arrive enfin, flanqué du père Bosc qui, bien entendu, caresse les pédales et ne se prive pas de le proclamer, même à qui ne veut point l'entendre. Jean Barrié a beau le raisonner, rien n'y fait... Le Farfadet du Rouergue se prend pour le Colosse de...Rodez ! Et voilà notre freluquet qui, du haut de ses 650 B me chambre, moi qui déjà manque d'air ! Et tu grimpes comme une lessiveuse, et tu montes comme un sac de patates, et tu te traînes comme une serpillière usagée, et tu fait du surplace ! Fais donc poser des stabilisateurs à ta bouzine, ma parole, sans quoi tu vas tomber ! Tiens, regarde, je sens pas les pédales, moi ! Je vole, qu'il me dit, le charitable Colombien d'Onet-le- Château... Et il en rajoute, et il redonne un coup de louche, un coup de pinceau, un coup de badigeon ! Que j'en voie de toutes les couleurs, que je me décarcasse pour ne pas mettre pied à terre, ça ne l'effleure pas un instant. Il vole, le petit roquet, et il s'en fout pas mal si les autres ahannent à en cracher leurs poulmoches... Et le voilà qui me largue, dans un éclat de rire dont je laisse le lecteur juge de la dose de charité qu'il contient. On désespérerait volontiers de l'espèce humaine si l'histoire ne venait de temps en temps nous fournir des exemples réconfortants de la solidarité entre les hommes, voire de la col...laboration entre cyclistes pour leçon donner aux petits marquis de la bécane qui se prennent quelquefois pour les rois Soleil du vélo... Emile, qui n'est pas plus charitable qu'un chacal, mais dont le sens de la justice est bien réel, prend les affaires en main et décide (sans que j'aie rien demandé, il faut le souligner) de m'apporter son aide, oubliant généreusement l'affront que je lui ai naguère infligé au fameux col de la Fageolle, comme il a été dit plus haut. Ce qui l'a décidé, c'est une phrase du père Bosc qui a clamé haut et fort que, cette fois, Eddius, vu l'allure à laquelle il roule, ne risquait pas d'écrire, comme il a l'habitude de le faire sournoisement, qu'il avait devancé le roi Henri au sommet d'un col ! Et Emile, malgré l'image pitoyable que je lui donne de moi, parie le contraire, ce qui démontrerait, si besoin était, qu'il me sait capable d'accomplir des miracles. Il faut dire que six diagonales effectuées en ma noble compagnie lui ont montré qu'avec Eddius rien ne saurait être impossible.

Le lecteur se demandera sans doute comment Eddius la limace a pu arriver au Pré de la Dame avant Henri l'aiglon.. Car effectivement c'est bien ce qui s'est produit, contre toute vraisemblance et contre toute prévision. On répondra à ce lecteur sceptique qu'on ne saurait tout regarder sous l'angle de la raison raisonnable et qu'il arrive qu'une bonne organisation tactique l'emporte sur l'évidence de certaines prévisions. Comment la chose s'est passée, c'est ce que nous allons dire en quelques mots.

A un kilomètre environ du col du Pré de la Dame, la route, fatiguée de monter depuis le bas, s'accorde le plaisir d'une pente moins rude et, profitant de ce loisir qu'elle se donne, s'attarde à contempler le somptueux paysage qu'elle découvre alors ; elle sait qu'il ne reste plus, pour atteindre la pancarte, que quelques gentils hectomètres; aussi flâne-t-elle un peu en invitant le promeneur ou le cycliste à en faire de même. Emile, dont les capacités stratégiques sont un assez bon mélange du génie militaire de César et des impro-

visations de Pichrocole, comprend dans l'instant tout le bénéfice qu'il peut en tirer (à mon avantage) de la situation. Et le voilà qu'il invite Henri à admirer la fresque de vallées et de monts qui s'offre à ses yeux, à immortaliser par l'image ces Cévennes superbes qui s'étendent à perte de vue... Car Emile, pour le baratin poético-rigolard, l'est presque aussi doué que le Luçhaire de Clermont, et, justement le Luçhaire en question il est là dans le groupe qui philosophe sur les beautés envoûtantes des paysages de montagne... Et il ne donne pas sa langue au chat, le Luçhaire de Clermont... Bref, à eux deux, ils endorment assez longtemps le petit Colombien pour que je le rejoigne enfin, lui arrêté, moi... presque ! A ma vue, Henri s'affole, essaie d'enjamber son vélo pour se lancer à ma poursuite, car ma lenteur a déjà pris quelques longueurs d'avance sur sa vélocité...

Mais Emile a tout prévu.... Il a fait sauter la chaîne d'Henri pendant que celui-ci versait des larmes d'émotion sur la chaîne des Cévennes, il a dégonflé sa roue arrière et caché sa pompe. Malgré cela notre roquet croit encore en ses chances.. Il se hâte, il s'évertue, il tente même de passer en force ! Mais Emile a tout prévu, je viens de vous le dire : il a délégué Albert qui ne craint pas de faire glorieusement rempart de son corps pour barrer la route à Henri ; d'autres vélos ferment le passage, à droite, à gauche ; l'aile nord est bouclée, l'est et l'ouest bouchés, le sud cadenassé ! le piège s'est refermé sur notre héros qui crie à l'injustice, à la trahison à l'agression. Emile proteste ; il n'a fait que son devoir d'équipier ! Qui, au demeurant, pourrait douter de sa bonne foi ? De fait, mes alliés pourraient bien libérer mon pauvre adversaire, je ne m'en soucierais guère : j'ai passé mon grand plateau et mon petit pignon pour l'ultime faux-plat. Alors, Henri, avec son pneu à plat et sa chaîne qui se traîne, il faudrait qu'il soit rudement costaud pour me rejoindre ! Quant à me dépasser...

Au mas de la Barque, au lieu de la concentration, Henri, surexcité comme un régiment de puces, proteste encore avec véhémence. Il en appelle au jugement des autorités fédérales ! il n'admet pas, il n'admettra jamais qu'Eddius puisse arriver avant lui au sommet d'un col. Ca, jamais, plutôt mourir ! clame-t-il à tue-tête. Un tribunal de campagne se met en place en quelques instants ; le vice-président fédéral Maillet présidera la Cour, Henri Dusseau sera l'avocat général. Sûr de son bon droit, Henri explique les faits.

Il est illico débouté et condamné au franc symbolique. Les autorités fédérales statuent et leur décision fera longtemps jurisprudence (ou imprudence...) : Rien, disent-elles, rien, dans les règlements fédéraux ni dans les règlements du Club des Cent Cols, rien n'interdit à des équipiers d'aider leur chef de file ! Même quand l'aide est illicite ? s'étrangle Henri, au bord de l'asphyxie. Mais les actions d'Emile et de ses compagnons n'ont rien d'illicite, déclare imperturbable un Dusseau qui prend à l'évidence le parti de la justice et du bon sens, et qui ajoute que ces actions lui paraissent au contraire procéder aussi bien du plus parfait dévouement que de la plus belle loyauté ! Et le président Maillet qui clôt les débats d'un coup de marteau énergique, visiblement heureux que le droit ait enfin triomphé, sans bistouilles, sans embrouilles, sans magouilles !

Le sport de haut niveau est si avare, depuis quelques temps, en actes désintéressés que les membres du Club des Cent Cols seront sans doute heureux de constater, à la suite de la présente narration, que de telles actions existent encore et que les responsables de leur confrérie savent non seulement les reconnaître mais également les leur recommander.

Ce triomphe du dévouement et de l'intelligence tactique m'a, au demeurant, remis en selle ; sûr de mes équipiers, de leur savoir-faire et de leur aide, je ne doute plus de rien désormais ! Et comme ma résurrection s'accompagne d'une exigence morale jamais reniée en la circonstance, je livre cette histoire exemplaire à la méditation de mes confrères du Club. Ils y puiseront sans aucun doute le respect dû à l'adversaire, le dévouement que toute solidarité exige et, également, l'assurance qu'une bonne et vaillante action est toujours reconnue et toujours récompensée.

De cela personne ne doute... Sauf le petit Colombien de Rodez, bien entendu...

Eddius N°1733, d'ALES (Gard)

CHASSE AU GROS GIBIER EN DÉCEMBRE

Article destiné aux fondus de la montagne, aux dingues du dénivelé, aux «Cinglés du Mont Ventoux», aux chasseurs de cols, aux maniaques du «tout à gauche», bref à tous ceux qui commencent à frétiler quand la route s'élève.

Pour nous, chasseurs de cols, le gros gibier, le trophée de luxe, c'est le «plus de 2000 mètres». Mais tous les nôtres, dans les Pyrénées ou les Alpes sont hors d'atteinte en hiver, protégés par le froid, la brume, la neige, le verglas et les jours trop courts.

Cette année, malgré une centaine de nouveaux cols à mon tableau, aucun «GROS». Même le col des Tempêtes, près du sommet du Ventoux, n'est qu'à 1900 et quelques mètres. Où aller ? Je cherche et trouve : Tenerife, une île de l'archipel espagnol des Canaries. Un massif volcanique déchiqueté qui culmine à 3700 mètres et présente 46 cols répertoriés dont 10 à plus de 2000, le plus élevé à 2300 mètres. Beau terrain de chasse !

Agence de voyage, réservation de séjour et première difficulté : on ne trouverait de vélo à louer que sur la côte sud alors que je vais sur la côte nord, plus proche du massif de Teide (se prononce Té-hi-dé). Bueno ! Mais à l'arrivée, le guide de l'agence Fram se démène remarquablement et me trouve pour une location raisonnable, un vélo presque neuf, tel qu'il est décrit par notre chère FFCT : pas de garde-boue, pas de porte-bagages, pas d'éclairage, pas de sacoches, pas de porte-bidon, pas d'outillage et pas de pompe. Bref, le VTT tout nu. Un peu petit pour moi, mais de bons freins, de gros pneus quasi neufs et un 28 x 28. Je trouve un porte-bidon chez un réparateur de motos très sympa, j'avais amené une sacoche Chapak très pratique qui se fixe facilement sur n'importe quel type de selle, j'espère ne pas avoir de crevaison et ... c'est parti !

Et je comprends tout de suite pourquoi il n'y a pas de vélo sur la côte nord. C'est une côte très urbanisée où les villages se touchent et qui grimpe instantanément dans la montagne. Des pentes d'enfer : le 10 % n'est ici qu'un aimable faux plat ! Malgré le 28 x 28, je coince plusieurs fois et finis certains passages à pied. Mais quand on attaque la grimpée du Teide proprement dite, c'est plus humain : du 6 à 7 % seulement pendant ... 40 km !

13/12/97 : je me fais emmener sur la côte sud et reviens en vélo à travers le Teide. 110 km seulement, mais 55 de montée et 55 de descente : la route faisant le tour de l'énorme cratère n'arrête pas de monter et de descendre. A cours d'entraînement, après la coupure de novembre, je suis déjà complètement «à la ramasse» à 1500 mètres d'altitude. Et en plus j'ai la grippe. Dieu que les bornes kilomètres sont longues à apparaître quand on roule à 7 ou 8 km/h.

Bref, je me trouve à 18 heures passées, en haut des 40 km de descente qui me ramèneront à l'hôtel, mais il fait nuit à 18h30. Alors j'applique l'article 27 du Mémento de Sécurité du Petit Cyclotouriste : «quand on descend un col, de nuit, sans lumière, il faut le faire très rapidement pour rester le moins longtemps possible dans cette zone dangereuse ! J'en profite pour faire la course avec un car de tourisme qui me rattrape dans les lignes droites, où je bénéficie de ses phares, mais que je lâche dans les virages où je distingue vaguement la ligne blanche médiane sur la route. Very exciting ... surtout quand il y a des trous ! Finalement je ne regrette pas d'être sur un VTT ! Tableau de chasse : 10 cols dont 5 «plus de 2000». Belle journée !!

15/12/97 : Projet de la journée : remonter sur le Teide par l'est par une route qui part de la ville de La Laguna (alt. 550 m), traverse une forêt, franchit une dizaine de cols, dont 4 à plus de 2000 et un à 2300, donc des montées et des descentes sur 43 km mais avec des pentes raisonnables. Pour arriver à La Laguna, 20 km en partant de l'altitude 0. Comme je ne veux pas commencer à m'épuiser par les petits raidillons à 20 ou 30 %, que faire ? Élémentaire, mon cher Watson : je prends l'autoroute qui fait le tour de l'île. C'est évidemment interdit, mais officieusement toléré. Et on profite du souffle des cars et camions qui passent à 110 km/h.

La forêt - route superbe, je mouline doucement (j'ai toujours la grippe), je croise 3 cyclos qui descendent, dont un couple courageux avec tout le barda de cyclo-camping. Altitude 1800 m : du froid, du vent, des nuages, de la bruine. Je m'arrête sagement (il faut obéir aux injonctions de la montagne !) : jambières, blouson et ... enlever les lunettes parce que je n'y vois plus rien. Quelques km comme ça, mais je sens confusément que c'est la fin des difficultés, que la montagne va me sourire comme elle sait le faire avec ceux qui sont humbles et patients avec elle. Col de la Crucita (1980m) : le ciel se dégage d'un coup, je suis sur la ligne de crête, à gauche la côte sud avec au loin l'île de la Grande Canarie, à droite la côte nord avec la ville de Puerto de la Cruz, 2000 m plus bas. Encore des nuages mais juste assez pour rompre la monotonie du ciel et tamiser le soleil. Une symphonie de couleurs douces.

Quelques kilomètres plus loin la montagne me souffle un coup de brise plus sec : le vent du nord va se déchaîner. Mais j'arrive à l'abri sur le versant sud, protégé par la ligne de crêtes. Au dessus de ma tête, les nuages passent comme des fous, affolés, déchiquetés par l'arête. Col de Izana, 2300 m, dans les nuages et le vent. Un allemand me double sur un beau VTT chromé. Mais il est en short et chemisette, frigorifié, et ne profite de rien. Il ne faut pas braver la montagne ! Elle va encore m'offrir un spectacle, le plateau qui redescend à 2000 m, immense, dégagé des nuages par les arêtes alentour. Je suis merveilleusement seul, les touristes ayant vu le mauvais temps de la côte ne se sont pas aventurés vers le sommet.

Et puis la longue descente vers l'hôtel. De jour, c'est quand même plus facile ! Bilan : 10 nouveaux cols, dont 4 «plus de 2000». Total de la semaine : 33 nouveaux cols dont 9 «2000».

Pas mal pour un mois de décembre ! Il me manque donc à Tenerife, 13 cols dont 1 «2000». A l'année prochaine ?

Gilles CORI N°2047
de SAINTE-COLOMBE de VILLENEUVE (Lot et Garonne)

LES CHEMINS VERS L'AZUR SONT D'UN VERT INTENSE

Le pyrénéen, déraciné à Paris que je suis, vient souvent au pied de ses montagnes pendant les vacances à la recherche de routes non parcourues, de cols inconnus. Cette année, j'ai acheté (publicité gratuite !) un petit guide merveilleux «Itinéraires cyclistes en Pyrénées Atlantique» de Georges Véron et Jacques Roux aux Editions ALTIGRAPH. A l'intérieur, on y trouve des petits circuits à faire où je trouve ce plaisir de la découverte, mais aussi de l'effort.

Au sortir de la Semaine Fédérale d'Albertville, mes mollets n'étaient pas encore repus de montagne, et je décidais donc, en cette fin de mois d'Août, avant de regagner mon pays de «fumées et de cités», d'aller prendre un dernier bain d'azur et de verdure. Le circuit n°11 dit «du Baretous», long de 61 km avec 1.800 m de montées, me semblait relativement excitant, surtout le Col d'Issarbe dont le profil sur «l'Atlas des Cols de Pyrénées» avec ses 11,5 km à 8,5 % retint immédiatement toute mon attention.

Parvenu avec ma voiture à Ance, je rangeais celle-ci à l'ombre de l'église, descendais ma randonneuse du toit, l'équipais et partais direction Aramits. Là je pensais à remplir mes sacoches d'eau minérale, de fruits, de pain et de fromage, avec l'intention de pique-niquer au sommet du col. Je pénétrais ensuite à Lanne en Barétous où j'avalais un pain aux raisins hyper crémeux et m'élançais vers Tardets-Sorholus. A la sortie de Lanne, après avoir traversé le petit pont de Bascoute enjambant la petite rivière dite «Vert de Barlanes», je bifurquais à gauche pour emprunter la D 632. A cet endroit, j'étais à 18 km du sommet, à 315 m d'altitude, c'est-à-dire avec un dénivelé de 1135 m à me mettre dans les jambes.

Au début, sur ce petit ruban de macadam gris clair, tout était facile. Je glissais au milieu des prairies qui petit à petit se mettaient à pencher, puis à être avalées par les rochers et les bois de sapins. Autour de moi, l'air faisait frissonner les feuilles des arbres ou des buissons ; à côté, dans les taillis retentissaient les tressaillements du cours d'eau frappant les rochers, se glissant sous les souches des arbres, rebondissant d'une berge à l'autre. De temps à autre, on entendait le carillon d'une vache qui broutait amoureusement un tapis moelleux et sûrement délicieux d'herbes suintantes de rosée, ou un insecte vrombissant frôlant ma tête, ou le bruit d'un bulldozer caché plus haut dans la montagne. Et toujours ce chemin presque plat serpentant au milieu de petits champs, avec ça et là une grange abandonnée, des meules assaillies par des escadrilles d'insectes divers. A gauche, mes yeux n'arrivaient pas à se détacher de ce gros mamelon boisé vert foncé, vers lequel la route semblait vouloir s'enfermer : sûr que la difficulté allait commencer là ! Sur ma carte installée sur la sacoche, j'avais surligné le pont de Blancou : c'était là, 6 km après la bifurcation que la route montait brutalement à 10 % et ce, sur 3 km. Inutile de dire que plus on s'approche, plus le corps est tendu, plus on se prépare à affronter la pente. Soudain un pont, non ce n'est pas le bon, la route est toujours plate. Alors on avance, la vallée a disparu, maintenant la route semble vouloir se faire enfermer dans la rocaille et la forêt. Bientôt le pont est en vue.

Sitôt franchi, la route devient sans transition très dure, je cherche la suite sur le versant à demi boisé en face, mais je ne vois rien. Je suis sur le 30/28 et pourtant je suis debout sur ma machine, le souffle coupé et je mets pied à terre au bord du vomissement : j'avais vraiment sous-estimé la difficulté. Je couche mon vélo, attrape le pain et le fromage et tout en regardant la paroi boisée, je mange lentement, tandis que la sueur inonde mon visage. Je remonte sur mon vélo et lentement j'enroule, m'élevant à 5-6 km/h sur une route jonchée de petits cailloux, de graviers, de débris végétaux divers. Les lacets succèdent aux lacets et le premier kilomètre est accompli difficilement, très difficilement. La pente parfois se durcit encore, j'aperçois la route où j'étais il y a quelques instants. Le mamelon boisé vu de la plaine commence presque à être en dessous de moi ; en bas j'entends le moteur d'une voiture qui monte et qui force à chaque virage en épingle. Bientôt elle arrive sur moi, me dépasse et, à l'oreille, au bruit du moteur, je sais que le calvaire n'est pas encore terminé : il me reste encore 9 km à grimper et c'est toujours aussi dur. Je suis totalement enfermé dans la forêt, les rayons du soleil dansent entre les branches feuillues, exécutant sur le macadam de la route de rapides arabesques lumineuses.

A chaque virage, la forêt se déchire pour laisser une trouée par laquelle on aperçoit les collines environnantes au pied desquelles j'étais il y a quelques heures à peine. Car le temps s'écoule vite, ma moyenne est réduite à la portion congrue, au compteur j'ai du mal à dépasser les 7 km/h, parfois 10 mais c'est dans les replats offerts par les virages en épingle à cheveux. Ces passages presque plats, on les déguste ; et parfois, les trouées dans la forêt, à ces endroits-là, laissent passer un souffle frais qui vient caresser un visage inondé de chaleur et de sueur. Bientôt à la forêt succèdent les pâturages, la route est plus visible, mais elle monte toujours autant, cependant le pourcentage s'est réduit et les jambes s'en réjouissent. A un virage, j'aperçois les petits baraquements de la station de ski de fond d'Issarbe et un panneau m'indiquant 1425m, le sommet est proche. Je longe la crête qui précède le col. La route devient plus facile. Tout autour de moi la montagne étale ses tapis de verdure qui contrastent avec les rocailles argentées enserrant en face le Pic d'Anie. La station de la Pierre Saint Martin est au-delà de ces crêtes herbeuses. Le bleu du ciel est maintenant tout autour de moi, il éclabousse de lumière les herbes scintillantes des bourrelets de terre qui, comme des cols de vertes fourrures, ensèrent le ruban grisâtre du macadam. La brise qui caresse les sommets m'enveloppe maintenant, asséchant mon visage et transportant des effluves d'écorces et de troupeaux de bovins invisibles. Parfois mes roues font craquer des nappes fines de graviers dont les vaguelettes viennent s'échouer sur des berges poilues d'herbes et de fleurs. Il est midi et quart quand, ayant atteint le sommet du col, je décide de m'arrêter pour déjeuner.

Mon vélo est couché dans l'herbe rase humide à côté de moi, je suis assis sur un tapis de mousse dont l'humidité se répand à travers mon cuissard. Le pain craque entre mes doigts, je le porte à ma bouche, tandis que ma main sépare la pâte moelleuse de ce fromage suintant de chaleur. Dans ma bouche il a le goût salé de la sueur qui parfois se faufile à la commissure des lèvres durant l'effort. Le vent fait voltiger papillons et brindilles et mes yeux se perdent sur les crêtes blanches qui encerclent le pic d'Anie. Des moments comme cela, alors que le corps tordu par l'effort retrouve petit à petit sa sérénité, son calme, des moments comme cela il faut savoir les vivre, les goûter, les disséquer pour en extraire toute la puissance tranquille qu'ils secrètent en eux. Quand il faut repartir, on s'ampute un peu de ce bonheur purement terrestre. Et c'est pour cela qu'invariablement, on revient au sommet pour ces moments d'azur et de verdure.

Jacques TOUSTOU N°3172
d'EAUBONNE (Val d'Oise)

BALLADE EN CÉVENNES

Par une belle matinée d'été nous nous préparons à un périple de 160 km à travers de splendides Cévennes baignées de lumière et de soleil. Pour la circonstance, comme toujours aussi, je suis accompagné de la charmante Florence, férue de vélo, avide de cols et vallons cévenols, toujours partante pour une belle virée quelles que soient les difficultés.

Nous voici donc ce matin, sur le parking ombragé par de beaux platanes, d'une attirante petite ville, Ganges (Hérault) qui fût connue et peuplée lorsque ses usines de tissage de la soie offraient bien du travail. Cette même soie qui était le poumon des vallées s'ouvrant sous le massif de l'Aigoual faisant vivre de nombreuses familles depuis la cueillette des feuilles de mûriers jusqu'à l'élevage des vers à soie. Après avoir pris soin de préparer nos vélos, nous allons nous asseoir à la terrasse d'un café, offrant nos visages aux encore faibles rayons de soleil montant, afin de prendre un «petit noir», dernier remontant avant de s'élancer par la route nationale peu fréquentée à cette heure vers le Vigan via Pont-d'Hérault.

Le Vigan, autre petite ville fort agréable se trouve au pied du col du Minier ; nous la traversons et à sa sortie, il nous faut emprunter une déviation mise en place à cause d'éboulements obstruant la chaussée habituelle, ceci dû aux fortes pluies du printemps. Nous empruntons à cette occasion l'ancienne voie ferrée, désaffectée aujourd'hui, goudronnée pour la circonstance. Ce petit changement d'itinéraire nous permet, au travers de deux tunnels longs chacun de trois à quatre cent mètres de vivre une expérience nouvelle. Nos vélos, dépourvus d'éclairage semblent fous ; même si nous les dirigeons, la sensation d'équilibre est totalement différente de l'accoutumée et le trou de clarté nous apparaît tel un port pour le marin confronté à une tempête. A la sortie de ces «trous noirs», nous arrivons sur le petit village d'Arre très paisible à cette heure. Après ceci, nous abandonnons la vallée pour débiter l'ascension vers le village d'Alzon dans un premier temps, suivie de l'ascension du col des barrières (804m)

Là, le décor change, nous progressons maintenant à travers des châtaigneraies dans lesquelles les rayons du soleil, plus ardents filtrent, donnant au sous bois un formidable jeu de couleurs féériques mêlées aux scintillants reflets d'or de la longue chevelure de ma blonde compagne. La route s'élève gentiment et tout en discutant nous passons ce premier col sans encombre. Après une rapide descente vers le hameau de Sauclières nous bifurquons à droite en direction de St-Jean du Bruel. Courte montée mais un peu sévère, puis superbe plongée sur St-Jean au milieu des châtaigniers par un très bon revêtement. St-Jean de Bruel, village au nom chantant est fascinant de par sa position. Il est posé au creux des montagnes. Pour s'en extraire il faut pousser fort sur les pédales car dès la sortie, la pente est assez raide et l'on surplombe très vite ce village ce qui nous gratifie d'une superbe vue. Cette forte pente nous mène jusqu'au col de la Pierre Plantée (809 m) où nous choisissons de prendre la direction de Trèves. Nous sommes sur un de ces hauts plateaux balayés, l'hiver, par le mistral et la tramontane, leur donnant un aspect «pelé» car la végétation se limite aux pâturages faisant contraste avec les châtaigneraies très proches que nous venons de laisser. Par une bonne route nous plongeons sur Trèves. Village resté authentique avec une âme certaine. A ce stade du parcours, nous faisons une courte halte afin de remplir nos bidons, le généreux soleil nous forçant à boire souvent. Ce charmant village cache sa fontaine en son coeur, il ne faut donc pas hésiter à l'explorer et admirer ses maisons en pierres formant les ruelles. Comme cette eau semble pure ! Nous en profitons pour manger une barre de céréales car pour nous, à présent, s'ouvrent les gorges du Trévezet qui vont nous conduire, au terme de 15 km d'ascension, au village haut perché de Camprieu (1100 m). Cette ascension nous offre des vues fantastiques sous ce soleil merveilleux faisant scintiller les diamants du ruisseau que nous longeons. Nous avons retrouvé les châtaigniers qui disparaissent peu à peu, au fur et à mesure de l'ascension, cédant la place aux sapins témoins de l'altitude. Camprieu, terme de ces gorges ne nous permet pas de souffler pour autant, car nous enchaînons vers le col de la Séreyrède puis le mont Aigoual soit 15 km supplémentaires d'ascension au milieu de forêts domaniales de sapins, boulots, hêtres...où le soleil joue, faisant un panaché d'ombres et lumières tout à fait surprenant. Comme ceci est beau ! Nos yeux se délectent, nos jambes enroulent le petit braquet de rigueur mais les kilomètres ne pèsent pas, tant le spectacle est ravissant.

Le mont Aigoual, un des points culminants des Cévennes (1576m) où il faut à tout prix visiter l'exposition météorologique digne du plus grand intérêt. Nous y faisons une halte bien méritée. Florence et moi nous attablons à la terrasse que nous offre l'observatoire où nous savourons un bien réconfortant «jambon-beurre» accompagné d'un coca ; éclaboussés de soleil nous échangeons toutes nos sensations relatives à la cruelle beauté de ces inénarrables Cévennes dont on ne peut se lasser. Seuls les mauvais jours pourront nous en éloigner mais tout l'hiver durant, leur cuisant souvenir ne les rendra que plus désirables alimentant multes conversations. L'instant magique que nous souhaitons suspendre nous fait hésiter à reprendre la route ; Florence clame ses douces complicité, satisfaction, envie partagée d'autres ballades sur d'autres reliefs tout aussi majestueux.

C'est à regret que nous décidons de reprendre la route comme si l'on craignait de perdre ces Cévennes en nous éloignant. Il faut pourtant bien partir et nous nous engageons dans une longue descente de 30 km nous conduisant à Valleraugue. Au fur et à mesure de la descente nous sentons la forte chaleur de la vallée (300m) nous écraser. Rendus à Valleraugue, il nous reste 30 km pour rejoindre Ganges. La route en léger faux plat descendant longe l'Hérault (rivière accueillante) sur presque la totalité du trajet. Comme à notre habitude, nous nous laissons griser par cette fin de parcours et nous parcourons à vive allure ces 30 derniers kilomètres clôturant fort agréablement cette belle virée non sans savourer les vues de l'Hérault, de l'ancienne filature du Mazel devenue musée de la soie, des pommeraies, bordant la route, d'où proviennent les fameuses Reinettes cévenoles...

Rendus à Ganges nous retrouvons notre véhicule non surchauffé grâce aux superbes platanes, nous passons short et tee-shirt puis allons savourer un perrier-menthe hydratant et réconfortant autour duquel nous discutons déjà de la prochaine ballade...

Pierre DUCROS N°3182
de SAINT GELY du FESC (Hérault)

PARPAILLON ! PORT DU CASQUE OBLIGATOIRE

Le départ est prévu de Saint André d'Embrun. Nous mettons une bouteille d'eau à rafraîchir pour le retour dans le bassin de la charmante place ombragée, située près de l'église.

Après quelques kilomètres de montée, une vue panoramique exceptionnelle sur le lac de Serre Ponçon s'offre à nous. Plus tard, au détour d'un virage, une altièrè demoiselle coiffée nous honore d'un regard minéral.

Quelques agapes prises au bord du ruisseau et nous voici vraiment dans le Parpaillon. Tenant toutes ses promesses, le Parpaillon nous a distillé toutes ses sensations.

Il a pour nous : déroulé sa route infiniment, disposé harmonieusement ses cailloux, ses trous, ses à-coups, ses bosses. De telle façon qu'un piège évité nous renvoie inexorablement sur l'embûche suivante. Il a lancé ses mouches à l'attaque, pas méchamment, pas pour nous interdire la montée, juste pour tester notre aptitude à éviter les accidents de la piste nous contraignant à lâcher le guidon pour s'administrer des claques ou pour réaliser de grandiloquents moulinets. Il a invité pour la circonstance ses vaches formant en notre honneur une haie placide. Il a programmé l'éclosion des fleurs de ses alpages pour que leurs inflorescences, leurs senteurs évanescents soient, ce jour là, au maximum.

Et enfin, lorsqu'il a vu à qui il avait à faire, lorsqu'il a jugé que nous étions dignes de lui, après plusieurs heures d'une âpre lutte, d'un combat de tous les instants, il a donné l'ordre à ses marmottes, ses dernières sentinelles, de nous escorter de leurs sifflements admiratifs. Puis enfin, il nous a offert dans un écrin son monde minéral, constellé des taches blanches de ses névés.

Ainsi, nous avons su que nous étions arrivés. Nous avons eu de la chance ce jour là! Le Parpaillon était bien disposé et nous savions qu'il avait encore en réserve un puissant arsenal dissuasif dont il n'a pas usé. Pourquoi ? Parce que nous avons su l'aborder humblement, admirativement, progressivement. Et puis, il faut dire que ce jour là, il y avait beaucoup de voitures qui ne nous ont pas simplifié la tâche. Le Parpaillon n'aime pas les voitures!

Pour nous récompenser, il a su se montrer magnanime. Mais je dois vous avouer que durant les trois derniers km, pour m'aider, détail matériel dans ce contexte idyllique, je comptais les tours de manivelles. A 2600 m, en vue du tunnel, j'ai cessé de compter.

A l'arrivée à l'entrée du tunnel, je suis accueilli par mes trois compagnons d'ascension et par un petit chien de berger noir. L'air est frais à 2645 m! Nous enfilons un pull et nous nous restaurons, observés par notre nouveau compagnon à quatre pattes.

Le moment de traverser le tunnel est venu ! Tunnel que certains «Cent Colistes» n'ont pas hésité à qualifier de : «Promesse de havre de paix... retour à une vie d'avant... l'éclaboussure de lumière de la naissance... trou noir de l'espace...»

Denise n'y voyant qu'un endroit humide, sombre et glacé, déclina tout d'abord l'invitation. Nous dûmes faire preuve de diplomatie, lui dire que c'était l'aboutissement logique de l'ascension du col, que tout le monde passait par le tunnel, que ce serait dommage de ne pas découvrir le paysage de l'autre vallée, que le tunnel n'était pas très long et qu'en plus on en voyait, point lumineux dans la nuit, le bout. Convaincue par nos arguties, elle accepta de tenter l'aventure. Son vélo était équipé d'un éclairage, honneur aux dames, elle passa la première.

Et, en file indienne, accompagnés par notre «toutou», nous disparûmes dans la pénombre, nappés par cette gueule béante. Les premières gouttes qui tombaient du plafond ne nous effrayèrent pas. Au bout de

quelques dizaines de mètres, notre éclairceuse s'arrêta, inquiète : Qu'il y a t-il là devant, dit-elle? Aie! Nous avons omis...volontairement, de lui parler des trous d'eau. Heu..! Peut être de l'eau! mais en cette saison les flaques ne doivent pas être profondes. Nous avançons encore de quelques mètres : «Mais c'est profond dit-elle, et on enfonce! Je fais demi tour!» En effet, c'était profond et lorsqu'on mettait un pied à terre, il disparaissait dans la boue carbonneuse. Elle fit demi tour...

Nous entendîmes arriver derrière nous, à pieds, un groupe : le père, la mère et deux enfants. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de nous, bloqués par l'eau. Amplifiés par l'écho du tunnel, démultipliés par son atmosphère angoissante, à grands fracas, des blocs de schiste se détachèrent du plafond et s'écroulèrent sur le groupe provoquant immédiatement les pleurs et les cris effrayés des enfants. Tout le monde resta pétrifié, alors qu'une deuxième chute, au même endroit, les atteignit de nouveau. Les pleurs des enfants redoublèrent, et tout le monde, qui courant, qui pédalant, se précipita vers la sortie. Les enfants étaient inconsolables et égratignés. La maman était la plus touchée. En fait, c'est elle qui avait reçu les plus gros morceaux sur la tête, l'épaule et l'avant bras. Elle avait de gros hématomes et nous avons désinfecté les plaies avec nos pharmacies de secours.

Nous n'avions plus envie de nous aventurer de nouveau dans ce conduit. Nous décidâmes alors de monter au col à pieds. Un quart d'heure de marche dans les éboulis en évitant les timides fleurs de rocailles puis la vallée austère de l'Ubaye se dévoile à notre vue.

De retour au tunnel, le petit toutou était toujours là. Dans la descente, il nous a suivi. Il connaissait la route, coupait les virages, filait tout droit à travers prés, trottinait à côté de nous dans les passages herbeux difficiles. Il nous attendait lorsque nous nous arrêtions pour nous décontracter. A la fin de la piste, après une dernière pose, le chien n'était pas là. L'avions-nous perdu ? Dans la descente jusqu'au pont de Crévoux, nous allions vite ! C'est sûr, nous l'avions semé.

Au bassin de la Chalp, le temps de nous rafraîchir et de refaire le plein d'eau, il arrive tranquillement, pas essoufflé, il remue la queue, content de sa descente de plus de 1000 mètres de dénivelée. Les deux pattes sur le rebord du réservoir, il lape quelques gorgées d'eau bien méritées. Il nous inquiète ! Il reste sourd à nos injonctions. Nous ne voulons pas le perdre sur la route de Saint André. Nous a-t-il adoptés ? Allez savoir ce qui se passe dans la tête d'un chien ? En désespoir de cause, un sonore «Vas t'en!» lui fait enfin entendre raison. Il s'en va en trottinant, la tête basse. Adieu ! Compagnon, remonteras-tu demain au Parpaillon pour te lier d'amitié avec d'autres cyclistes ?

La place de Saint André d'Embrun est calme et chaude, la bouteille est toujours là dans le bassin, bien fraîche. Elle est la bienvenue.

Noël MATHELET N°1211
de BOZEL (Savoie)

LE PARPAILLON TANT CONVOITÉ

En vacances à Embrun, les itinéraires touristiques ne manquent pas pour un cyclo habitué aux paysages de la Beauce.

Aujourd'hui, deux options se dessinent : une étape de montagne avec deux B.P.F. (Izoard et St Véran) ou la montée du col du Parpaillon. Alors, laquelle choisir ?

Ma décision est prise? Je laisse de côté les 2 B.P.F. et je vais voir les pentes du Parpaillon. Pour moi, ce Parpaillon est un peu mythique comme Paris-Brest-Paris, les diagonales, le Tour de France cyclo. Chacun des récits que j'ai pu lire m'a toujours donné une énorme envie de le conquérir.

Et pour vous, le Parpaillon, c'est quoi ? Un col des Alpes ? Ah bon ? 2637m ! Oh, mais, c'est qu'il est haut! Muletier en plus! C'est pour ça que j'en ai jamais entendu parler!

Allez, un peu d'histoire pour les «jeunes» cyclos : A la fin du siècle dernier, l'armée creuse un tunnel dans la montagne du Parpaillon. Cette voie carrossable devient la plus haute d'Europe. Toujours avides d'extrémités, les cyclos commencèrent à l'emprunter. Malgré le très mauvais entretien, les cyclistes continuent à passer. En 1930, G Grillet a l'idée d'un fanion et d'un registre. Le col du Parpaillon devient alors célèbre et reste prisé des cyclos.

Pour commencer, j'emprunte la route qui monte à la station des Orres. Presque dès le départ, le petit plateau est utilisé. La pente le justifie, et les jambes ne sont pas encore chaudes. Je m'élève petit à petit, la vue sur le lac de Serre-Ponçon s'améliorant au fur et à mesure des virages. Je suis à l'ombre, mais le soleil est pour l'instant masqué par la haute montagne. Les premières photos s'imposent.

J'atteins bientôt la localité de St Sauveur, village de montagne bénéficiant d'un point de vue remarquable. A travers des pâturages, la route reste facile et finit même par descendre sur le village des Vabres? ensuite, c'est la montée ininterrompue. La route est assez large en aplomb du Crévoux coulant en contrebas. Le petit plateau est nécessaire, et bientôt le maillot de club est retiré. Le soleil est bien présent et le ciel bleu laisse présager d'une belle matinée.

Le village de Praveyral est constitué de quelques maisons dont les réserves de bois de chauffage bien rangé montrent que ces demeures sont habitées toute l'année. Dès la sortie de Crévoux, je quitte le bitume. Le chemin particulièrement pentu est constitué de grosses pierres ; pas vraiment facile de progresser dans ces conditions. Dois-je laisser les cales de mes pédales enclenchées ? Une ou deux situations, à la limite de l'équilibre, me font hésiter à déclipser. Finalement, je reste les pieds coincés dans les pédales et sors des positions d'équilibriste à la force des cuisses.

Heureusement, après un kilomètre, le chemin devient une route forestière beaucoup plus roulante et moins pentue. Bien agréable ma fois. L'allure est un peu plus normale. Un peu plus loin, je retrouve même la route bitumée qui passait par La Chalp. A travers la forêt et les bas côtés fleuris, elle m'emmène jusqu'au Pont de Réal, environ 1,5 km plus haut, où commence un nouveau chemin, rempli de pierres ne facilitant pas la progression. Il est un peu plus de 10 h, et la température est déjà élevée.

La carte Michelin annonce deux chevrons. Ils sont bien là les bougres ! Le compteur oscille entre 4 et 6 km/h ! Le fait d'être seul m'autorise à choisir l'endroit où je souhaite placer mes pneus. L'extrême beauté du site m'incite à monter. A travers les mélèzes aux épines bien vertes, au pied desquels poussent de nombreuses fleurs variées, se dessine la montagne de Parpaillon avec, au sommet, quelques tâches blanches de neige, contrastant parfaitement avec le ciel bleu azur. Et le tout en silence, ou presque ! 4 ou 5 véhicules me dépasseront au cours de l'ascension. C'est peu, comparé à un col classique, en cette période de fin juillet. Mais, c'est beaucoup, dans un lieu où on ne s'y attend pas. Gênant à chaque fois, avec la poussière, l'apport de chaleur du moteur de la voiture, ventilateur tournant, les gaz d'échappement, le risque de projection de pierre, même si les conducteurs montent à peu près à la même cadence que le cycliste.

La sueur abondante dégoulinant sur le front m'accorde des arrêts pour l'éponger avant qu'elle n'atteigne les yeux. L'appareil photo est également souvent sorti pour immortaliser ces souvenirs ; les vues sont toutes plus belles les unes que les autres. Mes yeux ne sont pas trop de deux pour mémoriser l'extrême beauté du paysage. Les bras et les mains finissent par s'habituer au revêtement, même si certaines épingles à cheveux nécessitent une bonne attention. L'environnement change. Autour de 2000 mètres, les arbres disparaissent pour laisser place aux pâturages. Changement de végétation classique à cette altitude. Parsemé de fleurs multicolores, traversé par quelques ruisseaux, le manteau vert est tout aussi remarquable. Quelques vaches y paissent tranquillement.

Je croise un cyclo, équipé tout comme moi de prétendues fragiles roues de 700. Nous discutons quelques minutes, ce qui lui permet de reposer un peu ses mains et poignets tout endoloris.

Je continue ma progression et finis par me retrouver à la hauteur d'un couple de marcheurs, sacs au dos bien volumineux. Nous échangeons un petit bonjour et continuons chacun à notre rythme, peu différent.

Un peu plus haut, je retrouve mes automobilistes, installés dans les prés, la glacière remplie de victuailles. Un pique-nique pas trop épuisant ! Les pâturages font bientôt place à la roche et à des «montagnes» de cailloux. Dans une épingle, un passage à gué m'oblige à passer à pied. Qu'à cela ne tienne, quelques photos supplémentaires agrémenteront cet arrêt. D'autant plus que j'ai beau essayé de voir le sommet de mon ascension, je ne devine rien.

Pourtant, j'y arrive peu de temps après. Ce col est décidément différent de ceux que j'ai déjà gravis. Le sommet est en fait l'entrée d'un tunnel, muni d'une porte métallique à deux battants, de plusieurs centaines de mètres de long, creusé dans la montagne, plein de pierres et de neige. En raison de l'altitude, la vue est magnifique sur les monts alentours.

Munie de la lampe torche que j'avais pris soin de glisser dans la sacoche, je pénètre, le vélo à la main, dans ce tunnel. Des gouttes d'eau commencent par tomber du plafond, et bientôt, je sens les chaussures et surtout les cales s'enfoncer dans la boue. Je préfère rebrousser chemin sans avoir vu l'autre côté de la chaîne du Parpaillon, qui devrait dégager une vue sur la vallée et les monts de la frontière franco-italienne et probablement sur les monts élevés du massif du Mercantour. Tans pis !

Il est midi. Pour les amateurs de chiffres, mon compteur indique un kilométrage de 30 km depuis le départ, une moyenne de 8,7 km/h et une altitude de 2640 m, le panneau du tunnel annonçant 2637 m.

Il ne me reste plus qu'à entamer la descente. Mes bidons et bouteille sont vides, mais cela devrait aller. J'enfile mon maillot de club. Vu la faible vitesse, pas besoin d'y glisser une feuille de journal. La descente est cassante ; en permanence sur les poignées de frein, et le fessier pas trop en appui sur la selle. Ce n'est pas le moment de crever ou de casser un rayon, même si on a de quoi réparer les deux pannes. Cela devient vite fatigant. Le moindre relâchement sur les freins entraîne une vitesse trop risquée et nous dirige vers la chute. Le choix de trajectoire est tout aussi important qu'à la montée.

D'habitude, je n'apprécie pas vraiment le fait de faire un aller-retour en vélo. Là, c'est différent. Les vues sont tellement magnifiques que cela n'est absolument pas gênant.

Arrivé à Crévoux, je m'arrête au seul bar/hôtel du village. Un Logis de France dénommé «Hôtel du Parpaillon». En réponse à ma question, on me parle d'un registre où les cyclos écrivent leurs souvenirs. Il s'agit du troisième «Livre d'Or» existant depuis la mise en place de la fameuse montée du Parpaillon ouvert par R. Sauvaget le 1er août 1983. Je le parcours et y inscris quelques phrases. Chaque année, peu de cyclistes inscrivent leurs pensées. Mais, y en a t'il beaucoup qui gravissent ce col ?

Il ne me reste plus qu'à me laisser glisser jusqu'à Saint André d'Embrun. Cela fait tout drôle de retrouver le bitume. Un rêve réalisé, j'espère vous avoir donné envie de pédaler en montagne et mieux encore, d'escalader les pentes du col du Parpaillon.

Patrick BAISSSET N°2219, de CHARTRES (Eure et Loire)

LE MONT VIAL

J'avais programmé le Mont Vial avec un itinéraire partant du pont Charles Albert et passant par le col de Rostan, le collet des Sausses et le col de Brouis.

Parcours classique, seulement voilà, disposant de suffisamment de temps je décide, au dernier moment, de modifier mon projet, histoire d'épingler un col supplémentaire.

Point de départ : la gare de Mallaussène-Massoins desservie par les Chemins de fer de Provence avec comme premier objectif le col de Sersé : 1,5 km assez raide et me voici dans le haut de Mallaussène où un panneau indique ce muletier classé S3. Je suis interpellé par un groupe de villageois s'étonnant de me voir prendre cette direction. Ils me conseillent fortement de laisser là le vélo. J'insiste en assurant que l'ascension est réalisable, manifestement ils ne sont pas convaincus. Je conclus en affirmant que si le parcours est trop difficile, je ferai demi-tour tout en sachant qu'il est exclu de renoncer. A ce moment j'ignorais que je me lançais dans une sacrée galère.

En effet, je n'allais pas cycler un seul mètre! Poussage difficile, portage et sensation de ne jamais atteindre le sommet allaient me rendre le parcours très pénible. Bien que rude, la première partie est agréable avec de beaux points de vue. Par contre la zone boisée allait se montrer redoutable : forte pente, racines, sol glissant, arbres abattus entravant la piste me contraignent à une difficile gymnastique et me valent deux chutes, vélo sur l'épaule. Je suis habitué aux muletiers mais celui-là m'a paru vraiment coriace. Je n'ai rencontré personne tout au long de l'itinéraire, mieux valait ne pas avoir de problème. Un point positif : excellent balisage en jaune. Après quatre heures de rudes efforts, enfin le sommet - 1416 m - et la découverte du Mont Vial distant d'un kilomètre qui est atteint par un sentier facile.

Je suis très en retard et une cinquantaine de kilomètres me séparent de Nice. Descente rapide, la petite boucle par Bonson est escamotée et le col Rostan par la même occasion. Adieu col supplémentaire...

Les derniers kilomètres sont couverts à vive allure et il me reste juste dix minutes à l'arrivée à la gare. Le vélo à peine placé dans le sac et c'est le départ.

Quelle journée ! Candidats au BIG et aux Monts de France, je vous recommande l'ascension du Mont Vial mais surtout retenez la solution routière.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
d'AMIENS (Somme)

AUTOUR DU PAS DE PEYROL

A l'automne, nous décidions avec mon épouse de passer un week-end à Murat dans le Cantal.

Samedi 14 heures, nous quittons la Chapelle d'Albepierre dominant la ville, direction le Pas de Peyrol. Mon épouse m'accompagne au volant d'un camping-car. Je suis donc prêt à escalader deux nouveaux cols. Nous avons convenu que je partirais sans carte routière, mon accompagnatrice devant m'indiquer la route à chaque carrefour.

Eh bien, croyez-moi, la randonnée qui pourtant s'annonçait superbe est vite devenue une galère. Au troisième carrefour, je suis parti à l'opposé, n'ayant pas vu mon épouse avec le véhicule. Quelques 30 km plus loin, je me suis arrêté chez des villageois pour consulter une carte. Ils n'avaient, pour m'aider, qu'un simple calendrier des PTT. J'ai donc décidé de faire demi tour et d'attendre à Murat. Mon épouse s'est aperçue rapidement que je ne suivais plus la route du col. Son périple avec le véhicule fut tout aussi galère : deux ascensions du col, deux heures passées dans un fossé en attendant qu'un paysan et son tracteur sortent le camping-car de cette situation inconfortable.

Patiemment, pendant tout ce temps là, j'attendais le dos au soleil sur la place de Murat. Je signalais ma présence aux gendarmes qui patrouillaient en ville, sans grande conviction, mais au cas où !

C'est vers 19 heures que nous nous retrouvions. Très déçus, l'angoisse estompée, la colère apaisée, nous passions tout de même une excellente nuit. Le dimanche fut si ensoleillé que je pris ma revanche sur le col.

De cette mésaventure, maintenant nous sourions mais nous avons aussi tiré une bonne leçon : plus question de partir sans carte routière.

Jean Michel PLANEIX N°4544
de ROYAT (Puy de Dôme)

DE QUELQUES INTERDITS...

La chasse au col interdit représente pour nous, semble-t-il, un raffinement et un attrait supplémentaire dans l'exercice de notre passion. Comme si, blasés devant nos listes, ayant vaincu nombre de difficultés de progression, nous n'ayions que ces défis supplémentaires à relever pour sortir de l'«accoutumance». Ajoutons qu'il est souvent difficile (à moi tout au moins) de mettre un paysage, dix ans après, sur les noms de cols passés. L'interdit, lui, se rappelle en général aisément à notre souvenir. Finalement, le col interdit en deviendrait un but en soi. De là à créer un Club des «Cent Interdits»... mais n'exagérons pas tout de même ou je vais tomber sous le coup de la loi pour incitation à délit... D'ailleurs, ce n'est pas toujours volontairement que l'exploit «interdit» survient...

Comment se présentent donc ces interdits..? Observons tout d'abord que le Chauvot, sans doute très permissif, ne les indique guère explicitement. Au plus en trouvera-t-on trois dotés d'une mention nette : «route privée». Les observateurs remarqueront qu'ils se trouvent tous dans les Alpes Maritimes. Je n'en tirerai aucune conclusion, ni sur la qualité du renseignement dans ce département (il y a des experts...) ni sur le caractère plus ou moins sociable de ses habitants.

Abordons maintenant le genre «militaire». Je passerai rapidement sur certains «pseudo» interdits comme le col de la Chamboîte (63). Il y a bien un panneau, mais qui s'en préoccupe? Les routes stratégiques ne sont plus ce qu'elles étaient et la menace ennemie est loin... Plus sérieux par contre, est le fameux col de la Glacière (83). Là, on ne plaisante pas, et le panneau «danger de tir d'obus permanent» est bien plus dissuasif et, sans jeu de mot, refroidissant, qu'un mur de trois mètres.

Et c'est vrai : je me souviens d'être allé il y a une quinzaine d'années interroger le commandant du camp, l'air de rien, sous un prétexte de travaux cartographiques sur le plateau : sa réponse était un non catégorique, jamais de trêve des canonniers (toutes les armées de l'OTAN venaient s'y entraîner), comme en témoignait d'ailleurs le bruit quotidien, diurne ou nocturne, dans la zone. Mais finalement c'est un dimanche de Pâques, tôt le matin, que j'ai pris mon courage à deux pédales, en côtoyant tout au long de la route, pour ajouter à l'ambiance dramatique, des débris d'obus épars de ça et là. Inutile de dire que la pause en haut fut brève... Mais j'imagine que la détente Est-Ouest, liée aux compressions de crédits militaires, en rend maintenant l'abord moins impressionnant.

Plus récent, le genre «écolo» maintenant. Je veux parler des restrictions qui s'étendent sur les cyclomuletiers des Parcs Nationaux. Quelle est la part réelle de la protection de la nature et quelle est celle de l'agacement des autorités face aux comportements idiots et irresponsables de certains Vététistes dans cette réglementation contraignante ? Je ne sais pas au juste! Par contre ce fait nouveau nous prive d'admirables terrains de chasse, du moins officiellement.

On sait que les Américains sont en général en avance sur nous. Et c'est déjà en 84 (le VTT venait d'être inventé en Amérique) que j'ai découvert, en pleine montée d'un cyclomuletier du Parc National «Glacier» au nord des USA que le «ranger» moyen ne transigeait pas avec le règlement. Me croisant sur un sentier interdit, il m'a renvoyé en arrière sans pitié et sans discussion (le montant de l'amende en dollars faisait réfléchir). En plus il avait sa radio et des collègues un peu partout. Force a été de descendre ce qui avait été monté. A la route revêtue en bas, le petit panneau «interdit aux cyclistes» que j'avais dédaigné, prenait sa revanche.

Même mésaventure il y a deux ans au barrage de la Grande Sassièrre, au nord de Tignes : «vous n'avez pas l'intention de monter au col (le passage de Picheru) avec votre vélo, bien sûr ? », me demande la (charmante) garde de la Réserve naturelle, bien équipée (sac à dos, radio encore !). «Mais non, sûr que non « dois-je répondre. Autour de Chamonix et dans bien d'autres endroits le droit de passage est maintenant refusé. Bref, il faudrait maintenant ruser, se cacher, adapter ses heures et ses parcours. Évidemment un vélo de randonnée (vous savez la «randonneuse» comme les anciens l'appelaient juste un peu après l'époque

du Grand-Bi), est loin de faire les mêmes dégâts à la végétation en descente qu'un VTT à pleine vitesse, mais qui s'en soucie ?

Enfin les «privés» constituent le dernier genre, plus ou moins bien défendus, plus ou moins cocasses. On les rencontre au hasard des explorations plus banales, mais en règle très générale hors des routes goudronnées. Comme ce col de Corse de Vetricelle (NO de Cargèse), pourtant bien tentant si près de celui, routier, de Curratoju. Oui, mais voilà, il est défendu par une solide, haute, clôture de barbelés flambant neufs. Pas la moindre faiblesse dans l'obstacle. J'ai fini par renoncer : dans un autre département passe encore, mais on dit tellement de choses sur cette fière population... Ou comme ce col du Haut Var, (le Collet, 06-40a). L'astuce absolue dans l'art de la dissuasion. Imaginez un chemin qui part à droite en montée vers le col, avec en guise de bienvenue les inscriptions du genre «route privée», «accès interdit», mais surtout : «chiens méchants», etc, etc... Rien en vue, ni âme, ni maison. Fallait-il essayer ?

Et enfin mon dernier en date, dans les sauvages solitudes des Cévennes. Je viens du Bleyard, de bon matin et je descends le col routier des Tribes avec entrain. Mon projet est de revenir par la crête du Goulet après avoir grimpé la petite route au dessus du hameau du Cros, qui passe un autre col de Tribes, et qui se hisse ensuite en quelques lacets de piste vers la forêt qui surplombe. Il est tôt, avant huit heures. Au village, pas une âme réveillée, et guère d'indications du passage indiqué sur la carte. Je reviens sur mes pas et découvre une route en terre bien roulable, qui semble la bonne. En la prenant, cela commence mal : «Privé, accès interdit» proclame un panneau bien visible. En habitué qui en a vu d'autres, je néglige l'avertissement et commence une montée assez ardue, toujours seul à la ronde. Cette quiétude n'a pas duré, et, un bon kilomètre après, le bruit d'un 4x4 se fait entendre. Il monte dans ma direction. Je n'ai guère de doute quand le véhicule me double et s'arrête quelques mètres devant moi : c'est moi qu'il est venu chercher (en plus pour le mettre de bonne humeur si ça se trouve je l'ai tiré de son petit déjeuner !) - «Savez pas lire ??? - Euh... vous savez je pensais que... - Vous redescendez, et vite...!! - Mais j'ai vu une route sur la carte, et... -....»

Le ton est hargneux, sans réplique. Deux gros chiens sont dans la voiture, d'ailleurs, que l'individu a pris soin d'embarquer avec lui, en cas... (vous avez vu des chiens qui dormaient dans des voitures, vous ?) Je redescends en montrant de l'agacement (mais pas trop), pendant que le 4x4 va faire demi-tour plus loin. Mais je ne vais tout de même pas me laisser faire comme ça. Et faisant une dernière tentative, je profite tout de même de son éloignement temporaire pour esquisser un vaste contournement de l'obstacle à travers les champs clôturés, pour retrouver la route plus haut, hors de vue. C'est tellement gros et visible que la réaction est brutale dès que l'homme m'aperçoit. «Dehors, ou je lâche les chiens...» J'ai évidemment obtempéré en restant très, très poli. Après tout il est dans son droit. Je paye simplement pour les randonneurs imbéciles qui sont passés avant, effrayant ses veaux ou je ne sais quoi. Non seulement le col est à rayer du programme (dans la série «Club des 100 cols ratés, un de plus), mais de surcroît j'ai le plaisir de m'offrir la remontée intégrale des Tribes (l'autre). Il y a des jours comme ça... Amateurs qui tentez le passage, bonne chance ; et essayez plutôt la nuit et sans bruit, ou plus prudemment par les crêtes.

Avouons quand même que le souvenir reste plus vivace que celui d'un col réussi parmi des centaines d'autres, non ?

Philippe GIRAUDIN N°142
de CLERMONT-FERRAND (Puy de Dôme)

LA MINE DE COLS

Lorsque mes amis Mireille et Georges m'offrirent ce vieux guide touristique des années 30, déniché dans une foire aux vieux papiers, ils ne savaient pas qu'ils m'offraient une mine d'or.

Je feuilletais tout d'abord cet ouvrage qui fleurait bon le rétro par sa calligraphie et le style de sa narration d'un oeil amusé et distrait. Le vocabulaire, parfois emphasé, dégageait un parfum de nostalgie et même de poésie. J'avais l'impression d'ouvrir une vieille malle dénichée dans le fond d'un grenier.

Puis la lecture de quelques pages, prises au hasard, mon attention fût attirée par la présence multiple de ce petit mot de trois lettres qui fait souvent tilt dans mon inconscient de col...lectionneur. J'sais pas vous mais moi, dès que je vois le mot col cela provoque quelque part dans mon organisme un titillement irrésistible, un pincement au coeur, un p'tit bonheur quelque part. C'est physiologique et totalement illogique.

Je disais donc que mon oeil averti fût attiré par le mot col que je découvrais à de nombreuses reprises au fil des pages. Des noms ne m'étaient pas inconnus : col de la Luère, col de la Croix du Banc, col de Malval et j'en passe, mais d'autres m'étaient parfaitement anonymes. Cependant l'auteur les traitait tous à égalité.

Je me livrais alors à une lecture systématique des 124 pages de l'ouvrage et notais scrupuleusement tous les cols non officialisés par le «Chauvot». J'en relevais 21 (19 dans le Rhône, 2 dans la Loire). Pour la plupart, la description précise de leur situation me permettait de les «voir» sur le terrain que je connais bien. Je pris alors toutes les cartes au 1/25000ème du coin et les repérais. Tous pouvaient, sans conteste, être réhabilités car ils correspondaient bien à la définition géographique du mot col. Je me sentais envahi de la joie du chercheur d'or découvrant des pépites. Mais je me sentais aussi envahi d'une crainte : seraient-ils homologués par notre homme de l'art René POTY dont on connaît et apprécie la rigueur ? Je constituais donc un dossier et lui expédiais le précieux guide et les cartes au 1/25000ème où j'avais pris soin de repérer tous mes petits oubliés.

La réponse se fit attendre un peu, délai de réflexion oblige, et puis le dossier revint avec la réponse : ils étaient acceptables car issus «d'une recherche documentaire permettant de faire renaître des cols oubliés». Cependant, la règle du jeu de notre Confrérie ne permet d'homologuer que des cols dont le nom figure sur une carte ou sur un panneau. Il ne me reste donc plus qu'à solliciter la DDE du Rhône (19 panneaux, ils vont faire la gueule!) pour les faire entrer dans notre bible.

Alors, col de la Croix Blanche, col de la Garenne, col de la Croix Trouilloux, col de Pierre longue et bien d'autres, patientez encore un peu, bientôt peut être serez-vous définitivement réhabilités.

En attendant, amis cyclos «Centcolistes», qui lisez ces lignes, venez dans notre département si riche en cols (57). Découvrez l'admirable beauté des sites des Monts du Lyonnais au Beaujolais. A bientôt dans le Rhône.

Robert JONAC N°2086
de St GERMAIN au MONT d'OR (Rhône)

LA CIME DE LA BONETTE : GRANDIOSE PANORAMA !

Non, je ne vais pas vous raconter l'apocalypse de la randonnée du Mercantour 97, mais une (petite) aventure qui montre que, même en plein été, le col de la Bonette peut réserver des surprises.

«Grandiose panorama sur le Pelvoux, les sommets du Queyras, le Viso, les Alpes Méridionales et les Préalpes de Digne» nous dit le guide Michelin. «Le col de la Bonette n'est pas un col difficile, les pourcentages sont élevés, mais sans plus, et très réguliers, surtout du côté Nord», ainsi le décrit l'Atlas Altigraph des cols des Alpes.

A la recherche d'un «plus de 2000» pour valider ma deuxième centaine de cols, alléché par ces commentaires auxquels l'un de mes beaux-frères avait ajouté une description enthousiaste, je me décidais à l'affronter.

Vers 9 heures, j'étais à pied d'oeuvre : maillot léger, K-way autour des reins en cas de pluie (on ne sait jamais), quelques provisions dans la «banane», et en avant.

Pas de problème particulier et, tout à gauche ou presque, je prends mon rythme habituel de 600 m/h de vitesse ascensionnelle? la forêt d'abord, puis les arbres se font rares et les pâturages prennent leur place. De grands panneaux jalonnent la route tous les kilomètres : au moins, on sait où on en est et on se voit progresser. Vers le 12^{ème} kilomètre, juste au moment où un replat permet de relancer la machine, quelques gouttes de pluie se font sentir. Un regard vers les hauteurs montre que le plafond nuageux est aux environs de 2500 m et que le «grandiose panorama» risque de n'être pas au rendez-vous. Ce n'est pas bien grave.

Ce qui l'est plus, c'est que la pluie s'intensifie et que le K-way semble n'être que d'une efficacité très incertaine. Le souvenir de quelques BCMF bien arrosés (les Aravis en 1982, les Vosges en 1986, les Volcans d'Auvergne en 1991) me font penser que j'en ai déjà vu d'autres.

Mais la situation ne s'arrange pas, un abri serait le bienvenu. Voici justement la caserne de Restefond. De vastes hangars me protègent efficacement de la pluie, mais, arrêté, le froid me gagne. Quelle imprévoyance de n'être pas plus couvert ! Tout compte fait, je choisis la pluie plutôt que ce froid qui insidieusement me pénètre de plus en plus. De toute façon, si je veux atteindre le col... Certes, je pourrais faire demi tour avant d'être complètement gelé, l'enthousiasme et le moral sont en baisse, mais je ne suis pas venu jusque là, à quelques kilomètres du but, pour capituler. J'entre bientôt dans les nuages et la visibilité ne dépassera pas plus de 50 mètres, la circulation n'est heureusement pas dense mais il suffirait d'une seule voiture ! J'avoue que je commence à le trouver saumâtre même si c'est de l'eau douce qui tombe du ciel. Quand, après un passage presque plat, une brèche dans la montagne m'apprend que j'ai atteint le col ! enfin Reste la boucle qui contourne la cime. Mais quel intérêt par ce temps ! L'idée qu'un bar me permettra de m'y réchauffer m'incite, à pied, à vélo, à continuer. Un compagnon de galère, un italien surgit de la brume au col. J'étais bien naïf de croire que le bar serait ouvert ! Maintenant le pire est qu'il faut redescendre. Je suis définitivement frigorifié, j'ai vraiment conscience de prendre des risques mais à quoi servirait d'attendre ! d'attendre quoi ? d'attendre que le temps se lève me paraît exclu. La vallée tout là-bas sera un paradis quand j'y arriverai !

Les doigts crispés sur les poignées de frein, le vélo agité de soubresauts dont je ne sais s'ils sont dus à mon grelottement ou aux inégalités de la chaussée. Je descends à moins de 20 à l'heure. Au passage, je ferai le détour jusqu'à la pancarte du col de Restefond par un sentier boueux avant de reprendre cette descente calvaire.

A mi-descente, un restaurant dont j'ai oublié le nom est par miracle ouvert. Un feu brûle dans la cheminée près duquel je prendrai à grand peine quelque chaleur. J'ai les doigts si gourds que je n'ai pas enlevé ni mon casque, ni mon K-way et que j'ai dû ouvrir mon porte-monnaie avec les dents pour payer le thé brûlant qui m'avait un peu réconforté.

Me suis-je arrêté un quart d'heure? une demi-heure ? Je ne sais plus. Il faut repartir, recommencer à grelotter, freiner à mort à chaque épingle, et la pluie glaciale est toujours là. A 2 km de Jausiers je croise un quatuor qui attaque la montée. Bon courage... Enfin ma voiture, encore 10 minutes à claquer des dents avant de sentir le sang circuler à nouveau. Je mange, je bois, progressivement je ressuscite...

J'ai bien mérité ce 10ème plus de «2000» mais je me sens frustré. Je reviendrai pour voir le «grandiose panorama» pourquoi pas par le sud pour changer ! et par beau temps !

Bernard MARLY N°2981
de CHATOU (Yvelines)

RANDONNÉE VERS LES SOMMETS

Profitant de quelques jours de vacances passées chez ma fille à Carros dans l'arrière pays niçois, je m'étais promis d'aller «faire» la Bonette, un col légendaire que je n'avais jusque-là jamais eu l'occasion de franchir.

Départ de la vallée du Var pratiquement au niveau de la mer, tôt le matin pour éviter la grosse chaleur annoncée, pour un périple de 180 km environ, passant par l'un des plus hauts cols routiers européens, entouré de ses quatre satellites à plus de 2000 m, eux aussi.

Commence bientôt la longue remontée de la vallée de la Tinée entrecoupée de défilés et d'impressionnantes gorges : route encaissée longeant le torrent et surplombée d'énormes chaos rocheux au coeur desquels elle a été taillée. Vers Saint Sauveur, les gorges de Valabres offrent un décor différent avec leurs masses schisteuses de couleur violacée, spectacle magnifique ! Traversée d'Isola, sur la droite des panneaux indiquent la direction de la station de ski (Isola 2000) et celle du col de la Lombarde (2350 m), ce sera pour une autre fois.

Une bonne cinquantaine de kilomètres de faux plats à 2 ou 3 % ont été parcourus et me voici à Saint Etienne de Tinée (1144 m), véritable pied de l'ascension (25 km à 7 % de moyenne). J'enclenche tout de suite un 28x18 qui me convient très bien et m'élève tranquillement sur une route ombragée longeant constamment la tumultueuse Tinée aux eaux turquoise. Un peu plus haut, la belle cascade de Vens éclabousse les rochers environnants, apportant de la fraîcheur appréciée et...je suis heureux sur ma randonneuse.

Bientôt le petit hameau du Pra se profile entre deux éboulis : c'est un sanctuaire de la randonnée pédestre, de nombreux sentiers balisés y convergent : le GR5, GR 56 et autre P.R. Ca et là plusieurs groupes de marcheurs se rassemblent pour un tour des cimes qui doit valoir le déplacement.

Un peu plus haut, une voiture garée autour de laquelle s'affairent quatre cyclistes équipés de vélos de course dernier cri. Sans doute vont-ils monter la Bonette ? Je poursuis ma route... La forêt a maintenant disparu laissant place à la caillasse et aux pentes arides où poussent néanmoins de jolies fleurs de montagne ; plus le moindre espace ombragé. Les lacets se succèdent à perte de vue, il faut faire preuve de beaucoup de patience ! Un petit détour sur la route pour emprunter les 300 m du chemin muletier conduisant au col de Fourches (2261 m), vue imprenable sur les crêtes marquant la frontière franco-italienne. Je rejoins le macadam pour atteindre le Raspailon (2513 m). une hermine vite identifiée au pelage marron et à la queue noire jaillit soudain devant mes roues et bondit vers les multiples mares d'eau reliées entre elles par de fins ruisselets formant la source de la Tinée. Le petit mustélidé trouve sans doute en ces lieux un terrain de chasse (donc de vie) idéal.

Le col de la Bonette n'est plus qu'à quelques kilomètres lorsque deux des cyclistes vus plus bas me dépassent hors d'haleine. Ils raconteront sans doute qu'ils ont gravi la Bonette sans préciser qu'ils sont partis du Pra... Ainsi, on peut très bien faire le Galibier en partant de Valloire, la Colombière du Reposoir ou le Tourmalet à partir de Barèges... Facile un plus de 2000 dans ces conditions !

Après le col, je poursuis jusque «la Cime» (2802 m) au prix d'un effort total pour gravir ces derniers 800 m à plus de 15 % paraît-il. La vision périphérique sur le parc national du Mercantour offre une immense récompense que je savoure en avalant mes sandwiches.

Descente prudente de la cime au col, un petit crochet pour franchir le muletier du Restefond (2692 m) et je m'engage sur la piste en caillasse menant à la Moutière (2454 m) joli col peu fréquenté si ce n'est par quelques vététistes, et où mon 650 convient parfaitement. L'autre versant par le valon de Sestrière est en revanche macadamisé : c'est une petite route sinueuse et verdoyante, géniale et faite sur mesure pour le cyclotourisme, qui vous descend jusque Saint Dalmas le Sauvage (1500 m) humble village endormi dans

la fournaise retrouvée de cet après-midi estival. A la terrasse ombragée d'un café, j'y déguste une bonne bière tandis que défilent dans ma tête les images sublimes des paysages conquis tout au long de cette mémorable journée.

En pente douce avec vent favorable, les soixante derniers kilomètres me ramenant au bercail se feront pratiquement en roue libre.

Pierre ETRUIN N°341
de BAVAY (Nord)